

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris
Courrier : Mairie de Montgivray Amis de George Sand 36400 Montgivray

tél : 01 60 14 89 91

courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

site : www.amisdegeorgesand.info



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 2005 Les Amis de George Sand

LES AMIS DE GEORGE SAND

Publié avec l'aide du Centre National du Livre



Charles MARCHAL : *“La Foire aux servantes”* (1864)

hst, 175 x 109 cm, Musée de Bouxwiller et du Pays du Hanau.

« *Donnez-moi des nouvelles [...] de votre tableau, est-il fini, fini ?* » (Corr., t. XVIII, p. 338)

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de
la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris

Président d'honneur

Georges Lubin †

Bureau

Président

Bernard Hamon

Vice-Présidentes

Aline Alquier

Jeannine Tauveron

Secrétaire générale

Marie-Thérèse Baumgartner

Secrétaire adjointe

Arlette Choury

Trésorier

Michel Baumgartner

Conseil d'administration

Aline Alquier, Marie-Thérèse Baumgartner, Michel Baumgartner,
Thierry Bodin, Madeleine Brocard, Yves Chastagnaret, Arlette Choury,
Thierry Derigny, Bernard Hamon, Michèle Hecquet, Cécile Pichot, Jean-
nine Tauveron.

Comité de lecture

Nathalie Abdelaziz, Aline Alquier, Michèle Hecquet, Martine Watrelot,
Yves Chastagnaret, Bernard Hamon.

Rédactrice en chef : Michèle Hecquet.

Site Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>

Adresse e-mail : amisdegeorgesand@wanadoo.fr



**Adresser tout le courrier postal à Marie-Thérèse BAUMGARTNER,
12, rue George Sand, B.P. 83, 91123 Palaiseau Cedex**

Prix de la revue N° 27 pour les non-adhérents : **15, 00 €** franco de port.

Les chèques ou virements bancaires (*IBAN : FR76 – 1027 – 8062 – 7400 – 0304 – 1214 – 176,
BIC : CMCIFR2A*) ou postaux (*c.c.p. 5738-72 Lyon*) doivent être payables en France, libellés
au nom de l'Association *Les Amis de George Sand* et adressés à
Marie-Thérèse BAUMGARTNER (adresse ci-dessus).

SOMMAIRE

Éditorial de Michèle HECQUET.....	p. 3
Thierry BODIN : Une nouvelle lettre de George Sand : à Eugène Sue.....	p. 5
Bernard HAMON : Propos sur une lettre retrouvée, George Sand à Eugène Sue...	p. 9
Françoise GENEVRAY : Réminiscences antiques dans les <i>Lettres d'un voyageur</i> ..	p. 23
Christine CHAMBAZ-BERTRAND : Nosographie des jeunes filles.....	p. 39
Aline ALQUIER : Solange, ou l'incertaine paternité.....	p. 53
Françoise VAYSSE : George Sand et le peintre Charles Marchal.....	p. 63
Thierry BODIN : un portrait inédit de George Sand par Pauline Viardot.....	p. 83
Georges BUISSON : La statue de George Sand par Clésinger à Nohant.....	p. 85
Vanessa MARTIN : Commémorations sandiennes, 1884-2004.....	p. 91
Mireille VÉDRINE : Coulisses d'une exposition : George Sand à Chambéry.....	p. 107
Luc PASSION : La Bibliothèque George Sand à la B.H.V.P.....	p. 121
Michèle HECQUET : Sand et Colette.....	p. 129
Parutions, études.....	p. 141
Manifestations culturelles.....	p. 161
Vie de l'association.....	p. 170

Table des illustrations

En couverture : Charles MARCHAL : *La Foire aux servantes*, 1864, hst, 175 x 109 cm, Musée de Bouxwiller et du Pays du Hanau (Dépôt des musées nationaux).

1 ^{er} page de la lettre du 16 février 1849, de George Sand à Eugène Sue (doc. Thierry Bodin).....	p. 6
2 ^e page de la lettre du 16 février 1849, de George Sand à Eugène Sue (doc. Thierry Bodin).....	p. 7
<i>Eugène Sue</i> , dessin de COUVELEY, gravé par FERDINAND (doc. archives).....	p. 10
Jacques-Louis DAVID : <i>La Mort de Socrate</i> (1787 – Détail central (MMA, New-York, cl. archives).	p. 24
Eugène GIRAULT : <i>Solange Dudevant et Augustine Brault</i> au château du Bouchet, dessin, 1846 (anc. coll. G. Lubin).....	p. 38
Alfred de MUSSET : <i>Solange Dudevant à 6 ans</i> , caricature (Institut de France).....	p. 52
Auguste CHARPENTIER : <i>Solange Dudevant</i> , avril 1838 (Domaine de Nohant).....	p. 59
Portrait de Charles Marchal (coll. Montrosier).....	p. 64
Charles MARCHAL : Portrait de George Sand, dessin, Nohant, 1861 (doc. archives).....	p. 64
Charles MARCHAL : “ <i>Le Matin</i> ” – “ <i>Le Soir</i> ”, Salon de 1873 (<i>L’Almanach du voleur illustré</i> , 1874, gravures du <i>Musée universel</i>).....	p. 76
Charles MARCHAL : “ <i>Le Choral de Luther</i> ”, 1863, hst., 110 x 175 cm, Musée d’Épinal.....	p. 81
Pauline VIARDOT : <i>George Sand</i> , crayon, Nohant, 1872 (cl. Roland Dreyfus).....	p. 82
Jean-Baptiste (dit Auguste) Clésinger : <i>Allégorie de la Littérature</i> , sous les traits de George Sand, marbre, 1847-1853, Centre des Monuments Nationaux, Domaine de Nohant (Dépôt du Fonds national d’art contemporain, 2004).....	p. 86
<i>L’Écho de l’Indre</i> , La Châtre, supplément du 8 juillet 1904, annonce pour les Fêtes du Centenaire de la naissance de George Sand (archives A.G.S.).....	p. 90
À la “une” du <i>Gaulois du Dimanche</i> , Paris, supplément littéraire du samedi 1 ^{er} mai 1926, pour le cinquantième de la mort de George Sand, pages inédites du <i>Journal de Piffoël</i> (archives A.G.S.).....	p. 90
<i>Les Charmettes</i> , dessin de VEYRENE, gravure de FORTIER (coll. & cl. Musée savoisien, Chambéry). p. 106	
<i>Le château de Bourdeau</i> , dessin de Paul CHARDIN (coll. & cl. Musée savoisien, Chambéry).....	p. 106
Tony JOHANNOT : frontispice pour les <i>Œuvres illustrées</i> de George Sand, éd. Hetzel de 1852, gravure H. DELAVILLE (coll. & cl. Musée savoisien, Chambéry).....	p. 115
<i>La famille Gribouille</i> , d’après un dessin de Maurice SAND, éd. Hetzel. (coll. part., cl. Musée savoisien, Chambéry).....	p. 115
Portraits publiés par l’ <i>Almanach démocratique et social</i> , Paris, 1849 : Barbès, Fourier, Proudhon, Pierre Leroux, George Sand, Raspail, Cabet (doc. B.H.V.P.).....	p. 120
<i>La Cause du peuple</i> , par George SAND, n° 3, 23 avril 1848 (doc. B.H.V.P.).....	p. 126
<i>Colette et l’angoisse de la page bleue</i> , cliché photographique, Fonds Colette (B. de Jouvenel).....	p. 128
<i>Wacif Pacha</i> , cliché photographique (archives).....	p. 160
L’appel de Gargillesse du 19 septembre 2004.....	p. 164
Inauguration de la place Alexandre Manceau à Gargillesse, le 26 septembre 2004 (cl. A.M. Vinas)...	p. 173

ÉDITORIAL

TÉMOIN de l'élan donné à l'étude de l'œuvre de Sand et à la diffusion de son image par l'année du Bicentenaire, notre numéro 27 n'est pas moins épais que le précédent.

Il s'ouvre sur une nouvelle "lettre retrouvée" par Thierry BODIN : adressée par George Sand à Eugène Sue en 1849, elle s'inscrit dans l'échange qu'eurent les deux romanciers socialistes à la recherche de la meilleure pédagogie républicaine après le drame de juin 48, recherche que retrace et définit Bernard HAMON.

Françoise GENEVRAY met en lumière, au sein du recueil lyrique moderne que sont les *Lettres d'un voyageur*, la permanence et la solidité de la culture classique de Sand. Deux études, une lecture de l'œuvre et une critique de témoignage, s'attachent au problème Solange, - sans préjuger de sa place dans les ouvrages recensés : lectrice des romans d'après 1851, Christine CHAMBAZ-BERTRAND y décèle un essaim d'héroïnes un peu folles inspirées par la fille de l'écrivain ; Aline ALQUIER, se reportant à la source documentaire sur la foi de laquelle André Maurois et Georges Lubin ont fait d'elle la fille de Stéphane Ajasson de Grandsagne, en montre la terrible légèreté.

Une seconde étude biographique, due à Françoise VAYSSE, s'attache au dernier compagnon de Sand, le peintre Marchal, d'ordinaire si légèrement traité, et fait apparaître un personnage qui touche au grotesque et au tragique.

Dans le domaine iconographique, Thierry BODIN présente un dessin de Sand, croqué par Pauline Viardot, en 1872, et Georges BUISSON la statue de Sand réalisée par Clésinger en 1854 et longtemps déposée à la Comédie-Française.

Vient ensuite une série d'études dictée par les commémorations de l'année 2004 : Vanessa MARTIN caractérise les divers anniversaires depuis 1884 en les inscrivant dans une réflexion générale sur le phénomène commémoratif ; Mireille VÉDRINE rend compte des principes et des intentions qui l'ont guidée dans la préparation des deux expositions de Chambéry ; Luc PASSION fait l'historique de la "Bibliothèque George Sand" à la B.H.V.P.

Enfin, une confrontation entre Sand et Colette m'a été suggérée par la coïncidence de deux anniversaires.

Les premiers compte-rendus d'ouvrages, de manifestations suivent nombreux, insuffisants à rendre justice à la grande richesse de l'année Sand, dont la dynamique se poursuit....

Michèle HECQUET



Une nouvelle lettre inédite de George Sand :

à Eugène Sue

UNE DES PRINCIPALES RÉVÉLATIONS du volume des *Lettres retrouvées* (Gallimard, 2004), qui forme le tome XXVII de la *Correspondance* de Sand, fut sans conteste la lettre du 16 mars 1849 à Eugène Sue sur *Le Berger de Kravan* (L.R. 49). Or, juste avant la parution du volume, trop tard pour que nous puissions l’y insérer, une nouvelle lettre inédite de George Sand à Eugène Sue passait en vente (Pierre Bergé associés, Hôtel Drouot, 12-13 mai 2004, n° 171).

Lorsque j’ai appris qu’une partie du présent numéro de notre revue allait être consacré à Eugène Sue, j’eus l’idée de publier le dossier de la correspondance Sand-Sue, avec l’aide de mon ami Jean-Pierre Galvan, qui rassemble depuis des années la correspondance générale d’Eugène Sue. Hélas, il venait de remettre à la revue *Le Rocambole, Bulletin des Amis du Roman populaire* ce même dossier ; c’est donc dans cette revue qu’on lira cette « Correspondance en partie inédite entre Eugène Sue et George Sand » (*Le Rocambole*, n° 28-29, automne-hiver 2004, p. 241-270), remarquablement présentée et annotée par Jean-Pierre Galvan. Nous avons cependant pensé qu’il ne serait pas inutile de donner à lire aux Amis de George Sand cette nouvelle lettre de Sand à Sue, qui précède celle que nous avons publiée dans les *Lettres retrouvées*.

À EUGÈNE SUE

[Nohant, 16 février 1849]

Monsieur et cher confrère, je n’ai reçu qu’aujourd’hui, au milieu d’un gros paquet de lettres arriérées qu’on me renvoie de Paris, l’aimable billet sans date que vous m’avez adressé. Je ne sais pas si je suis très en retard pour vous répondre, mais dans tous les cas, ce retard, vous le voyez, est bien involontaire. Je

Monsieur et cher confrère, je
n'ai reçu qu'aujourd'hui, au
milieu d'un gros paquet de
lettres arrivées qu'on m'envoie
de Paris, l'aimable billet sans
date que vous m'avez adressé. Je
ne sais pas si je suis très en
retard pour vous répondre, mais
dans tous les cas, ce retard, vous
le voyez, est bien involontaire.
Je vous remercie de votre bon
souvenir, et j'attends avec
impatience les petits livres que
vous m'annoncez. Ils seront bons
et utiles, je n'en doute pas, et
je ferai tout possible pour les
regarder. Mais ils ne recommandent
pas votre nom de populaire
qui par mon assistance, ~~peut~~
vous avoir consacré votre vie et
votre talent au moyen de progrès
le plus direct et le plus fécond.
La conscience de votre œuvre ditte
vous donne courage et consolation
en ces tristes jours.
Je regrette bien, de mon

1^o page de la lettre du 16 février 1849
de George Sand à Eugène Sue

côté, d'avoir été comme vous
presque toujours éloigné de
Paris et d'avoir perdu ainsi
l'occasion de vous voir. J'ai bien
essayé d'y retourner, mais je ne
saurais y vivre: outre l'habitude
de la campagne qui devient
une passion quand on vieillit,
j'ai l'horreur des relations politiques
proprement dites, et cette répugnance
non sociale me froisse et m'attriste
à voir de près. Oui, c'est ^{la} ~~ce~~ ^{la} ~~ce~~ ^{la} ~~ce~~
le peuple des campagnes qui
ferait peut-être agir. C'est lui
qui est l'obstacle, et il ne
sait pas qu'il traite le peuple
casse. Son ignorance afflige et
n'irrite pas, comme ^{la} ~~ce~~ ^{la} ~~ce~~ ^{la} ~~ce~~
gens qui savent le mal qu'ils
font. oui, oui, éclairé - le.
L'autre travaille à le
tromper.

Je suis bien flatté de votre
souvenir et vous prie de
croire, mon ami, à mes
sentiments bien fraternels,
quoique ce mot fasse rire ceux
qui ne le comprennent pas.
Notant, près la Châtaie,
Dadse, 16 février 49.

George Sand

vous remercie de votre bon souvenir, et j'attends avec impatience les petits livres que vous m'annoncez. Ils seront bons et utiles, je n'en doute pas, et je ferai mon possible pour les répandre. Mais ils se recommanderont encore mieux par eux mêmes et par votre nom si populaire que par mon assistance. Vous avez consacré votre vie et votre talent au moyen de progrès le plus direct et le plus fécond. La conscience de votre œuvre doit vous donner courage et consolation en ces tristes jours.

Je regrette bien, de mon côté, d'avoir été comme vous presque toujours éloignée de Paris et d'avoir perdu ainsi l'occasion de vous voir. J'ai bien essayé d'y retourner, mais je ne saurais y vivre. Outre l'habitude de la campagne qui devient une passion quand on vieillit, j'ai l'horreur des relations *politiques* proprement dites, et cette république *non sociale* me froisse et m'attriste à voir de près. Oui, c'est sur le peuple des campagnes qu'il faudrait pouvoir agir. C'est lui qui est l'obstacle, et il ne sait pas qu'il trahit sa propre cause. Son ignorance afflige et n'irrite pas, comme [celle *biffé*] la résistance des gens qui *savent* le mal qu'ils font. Oui, oui, éclairez-le. Tant d'autres travaillent à le tromper !

Je suis bien flattée de votre souvenir et vous prie de croire, Monsieur, à mes sentimens bien *fraternels*, quoique ce mot fasse rire ceux qui ne le comprennent pas.

George SAND

Nohant, près *la Châtre. Indre*. 16 février 49.

La lettre compte deux pages. Elle vient remplacer le numéro fantôme 4154 dans le tome IX de la *Correspondance* de Sand. Sand répond ici à une lettre de Sue que Jean-Pierre Galvan date vers le 5 décembre 1848, lui demandant où il doit lui envoyer « le 1^{er} volume d'une série de petits livres populaires, que j'écris surtout pour les campagnes » ; il y souligne l'urgence de mener « une active propagande parmi les populations rurales », et il prie Sand de l'aider à « répandre le plus possible » son livre.

Eugène Sue va lui répondre le 22 février (*Corr.*, IX, p. 41-43 ; on lira le texte intégral de la lettre dans l'article de Jean-Pierre Galvan), en lui envoyant *Le Berger de Kravan*.

Thierry BODIN



Propos sur une « lettre retrouvée »

George Sand à Eugène Sue, *Nohant 16 mars 1849.*

GEORGE SAND et Eugène Sue firent connaissance chez Chopin qui avait convié à dîner pour une « *soirée très intime et très bien composée*¹ », des amis et musiciens polonais, Franz Liszt accompagné de Marie d'Agoult, le marquis de Custine, le ténor Nourrit qui chanta des lieder de Schubert, d'autres encore. George Sand était habillée d'un costume turc blanc et rouge, aux couleurs de la Pologne. Eugène Sue faisait partie de cette brillante assemblée. Dandy encore fortuné, membre du très récent et très fermé Jockey-club, il meublait son temps libre en écrivant des romans d'aventures maritimes qui avaient recueilli un vif succès. S'ils furent certainement présentés l'un à l'autre on ne sait s'ils se causèrent ce soir-là, s'ils s'écrivirent de temps à autre par la suite, mais a-t-on retrouvé toute leur correspondance ?

George Sand défendait alors des idées politiques qui n'allaient pas dans le sens de la monarchie au pouvoir. Elle ne devait pas tarder à nouer avec Pierre Leroux une amitié qui l'amènera bientôt à soutenir des thèses égalitaires. Eugène Sue portait déjà un regard critique sur cette société louis-philipparde, monopolisée par une grande bourgeoisie de pouvoir et d'argent. Il allait obtenir d'ailleurs un fracassant succès en 1842-1843 avec *Les Mystères de Paris* dont les cent quarante sept feuilletons du *Journal*

1. G. SAND, *Corr.*, t.III, à H. Heine, 13.12.1836. Voir aussi *Correspondance de Frédéric Chopin*, Éditions Richard Masse t.II, p.208, et aussi T. ZIELINSKI, *Frédéric Chopin*, Fayard, 1995, p.463.



Eugène Sue
Dessin de Couveley, gravé par Ferdinand
(doc. archives)

des Débats tiendraient en haleine tout ce que la France comptait de lecteurs. Succès suivi, plus éclatant encore, par la publication dans *le Constitutionnel* en 1844 du *Juif errant*.

Les deux écrivains se retrouvaient déjà non seulement sur la mise à vif des tares de cette bourgeoisie occupée à satisfaire avant tout ses intérêts, mais aussi sur la défense et la promotion d'idées sociales qu'ils appelaient eux-mêmes socialistes, voire communistes.

Lendemains de révolution.

Rien d'étonnant, dès lors, si on les retrouve au lendemain de la Révolution de février 1848 soutenant la politique du Gouvernement provisoire. George Sand, on le sait, se mettra à sa disposition pour écrire la plupart des *Bulletins de la République*, mais aussi de nombreux articles et des brochures écrites à la demande de certains membres du gouvernement pour expliquer leurs actions et leur programme. Mais si George Sand était accourue à Paris au lendemain de la proclamation de la République, Eugène Sue était resté à Beaugency où, lassé de la vie parisienne et des contraintes d'un écrivain en renom, il vivait depuis quelques années déjà. Il n'était pas resté inactif pour autant. Pendant que George Sand prenait part à la campagne électorale au nom du gouvernement ou en son nom propre, publiant même un journal, *La Cause du Peuple*, pour tempérer l'ardeur des nombreux clubs parisiens dont l'effervescence risquait d'effrayer l'électorat, Eugène Sue bataillait à Beaugency pour convaincre les électeurs locaux de voter pour les "vrais républicains". Il distribuait gratuitement sur les marchés un journal, *Le Républicain des campagnes*, qui dénonçait les inconvénients des systèmes monarchiques antidémocratiques, alors que la République assurait le gouvernement du peuple par le peuple, la paix au dedans, la paix au dehors, la liberté « *d'agir, de penser, de prier, de parler, d'écrire, de voter, de s'associer, de se réunir*² », l'égalité de tous les citoyens par le suffrage universel – masculin, rappelons-le –, la fraternité enfin par l'association des travailleurs. Seule, avançait-il, une Assemblée nationale où les "bons républicains" seraient majoritaires, pourrait offrir des perspectives d'amélioration des conditions matérielles aux populations des villes et des campagnes.

Toutes idées que George Sand défendait, elle aussi. Lut-il ce qu'elle écrivait ? Il est sûr qu'il lisait les journaux parisiens, probablement aussi les *Bulletins de la République* – mais savait-il que la plupart d'entre eux

2. *Le Républicain des campagnes*, 2^{ème} entretien, Librairie sociétaire, 1848.

étaient de la main de Sand ? Toutefois, demeurant à Beaugency, il est probable qu'il eut connaissance de l'article qu'elle donna le 8 mars au *Journal du Loiret*, article destiné à prévenir la classe moyenne – professions libérales, artisans, propriétaires ruraux – des risques encourus s'ils ne favorisaient pas l'élection de bons républicains. Elle appelait les candidatures d'un ouvrier des villes et d'un paysan par département pour mieux représenter le peuple dans la prochaine assemblée. Cependant, il est peu vraisemblable qu'Eugène Sue ait écrit alors à George Sand à ce propos.

L'on connaît la suite : les élections perdues – sur 900 représentants à peine un tiers de "républicains de la veille" – puis, quelques semaines plus tard, l'insurrection du 15 mai où George Sand, compromise par ses amitiés avec certains meneurs avérés ou présumés, dont Armand Barbès, doit s'enfuir à Nohant pour éviter une possible arrestation. Elle continuera, malgré tout, à publier des articles dans *La Vraie République* pour défendre ses amis, Barbès, Louis Blanc, Lamennais, ses idées républicaines, et réconcilier villes et campagnes. C'est à Nohant qu'elle apprendra la brutale répression de l'émeute parisienne de juin 1848, émeute de la faim et de la misère d'ouvriers condamnés au chômage ou au travail imposé loin de chez eux. Cet « égorgement » du peuple par le peuple – car des éléments populaires de province avaient rejoint l'armée pour écraser l'insurrection ouvrière – l'atterra. La fraternité ne se décrétait pas, elle restait à construire.

L'élection présidentielle.

Cependant l'Assemblée constituante avait commencé ses travaux et décidé de convoquer, le 10 décembre suivant, l'ensemble du corps électoral – masculin, faut-il le rappeler ? – afin d'élire le Président de la République. L'avenir de cette jeune république se jouait là. Aussi Eugène Sue se remit-il au travail pour publier avant l'élection *Le berger de Kravan*³.

Dans un long développement il rappelait les maux endurés par le peuple sous toutes les monarchies qui avaient gouverné la France depuis des siècles, donnait les raisons de l'échec de la Deuxième République, la sociale, affirmait que les socialistes n'étaient pas des « *fauteurs de révoltes, de pillage et de meurtre* », puis en arrivait à l'examen des candidats à la présidence de la République. Raspail, médecin des pauvres, socialiste,

3. Publié par la Librairie sociétaire, Paris, 1848. Le titre complet de cette brochure est : *Le Berger de Kravan ou Entretiens démocratiques sur la République, les prétendants et la prochaine présidence..*

« *sincère et vieux républicain* » avait toute sa sympathie. Cavaignac, sans doute « *grand vrai républicain* », aurait pu rassembler les Français s'il n'avait pas appelé l'armée à intervenir en Juin. Quant aux autres... Restait donc le candidat surprise, Louis-Napoléon Bonaparte qui avait toute chance de séduire les nostalgiques de la gloire passée. Mais qu'avait-il fait jusqu'alors sinon d'« *être le neveu de son oncle et de s'appeler Bonaparte* », nom qui, à lui seul, représentait une menace pour la République ? Dans ces conditions les électeurs n'avaient le choix qu'entre deux certitudes « *avoir un président pitoyable ou un président usurpateur*⁴ ». Un citoyen responsable devait donc triompher de cet écueil, et donner sa voix à l'un des quatre autres candidats. C'était montrer le désarroi des démocrates et, finalement jouer battu. Craignant qu'un président soutenu par une réaction bourgeoise ne porte atteinte à la conquête essentielle de la Révolution de 1848, le suffrage universel, Eugène Sue, comme l'avait fait naguère George Sand⁵, se montrait menaçant :

« *Car, du moment où la République, maintenant reconnue, établie par le Suffrage Universel, serait attaquée par un parti quelconque, nous serions en pleine et légitime révolution, en pleine guerre civile ; et il ne resterait qu'à prendre le fusil pour défendre notre souveraineté : la souveraineté du peuple*⁶ ».

George Sand, de son côté, avait fini par sortir de son mutisme, car elle n'avait rien pu écrire depuis les événements de juin. Ses préférences allaient à Cavaignac, malgré la terrible répression qu'il avait menée. Elle avait bien connu son frère, fervent républicain, mort quelques années plus tôt, et le considérait, lui aussi, comme un homme de caractère pouvant, malgré tout, défendre les intérêts de la république. Cependant durant sa campagne électorale Louis-Napoléon n'hésita pas à utiliser, comme une caution, les relations épistolaires qu'il avait eues avec la romancière en 1844, alors qu'il était emprisonné au fort de Ham. George Sand ne pouvait laisser entendre qu'elle soutenait sa candidature. Aussi donna-t-elle aux

4. *Ibidem*, p. 39.

5. Dans le 16^{ème} *Bulletin de la République*.

6. *Ibidem*, p.2. C'était soutenir le droit à l'insurrection reconnu dans la Constitution montagnarde de 1793 (article 35 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen). George Sand avait été plus loin que Sue puisque, tant à titre individuel (*Journal du Loiret*, 8 mars 1848) qu'à titre de porte-parole du gouvernement (*Bulletin de la République* n° 16, celui qui lui sera tant reproché), elle avait affirmé le droit du peuple à l'insurrection si le résultat des élections ne reflétait pas sa volonté.

journaux de gauche, *La Réforme*, *Le Peuple* et *La Démocratie pacifique*, une lettre où elle écrivait notamment :

« [...] *sous la république, Mr Louis Bonaparte, ennemi par système et par conviction de la forme républicaine, n'a point le droit de se porter à la candidature de la présidence. Qu'il ait la franchise de s'avouer prétendant, et la France verra si elle veut rétablir la monarchie au profit de la famille Bonaparte. Mais qu'il ne se serve pas d'une institution républicaine pour travailler au renversement de la république.*⁷ »

On ne pouvait s'exprimer plus clairement. Le 10 décembre toutefois, Louis-Napoléon Bonaparte fut élu triomphalement, recueillant plus de 74 % des suffrages exprimés.

La lettre du 16 mars 1849.

Au lendemain de ce succès, George Sand donna à nouveau au journal *La Réforme* un article où elle soutenait qu'il fallait se garder de voir dans ce résultat un déni des convictions républicaines du peuple⁸. Non seulement, soulignait-elle, le peuple était toujours républicain, mais il continuait à souhaiter la victoire du socialisme. Certes « l'être collectif » avait-il manqué, en cette occasion, de « prudence et d'habileté » parce qu'il ne savait raisonner que par le sentiment : il n'avait porté Louis-Napoléon à la présidence qu'en « haine des mouvements de juin⁹ ». Sans aucun doute la « sécheresse » dont le parti modéré avait fait preuve alors qu'il avait la majorité à l'assemblée avait-elle entraîné une répression qui aurait pu être évitée avec un peu de compréhension et de sentiment. Mais les représentants, comme le chef du pouvoir exécutif, s'étant montrés alors « sans entrailles », les ouvriers des villes avaient voté contre Cavaignac, comme l'avaient d'ailleurs fait les paysans pour protester contre l'aggravation d'un impôt déjà impopulaire¹⁰. Elle concluait ainsi cette analyse : « *Quant à*

7. *Corr.*, t.VIII, Aux rédacteurs en chef de *La Réforme*, de *La Démocratie pacifique* et du *Peuple*, 1^{er} décembre 1848.

8. *La Réforme*, 22 décembre 1848.

9. Rappelons cette répression brutale de l'insurrection d'ouvriers réduits au chômage qui fit plusieurs milliers de morts dans les combats, auxquels il faut ajouter quelques 1.500 fusillés sans jugement.

10. Impôt augmenté de quarante-cinq centimes par franc payé en mars 1848, disposition que George Sand avait tenté de justifier dans le *Bulletin de la République* n°7, mais dans une brochure signée de son nom elle réclamait l'instauration de la progressivité

moi, je ne sens aucun dépit contre le peuple, lors même qu'en apparence il apporte à la révolution une solution passagère tout opposée à mes vœux. [...] J'endosserai les sottises et j'accepterai les fautes ».

Eugène Sue recevait *La Réforme*, il fut donc au courant de cette appréciation. La lecture de ce second article, si conforme à ce qu'il pensait, l'incita à lui envoyer *Le Berger de Kravan*. Dans sa lettre d'accompagnement il lui écrivait :

« Il y a je crois urgence à tenter par tous les moyens possibles une active propagande parmi les populations rurales, dont on peut si perfidement exploiter les bons instincts et la malheureuse ignorance – ainsi que vous venez de le démontrer si éloquemment dans La Réforme¹¹ ».

Comme l'auteur lui demandait son avis en toute « sévérité », George Sand lui répondit le 16 mars 1849 après lecture de l'opuscule. Elle se montrait « fort satisfaite » de ce livre écrit dans un style accessible à tous et en particulier aux lecteurs paysans qu'il visait. Ses objectifs lui semblaient tout à fait conformes à ceux que pouvait se fixer un bon socialiste :

« Réveiller le patriotisme, inspirer l'horreur de la conquête étrangère et des royautés jésuitiques, rappeler les maux du peuple sous toutes ces monarchies qui se sont succédé pour le tromper, c'est faire l'exposition la meilleure à l'instruction qui vient ensuite. Expliquer pourquoi la république n'a pas servi les intérêts du peuple, justifier les victimes de Juin des odieuses calomnies de la bourgeoisie, réconcilier le paysan avec le socialisme, combattre le fanatisme ignorant suscité contre les communistes (par préférence à tous les autres socialistes)¹², enfin jeter quelques notions d'association et d'organisation sans trop insister sur les formules particulières du système que vous préférez, tout cela est très sage et très juste, en même tems que courageux et généreux¹³ ».

Accord donc sur le contenu des messages à transmettre. Restait à déterminer comment l'on pouvait convertir à ces idées républicaines une

de l'impôt ; voir "Paroles de Blaise Bonnin aux bons citoyens", in Michelle PERROT, *George Sand, Politique et Polémiques*, Imprimerie nationale, 1997.

11. Bibliothèque historique de la Ville de Paris, Fonds Sand, G.5407.

12. C'est l'époque où l'on venait devant chez elle crier « À bas les communisques ».

13. G. SAND, *Lettres retrouvées*, édition établie, annotée et présentée par Thierry BODIN, Gallimard, 2004. p. 85. La correspondance, en partie inédite, entre George Sand et Eugène Sue, est publiée et présentée par Jean-Pierre GALVAN dans *Le Rocambole*, n° 28/29, automne-hiver 2004, p. 241-270.

masse rurale qui contrôlait désormais les élections, comme on venait encore de le constater lors des consultations de l'été 1848, tant municipales que cantonales, qui n'avaient pas répudié le personnel de la monarchie déchue. Beaucoup d'autorités locales nommées par le Gouvernement provisoire avaient, à cette occasion, été désavouées alors que plus de la moitié des maires nommés par Louis-Philippe étaient maintenus à leur poste¹⁴, même si certaines résistances étaient apparues ici et là. Il fallait en conséquence surmonter de nombreuses difficultés : le nombre, plus de huit millions d'électeurs ruraux, l'extrême dispersion de ces électeurs, contrairement aux concentrations ouvrières des villes industrielles, enfin le niveau de compréhension de ces masses encore « à l'état d'enfance¹⁵ ». D'autre part, la forme que devait prendre cette propagande restait à trouver. Et là se présentait un autre problème majeur : l'analphabétisme chronique de ces populations, car l'on peut estimer qu'à cette époque plus de la moitié du corps électoral était illettré¹⁶. Les électeurs de 1848, nés au plus tard en 1827, n'avaient pu, en effet, bénéficier des effets de la loi Guizot de 1833 qui organisait l'instruction primaire, d'autant que son application dans les campagnes avait rencontré de grandes difficultés en raison d'un absentéisme chronique dû aux travaux des champs. Aussi cette situation pouvait-elle empirer, et George Sand ne pouvait que le constater, proche qu'elle était d'un environnement particulièrement touché. Les résultats du recensement de 1866 mettront en effet, en évidence la grande disparité des situations, les départements de tête contenant environ 10 % d'illettrés, alors que les départements du Cher et de l'Indre fermaient la marche avec un taux d'illettrés de plus de 60 %¹⁷. La situation de 1849 ne pouvait être meilleure. Encore faudrait-il ajouter que savoir lire un texte ne veut pas dire forcément le comprendre.

Les difficultés de la propagande.

Aussi George Sand, dans sa réponse à Eugène Sue, se montrait-elle réservée, non sur l'intention bien sûr, mais sur l'approche de son correspondant. Il avait abandonné le journal pour revenir à la brochure, et

14. Voir Ph. VIGIER, *La Seconde République*, PUF, 1996, p. 48-49.

15. *Corr.*, t. IX, à G. Mazzini, 10 octobre 1849.

16. R. RÉMOND, *La Vie politique en France*, Armand Colin, 1971, t. II, p. 150.

17. 63,61 % pour l'Indre, 64,98 % pour le Cher, alors que le département du Bas-Rhin en tête du classement ne comportait que 5,44 % d'illettrés. F. FURET, J. OZOUF, *Lire et écrire*, les Editions de Minuit, 1991, t. 1, p. 201-202.

s'apprêtait à publier, sous cette même forme la deuxième partie du *Berger de Kravan*. George Sand avait, elle aussi, utilisé ce support en 1848, mais avait réfléchi ensuite sur son peu d'efficacité sur les masses rurales. Comme elle le faisait remarquer à Sue :

« *L'éducation du paysan est à faire. Elle est d'autant plus difficile qu'il ne sait pas lire, et que notre arme la plus prompte et la plus puissante est encore la presse* ».

Car « *il se passera bien du temps avant qu'un paysan achète un livre* », objet pour lui parfaitement inutile. L'objectif immédiat restait bien de « *convertir ces masses à l'idée de socialisme en général* ». Aussi ne fallait-il pas embarrasser l'esprit de ces gens simples par des considérations politiques, qu'ils ne pourraient comprendre, mais tenir compte de la psychologie du paysan qui procède « *du fait à l'idée* » et vit « *au moins un mois de la même idée* ». Dans ces conditions la brochure difficile à placer, ni le journal, trop riche en information, ne convenaient. Aussi recommande-t-elle l'impression d'une simple feuille mensuelle où l'on commenterait l'événement du mois : 40.000 à 50.000 exemplaires destinés à chaque commune de France et plus particulièrement au paysan sachant lire qui pourrait la lire et l'expliquer aux autres.

L'idée était bonne, si le passage à l'action semblait irréaliste et incomplet. Certes Pierre Joigneaux fondera-il cette même année 1849 *la Feuille du village*, qui aura une bonne réception dans les campagnes – mais il bénéficiait de solides appuis républicains – dans un esprit proche de ce que George Sand pensait. Il écrivait en effet dans le premier numéro : « *Encore une fois, écrivons donc moins pour nous autres et plus pour ceux qui nous lisent ; déclamons moins et raisonnons plus, sacrifions moins aux hommes et plus aux choses*¹⁸ ». Cependant ni l'action escomptée du paysan sur ses semblables, pas plus que celle des ouvriers des villes sur leurs frères ruraux qu'elle espérait, même si elle existait parfois, n'était réaliste. L'utilisation d'autres canaux complémentaires aurait été sans doute plus efficace. Ainsi l'action du colporteur – le colportage était encore libre au moment où elle écrit, ce n'est que par la loi du 27 juillet 1849 qu'il sera soumis à l'autorisation du préfet –, celle de l'instituteur – la chasse au socialiste n'est pas encore lancée – et plus généralement celle de tous les républicains qui, circulant dans les campagnes, voyageurs de commerce, méde-

18. Cité par Georges WEILL, *Histoire du parti républicain en France 1814-1870*, Slatkine Reprints, Genève, 1980, p. 247.

cins, commerçants, artisans, se trouvaient en contacts réguliers avec le peuple des campagnes, bien souvent isolé. Ainsi Martin Nadaud, « maçon de la Creuse » sera-t-il élu Représentant du Peuple à la Législative lors des élections du 13 mai 1849, malgré sa modeste condition d'ouvrier et les multiples chausse-trappes des réactionnaires. Il remerciera ainsi dans ses mémoires, ces républicains de toutes origines qui se dépensèrent sans compter pour son élection :

« Aujourd'hui [y écrit-il], il m'est bien agréable de rappeler à la mémoire de nos jeunes républicains les noms de quelques-uns de nos concitoyens de la Creuse qui, sans me connaître autrement que par ma profession de foi, battirent la campagne à travers nos villages pour soutenir avec énergie et une grande passion ma candidature¹⁹ ».

Le relais d'un journal local, *L'Écho* et l'association des maçons, récemment fondée, firent le reste.

En fait, George Sand et Eugène Sue semblent se replier sur une action à long terme, pensant que « *les stupidités sauvages de MM. Bugeaud et consorts*²⁰ » finiraient par faire sortir le peuple des campagnes de son apathie. Comme l'écrivait George Sand ce 16 mars 1848 :

« *Les prochaines élections seront mauvaises et c'est peut-être la providence qui le veut ainsi. Trois ans d'oppression impuissante et de scandales publics feront plus pour éclairer le paysan victime de son erreur, que nous n'aurions su faire en envoyant les petits enfants à l'école*²¹ ».

Sursaut républicain.

Ils se trompaient tous deux. Si les candidats du Parti de l'Ordre en sortirent vainqueurs avec 450 députés sur 715 élus, les républicains obtenaient quelque 200 sièges. Mais, fait surprenant, dans vingt-sept départements les démocrates-sociaux emportaient la majorité et dans quatorze tous les sièges. L'Indre – le département de Nohant – avait investi une large majorité de notables, mais, énorme surprise, le Cher, si proche, était entièrement républicain, comme la Creuse, et le Loiret d'Eugène Sue avait bien résisté au parti de l'ordre. Certes, comme le remarquera George Sand, l'on pouvait s'interroger parfois sur la qualité des opinions républicaines de

19. Martin NADAUD, *Léonard, maçon de la Creuse*, La Découverte Poche, De Borée, 1998, p. 264.

20. E. SUE à G. Sand, publiée par Georges Lubin in *Corr.*, t. IX, p. 43.

21. *Lettres retrouvées*, *op. cit.*, p. 86.

certaines représentations²², mais ces résultats montraient, malgré tout, que tout espoir n'était pas perdu. La résurrection de cette Montagne remplit d'effroi les « hommes d'ordre » : « *Nous sommes donc perdus²³ !* » gémit le comte de Montalembert qui s'empressa d'envoyer sa famille à Bruxelles. Quant à Alexis de Tocqueville, de retour à Paris, il constatera dans ses *Souvenirs* l'épouvante qui saisit le parti au pouvoir : « [...] *je le retrouvai en proie à une terreur si profonde, que je ne saurais la comparer qu'à celle qui suivit février²⁴* ».

Cependant, profitant d'une manifestation parisienne contre l'envoi de troupes au secours du Pape, contraint à la fuite par la proclamation de la république romaine de Mazzini, le gouvernement parvient à décapiter la Montagne. Douze représentants sont arrêtés, vingt-et-un députés sont en fuite, Ledru-Rollin, Pyat, Considérant, d'autres encore.

Malgré cette épreuve, George Sand et Eugène Sue ont compris qu'une autre action militante, à plus court terme cette fois, était possible et nécessaire afin d'encourager la résistance populaire. Avec ses amis berrichons elle fonde un nouveau journal, *Le Travailleur de l'Indre*, destiné à faire de « *la propagande de principes* ». Il aura pour ambition de représenter « *l'expression de la démocratie pure et simple* ». Si George Sand, compte tenu de son image de communiste, choisit de rester dans l'ombre, elle ne manque pas de participer financièrement à la création du journal et on la verra encourager ses amis Pâtureau-Francoeur et Périgois à parcourir les marchés pour obtenir des abonnements. Dans un premier temps la rédaction est assurée par Victor Borie, un familier de Nohant. Las ! le spécimen est saisi et le rédacteur doit subir les foudres de la Cour d'Assises de l'Indre qui le condamne le 19 décembre 1849 à un an de prison et 2.000 francs d'amende pour avoir « *excité les citoyens à la haine les uns contre les autres* ». Borie condamné, et en fuite, George Sand, surveillée par la police, fait néanmoins appel à un ami de Perdiguier, Alexandre Lambert, afin d'assurer la rédaction du journal. Il subira bientôt le même sort que Borie. Condamné pour les mêmes motifs augmentés d'outrages à la religion, il fut déporté en Afrique. *Le Travailleur de l'Indre* avait vécu. Désabusée, George Sand se confiait à Charles Poncy :

« *Ce qu'il y a de plus triste là-dedans, ce n'est pas qu'on nous ruine, ceci n'est rien, c'est que le peuple ne sache pas s'imposer le plus petit*

22. *Corr.*, t. IX, à Théophile Thoré, 26 mai 1849.

23. Cité par J. Garrigues, *La France de 1848 à 1870*, Armand Colin, 1997, p.34.

24. A. de Tocqueville, *Souvenirs*, Gallimard, Folio histoire, 1999.

sacrifice pour sauver et protéger l'organe de ses intérêts et de ses besoins. Ils sont fiers et jaloux de leur journal ; avec un sou par semaine, ils le relèveraient. Mais le sou du pauvre, les sous avec lesquels les prêtres, les moines et les missionnaires font des millions, on les donne au fanatisme, on les donne à la débauche, on les refuse à la cause républicaine²⁵ ».

Restait son métier d'écrivain. Compte tenu de la censure, elle abandonna le projet d'écrire un ouvrage qui soutiendrait les instituteurs républicains si attaqués alors par le pouvoir, mais composa une première version du *Diable aux champs* qu'elle ne devait pas publier, pour le même motif. Aussi se résout-elle à revenir aux activités théâtrales, peut-être moins risquées :

« C'est à grand peine et, comme vous le savez, en laissant beaucoup de ma peau dans les ciseaux de la censure que je peux tenter quelque enseignement au théâtre [...]. C'est une prédication sous une autre forme. On me le ferme, ou m'en chasse tant qu'on peut. Toutes ces affaires, toutes ces luttes prennent le reste de ma vie et de ma santé²⁶ ».

Le succès de *François le Champi*, monté à l'Odéon le 23 novembre 1849, l'encouragera à poursuivre dans cette voie et en janvier 1851 elle donnera à son ami Bocage *Claudie*, qui sera jouée au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Ces succès l'incitent à utiliser son œuvre passée, et elle entreprend bientôt avec Pierre-Jules Hetzel de diffuser ses romans par « livraisons à quatre sous ». Elle y risquera six mille francs pour un bénéfice très hypothétique, mais, comme elle l'écrivait alors à Emile Aucante :

« Tout ce qui était en moi, je l'ai dit, je l'ai mis, à mes risques et périls, dans une longue série de romans que les éditeurs n'ont jamais su ni voulu populariser. J'ai blessé la bourgeoisie qui me lisait, je n'ai pas instruit le peuple qui ne pouvait pas me lire. Pour utiliser enfin le peu d'utilité que j'ai pu mettre dans mes écrits, je me décide à publier à mes frais, mes œuvres complètes à 4 sous la livraison. J'y gagnerai ou j'y perdrai ma petite fortune littéraire, peu importe. J'aurai fait mon possible pour mettre à la portée de tous ceux qui savent et veulent lire, des écrits que je n'estime pas plus qu'ils ne valent, mais où j'ai fait tout

25. *Corr.*, t. IX, à Ch. Poncy, 26 septembre 1850.

26. *Corr.*, t. X, à E. Aucante, 16 mars 1851.

*ce qui m'était possible pour instruire et moraliser les diverses classes de la société*²⁷ ».

L'élection d'Eugène Sue et ses conséquences.

Eugène Sue avait fait suivre le premier fascicule du *Berger de Kravant*, celui qu'il avait envoyé à George Sand, d'un second, qu'il ne lui envoya pas, où il attaquait plus spécialement le livre que Thiers avait publié peu auparavant, *De la propriété*. Il devait publier en cette même année 1849 un nouvel opuscule, *De quoi vous plaignez-vous*, où il tentait d'éclairer le peuple sur les dangers que lui faisait courir ce régime réactionnaire. Battu aux élections d'avril 1848, il ne se représenta pas lors du scrutin de mai 1849, mais, pour remplacer les trente représentants condamnés par la cour de Versailles pour leur rébellion de mai 1849, l'on dut procéder à des élections complémentaires en 1850. Un des nouveaux élus ayant opté pour un département de province, il fallut de nouveau recourir au suffrage. Il s'agissait cette fois de Paris. Le Comité démocratique parisien demanda à Eugène Sue de le représenter.

Le 15 mars 1850 il publiait son appel, *Eugène Sue aux démocrates sociaux du département de la Seine*, et le 28 avril il fut élu. L'épouvante saisit une nouvelle fois le camp conservateur et les milieux d'affaires – la Bourse perdit aussitôt sept points. Mais cette élection eut pour effet de resserrer les rangs autour du gouvernement et l'assemblée ne tarderait pas à voter l'amputation du corps électoral, privant le parti républicain d'une grande partie de son électorat. La « vile multitude²⁸ » hors-jeu, ce qu'il restait de la Montagne se divisa sur la conduite à tenir, contrainte de livrer des combats d'arrière-garde, avant d'être anéantie par le coup d'Etat de 1851 et la féroce répression qui s'ensuivit, où l'on verrait George Sand supplier le Prince Président d'accorder une amnistie, alors qu'Eugène Sue, sous la menace d'une arrestation, s'enfuyait en exil, où il devait mourir en 1857.

Les attitudes, les réactions et les prises de position de ces deux socialistes sincères sont exemplaires des extrêmes difficultés rencontrées par le camp républicain pour maintenir cette Deuxième République dans une optique sociale face à un camp réactionnaire qui souhaitait au contraire l'utiliser pour sauvegarder ses propres intérêts. Finalement Louis-Napoléon

27. *Ibid.*

28. Selon le mot de Thiers.

Bonaparte, celui que Thiers et ses amis avaient soutenu lors de l'élection du président de la République, pensant le manœuvrer facilement, l'emporta le 2 décembre 1851 par un brutal coup d'Etat, qui toutefois, habilement, rétablissait le droit de vote pour tous.

Que pouvaient faire ces républicains sincères, alors que le suffrage universel avait changé la donne en confiant le pouvoir aux ruraux, trop souvent accrochés à leurs représentants traditionnels, garants de l'ordre ? L'isolement et leurs faibles moyens limitaient forcément leur action : Ah ! soupirait George Sand, si nous avions cent mille francs, nous aurions « *la liberté individuelle que donne l'argent dans cette société de l'argent*²⁹ ». En dépit de tout, cependant, ils s'efforcèrent sans relâche, par des moyens souvent rudimentaires et en tout cas limités, d'informer et d'éduquer ces foules inexpérimentées, de montrer les avantages des valeurs républicaines de Liberté, d'Egalité et de Fraternité, de lutter enfin pour la sauvegarde du suffrage universel, seul susceptible, pensaient-ils, de conduire à un régime démocratique pérenne. Il est en effet remarquable de constater que jamais, malgré des votes bien éloignés de leurs attentes, ils ne le contestèrent. Ainsi George Sand, revenant sur cette révolution manquée, écrivait-elle en 1872, alors qu'une assemblée conservatrice, élue au sortir d'une guerre perdue, menaçait l'existence même de la république proclamée le 4 septembre 1870 :

« Ce fut une faute politique que cette proclamation du vote universel, et c'est là précisément ce qui donne à cette loi un caractère indélébile. Le gouvernement républicain vit ou ne vit pas qu'il se suicidait. Il agit sous l'irréductible pression d'une vérité supérieure à lui-même. Il signa son arrêt de mort et c'est la grande chose qu'il a faite³⁰ ».

Bernard HAMON



29. *Lettres retrouvées, op. cit.*, G. SAND à E. Sue, 13 mars 1849, p. 87.

30. G. SAND, "Réponse à une amie", *Impressions et souvenirs*, Calmann Lévy, 1873, p. 121.

RÉMINISCENCES ANTIQUES

dans les

LETTRES D'UN VOYAGEUR

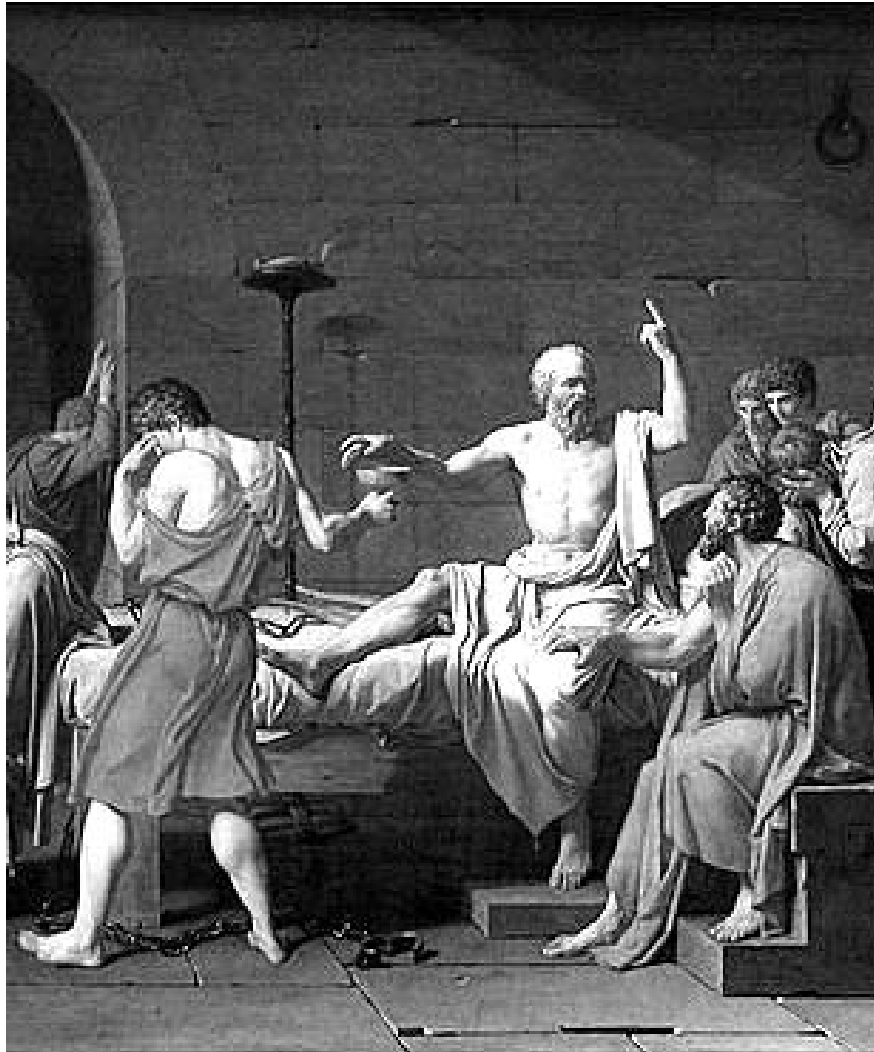
QUE RECOUVRE la forme épistolaire donnée aux *Lettres d'un voyageur* : des missives authentiques, de fausses lettres, de vrais courriers arrangés ? Une réponse détaillée serait forcément complexe, car la genèse et la reprise des textes au fil des éditions successives varient les dispositifs¹. Certains prennent la forme d'envois privés bien qu'ils se destinent d'emblée au public (numéros I, II, III, VII, X, XI et XII). Musset reçoit la première lettre de Venise avec licence de la corriger pour la *Revue des Deux Mondes*. La deuxième lui est livrée en avant-première :

« *Je suis en train de t'écrire une autre lettre dans la revue. Dis-moi à qui il faut l'adresser. Je voudrais que tu la lusses en manuscrit avant les autres* »².

La revue sert donc d'intermédiaire dans un échange mi-privé, mi-public. Le numéro VII, apostrophant « *mon cher Franz* », passe prétendument

1. La disparition de nombreux avant-textes (lettres primitives, autographes des publications) empêche de suivre toutes les étapes de la genèse. En revanche, après la parution en revue, on peut observer les remaniements opérés dans les éditions Bonnaire (1837) et Perrotin (1843) : cf. notre exposé « Adresse épistolaire et écrits intimes : manipulations intergénériques autour des *Lettres d'un voyageur* » au colloque *L'Écriture sandienne : pratiques et imaginaires*, Cerisy-la-Salle, juillet 2004.

2. *Correspondance*, éd. Georges Lubin, Paris, Garnier, 1964-1991, t. II, p. 564, pp. 569-570, p. 599.



Jacques-Louis DAVID : *La Mort de Socrate* (1787) – Détail central
MMA, New York , cl. archives

par « *M. de la Genevais* »³, désignation collective des rédacteurs censés faire porter le texte à F. Liszt : le musicien fut-il le récepteur réel et le destinataire officiel d'une lettre ouverte ou seulement son dédicataire ? Les numéros IV, V, VI et IX relèvent d'un protocole un peu différent, puisqu'elles émanent d'envois personnels que l'auteur réaffecte après coup à une mise en scène littéraire : lettres publiques plutôt que publiées, car Sand modifie plus ou moins le texte (selon des proportions impossibles à vérifier) avant de le divulguer, et le retouche à nouveau pour les éditions en volume. Non sans maintenir l'ambiguïté qui affecte toute lettre « ostensible »⁴ : « *Je t'écris par la Revue des Deux Mondes* », précise-t-elle à J. Néraud (p. 869)⁵.

Parler d'épître semble dans tous les cas de figure aussi commode que légitime. D'abord pour distinguer ces écrits de la correspondance pure et simple entretenue par l'écrivain, même si les deux corpus communiquent ; ensuite pour marquer la présence des souvenirs antiques dans leur texture. Le terme d'épître renvoie à l'un des auteurs latins dont parle *Histoire de ma vie* (IV, 6) :

« *Je me rassérénai souvent avec Plutarque, Tite-Live, Hérodote, etc. J'aimai aussi Virgile passionnément en français et Tacite en latin. Horace et Cicéron étaient les dieux de Deschartres. Il m'expliquait le mot à mot, car je m'obstinais à ne vouloir pas rapprendre le latin. Il me traduisait donc en lisant ses passages de prédilection, et il était d'une décision, d'une clarté, d'une couleur que je n'ai jamais retrouvées chez personne* »⁶.

Considérées à juste titre comme « un des chefs d'œuvre du lyrisme romantique »⁷, les *Lettres d'un voyageur* ne renient pas la culture classique

-
3. Dans le manuscrit, la revue et l'édition de 1837. Le texte définitif (1843) remplace ceci par « *notre obligé ami M.**** ».
 4. « *Certaines lettres dont le destinataire est nommé peuvent être détournées par leur rédacteur lui-même vers un public plus large et acquérir le statut de lettre ostensible* » (Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, *L'Épistolaire*, Paris, Hachette Supérieur, « Contours littéraires », 1995, p. 36).
 5. Les numéros de pages inscrits dans l'exposé renvoient aux *Lettres d'un voyageur* dans George SAND, *Œuvres autobiographiques*, éd. G. Lubin, Paris, Gallimard, « La Pléiade », t. II, 1971. Les citations de G. Sand et à celles des auteurs qu'elle-même reproduit sont typographiées en *Times*, les autres citations dans une *police différente*.
 6. *Histoire de ma vie*, dans *Œuvres autobiographiques*, éd. G. Lubin, Paris, Gallimard, « La Pléiade », t. I, 1970, p. 1100.
 7. Henri BONNET, « Introduction » à George Sand, *Lettres d'un voyageur*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, p. 28.

fréquentée par Aurore avec son précepteur : on le montrera ici sur quelques exemples, sans viser l'exhaustivité⁸.

Le genre épistolaire se lie étroitement « à la domination de l'aire du salon : dans la bibliographie des XVII^e et XVIII^e siècles d'A. Cioranescu, entre 1650 et 1750 sur 10400 œuvres on ne compte pas moins de 1350 textes qui s'intitulent Lettre »⁹. Sand inscrit pourtant son activité dans un autre contexte : ni salons classiques ni cénacles romantiques ne lui servent de relais vers les lecteurs. La formule semi-publique des *Lettres d'un voyageur* relève en fait d'un prototype antérieur aux usages classiques (XVII^e-XVIII^e siècles français) de la lettre littéraire et mondaine : l'épître, lettre en vers selon la définition courante et dans son emploi profane. L'épître vise un lecteur pluriel, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un destinataire individuel qui peut être fictif. Si Horace ne fut pas le premier à versifier des missives, nul avant lui n'avait réuni ce type de textes en recueil. Boileau trouvera dans cette tradition la commodité d'une forme libre, ouverte, malléable, qui permet de varier en souplesse les sujets et les tons. Que la prose y supplante les vers n'interdit pas de voir dans l'épître latine sinon un genre à part entière, du moins l'un des modèles implicites de l'épistolaire fictif qui fleurit dans l'Europe des Lumières (roman épistolaire mis à part) et que prolongent les *Lettres d'un voyageur*.

Est-ce chercher trop loin que de remonter vers les sources antiques ? La chronologie fournit pourtant un repère utile. Au printemps 1835, Sand se procure les dialogues de Platon. Elle possède les œuvres d'Horace et dans la lettre V cite une phrase des *Odes* (III, 1, v. 47-48) : « *Cur valle permittam Sabina divitias operosiores ?* » (p. 772). L'édition bilingue dont elle dispose traduit : « *Pourquoi changerais-je ma petite vallée de Sabine pour des richesses plus fatigantes et moins utiles ?* »¹⁰.

Sans vouloir tirer de là des conclusions forcées, ni écarter des précédents plus proches dans le temps, comme ces *Lettres à Malesherbes* où

8. George Sand et l'Antiquité : vaste sujet traité jusqu'à présent, et ici même, de façon partielle. Dans *George Sand écrivain* : « *Un grand fleuve d'Amérique* », Paris, PUF, 1998, pp. 701-713, Béatrice DIDIER en donne un aperçu général avant de centrer l'étude sur *La Mare au diable* et *La Daniella*.

9. Dominique MAINGUENEAU, *Le Contexte de l'œuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, p. 67.

10. *Œuvres d'Horace en latin et en français, avec des remarques critiques et historiques*, trad. M. Dacier, 10 vol., Paris, J-B- Christophe Ballard, 1709, t. III, p. 6. Traduction plus sobre par François Villeneuve : « *Pourquoi changer mon vallon de la Sabine contre des richesses plus lourdes de soins ?* » (HORACE, *Odes*, Paris, Les Belles Lettres, 1991).

Rousseau conjugue lui aussi plaidoyer et lyrisme, les *Lettres d'un voyageur* doivent quelque chose de leur tournure à trois formes d'écriture de soi qu'illustre le patrimoine gréco-latin : le discours apologétique, ordinairement pratiqué dans le cadre judiciaire et philosophiquement sublimé par l'*Apologie de Socrate* ; la satire, au sens premier du mot chez les Latins avant qu'elle ne désigne un persiflage, autrement dit un mélange, un pot-pourri qui chez Horace se distingue mal de l'épître ; enfin et justement l'épître, forme certes cataloguée sous ce nom, mais assez peu codifiée pour ce qui est des sujets et du style. Tout ceci revient à inscrire les *Lettres d'un voyageur* dans la mémoire longue des genres, en fait de plusieurs genres antiques qu'elles entrecroisent¹¹.

« *Sous nos toits rustiques* »¹²

La citation d'Horace reproduite plus haut ne vient pas par hasard sous la plume de Sand, car l'éloge de la vie rustique est un sujet favori du poète. Loin des tracas de la cour et des embarras de la ville, la campagne repose l'auteur fatigué de ses tâches officielles ou de plaisirs factices. Qu'il s'adresse au fameux Mécène ou à l'obscur Fuscus Aristius, Horace chante les joies et les bienfaits d'une retraite qui garantit son indépendance¹³.

Sand réinvestit le thème à plusieurs reprises en l'adaptant à ses propres besoins. La couleur antique marque son vocabulaire quand elle regagne Nohant : après deux ans d'absence, l'épistolier retrouve en Berry ses « paisibles Pénates ». « Ô mes dieux Lares ! vous voilà tels que je vous ai laissés » (p. 760-761). Tandis que la liaison avec Musset agonise, Nohant lui offre un asile où guérir des tourments de Venise et de Paris (lettres IV et V, datées de septembre 1834 et janvier 1835). Pourtant le voyageur épuisé et meurtri, avec « ses joues flétries, son front dévasté, ses orbites que les larmes ont creusées », ne retrouve pas vraiment la sérénité : « Mes jours s'écoulaient tristes comme la mort » (p. 740). Une grande mélancolie accable ces pages. Plus que sur la paix des champs, l'auteur compte pour l'arracher au spleen sur les bonnes causeries avec ses amis fidèles, le

11. Mikhaïl BAKHTINE, « Biographie et autobiographie antiques », *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, « Tel », trad. fr. D. Olivier, 1978. L'auteur examine l'émergence progressive de la conscience du moi individuel dans les littératures grecque et latine : l'épître aux amis compte parmi les « formes rhétoriques intimes » (p. 290) qui commencent à privatiser l'expression personnelle.

12. SAND, *Lettres d'un voyageur, Autobiogr. cit.*, éd. G. Lubin, t.II, lettre VIII, p. 856.

13. HORACE, *Epîtres* I, 7 et I, 10.

« vieux *Malgache* » (Jules Néraud) et le cher « *Pylade* » (François Rollinat) (p. 779).

La lettre VI (printemps 1835) use de manière moins directe du thème de la rusticité heureuse ou à défaut consolante. Contre Éverard qui voudrait l'enrôler sur la scène politique, l'écrivain défend la liberté de l'artiste. L'opposition ville-campagne transparaît en filigrane dans le dialogue du militant et du poète : l'un rive au « *martyre des nobles ambitions* » (p. 782), allusion aux combats républicains livrés par l'avocat à Bourges et à Paris, l'autre se réclamant de la « *verte Bohême, patrie fantastique des âmes sans ambition et sans entraves* » (p. 817). Le récit de la matinée aux Couperies (lettre IX, datée du 15 mai 1836) montre de manière plus concrète comment la retraite rustique favorise la création. Munie de son écritoire et de son encrier, l'auteur part au point du jour s'installer sur une hauteur dominant le proche vallon. Elle observe l'éveil de la nature, enregistre ses idées et ses impressions : contemplation, pensée, écriture vont de pair en ces moments délicieux. L'épistolier « *abîmé dans les délices des champs* » (p. 876) se met aussi en abyme dans le texte dès lors que sa rêverie de promeneur solitaire se confond avec la lettre au Malgache.

Puisse Mécène agréer l'absence d'Horace, qui s'attarde au mois d'août loin de Rome¹⁴. Que Lamoignon, retenu en ville par ses fonctions, veuille excuser Boileau s'il passe l'été sous les ombrages d'Auteuil :

« *Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile* » (Épître VI,
v. 1-2).

Sans surprise, le poète français reprend l'image horatienne de la petite vallée, asile d'un *otium* délectable et d'une *aurea mediocritas* épicurienne. Le vrai bonheur s'abstient de plaisirs dispendieux :

« *Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs
J'achète à peu de frais de solides plaisirs* » (v. 23-24).

Sand a lu Boileau, lequel prend d'ailleurs chez Horace l'idée d'adresser une épître à son jardinier¹⁵. La lettre X À *Herbert* cite deux vers d'une *Satire* de Boileau évoquant un repas dont les convives :

14. HORACE, *Épître* I, 7.

15. HORACE, *Épître* I, 14, adressée À *son fermier*. Boileau, *Épître* IX, v. 1-2 :

« *Antoine, de nous deux, tu crois donc, je le vois,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'est toi* ».

« ... d'un ton mélancolique
Entonnaient tristement une chanson bachique. » (p. 888)¹⁶

Quand elle raconte à Rollinat la soirée passée la veille avec leurs amis (lettre V), l'écrivain transforme le souper domestique en un banquet festif, nombreux et bien arrosé :

« vingt fous, criant dans tous les tons faux, et chantant sur toutes les gammes incohérentes de l'ivresse » (p. 759).

Mais au concert joyeux s'ajoute, venue des profondeurs de Nohant, la voix plaintive du vent, note prononcée d'inquiétude romantique...

Éloge de l'amitié

Le banquet suffirait presque à symboliser l'amitié, expérience vécue, thématique solidement ancrée dans la biographie sandienne et qui irrigue de bout en bout les *Lettres d'un voyageur*. Il serait vain de lui chercher par surcroît une source littéraire exclusive : Sand aura croisé ce *topos* antique et classique aussi bien dans les *Essais* de Montaigne que chez Horace et chez Cicéron¹⁷.

Les amis ne sont pas seulement les destinataires des épîtres. L'auteur les intègre souvent à leur trame narrative comme acteurs ou témoins des scènes qu'elle relate. Les « amis inconnus » peuplant l'onirisme vénitien de la lettre II (p. 680, rêve de la barque musicale) n'ont pas de visage. Des familiers de Nohant, des relations parisiennes voient leur nom disparaître après la première publication¹⁸, mais continuent de faire cercle autour de l'épistolier qui ne cesse d'apostropher en bloc ses amis. Certains prennent un relief plus singulier : la quatrième lettre portraiture Rollinat (p. 741) à l'intention de Néraud, la sixième dresse la biographie de Néraud à l'intention d'Éverard (p. 796). L'ami s'inscrit généralement dans un groupe : à la joyeuse bande des Vénitiens extravertis (Beppa, le docteur, l'abbé) qui animent les lettres I à III succède la compagnie paisible des Berrichons, miroirs et réconforts de l'auteur replié sur lui-même et sur ses

16. BOILEAU, *Satire III*, v. 141-142 :

« Quand l'un des conviés, d'un ton mélancolique
Lamentant tristement une chanson bachique [...] ».

17. Les « introducteurs » de Sand à l'Antiquité sont légion, observe B. DIDIER, *op. cit.*, p. 704.

18. Lettre V, p. 760, voir p. 1457 la variante ne figurant que dans la *Revue des Deux Mondes*. L'adresse et la clôture du numéro X ont changé depuis l'édition Perrotin, voir note 4 p. 1482 et note 2 p. 1491.

pénates (IV, V, VI, VIII, IX)¹⁹. Cette inscription dans le groupe autorise les élargissements rhétoriques qui servent le discours public de l'auteur²⁰ quand il (elle) médite la question suivante : quelle place tient l'amitié dans une vie d'infortunes et de douleurs ?

« *Amitié ! Amitié ! délices des cœurs que l'amour maltraite et abandonne ; sœur généreuse qu'on néglige et qui pardonne toujours !* » (p. 763).

La méditation relève à la fois du traité moral et de la confidence sentimentale : parti de la question « *D'où vient donc l'amitié qu'on a pour ton vieux maître ici ?* » (p. 761), l'écrivain répond, selon l'habitude d'Horace, en liant les idées générales au plan personnel. L'adresse amicale instaure un mode d'écriture intime mais non strictement autobiographique, où l'analyse des sentiments et des pensées prime maintes fois sur la relation de faits et d'événements.

L'amitié donne aussi son thème au discours si l'on entend ce dernier mot dans une acception plus étroite, en tant que catégorie rhétorique. La lettre V consacre à ses vertus plusieurs pages (pp. 760-763) dont la teneur argumentative et le ton soutenu relèvent du genre oratoire répertorié depuis les rhéteurs grecs comme *épidictique* (démonstratif) ; on y reconnaît plus précisément le sous-genre de l'éloge (*enkomion*), célébration verbale d'une entité quelconque, personne, notion ou réalité. Cet éloge de l'amitié recourt à l'arsenal complet de l'argumentation rhétorique : il raisonne, il réfute (« *Ne me dis donc pas..* », « *Ne crois pas cela* », p. 762), il illustre et compare (ce que l'on peut attendre des jeunes amis et des anciens, pp. 762-763). Mais sans beaucoup dévier de la ligne confidentielle, car il s'agit d'expliquer pourquoi l'auteur reste en vie quand tout lui semble désespéré.

Non qu'ici l'amitié serve uniquement de prétexte. Celle de Rollinat compte beaucoup dans la vie réelle et *Histoire de ma vie* (IV, 13) lui rend un hommage des plus chaleureux. Mais la référence littéraire ou philosophique n'est jamais loin : les *Lettres d'un voyageur* appellent François

19. Autre groupe lors du voyage à « *Chamounix* » (lettre X) avec Liszt, Marie d'Agoult, etc.

20. Par exemple dans le passage du singulier au pluriel, de « *mes amis* » à « *nos amis inconnus* » (p. 1448, variante de la p. 735) ou du Malgache à « *mes amis* », « *vous autres* » (p. 736). Sur ces stratégies énonciatives, cf. notre exposé « L'ami dans les lettres IV, V, VI, IX » aux journées d'étude sur *Les Lettres d'un voyageur : un traité de poésie romantique*, Université Stendhal-Grenoble III, 16-17 juin 2004, à paraître dans la revue *Recherches et travaux*.

Pylade et l'autobiographie calquera leur entente parfaite sur le modèle offert par Montaigne et La Boétie. S'il est vrai que « *je cherchais l'amitié sans l'amour* », François s'offrait à point nommé : « *Tu sais que je suis à toi, à toi seule, je suis ta propriété, ta chose, tu peux disposer de moi comme tu voudras* », lui écrit-il le 24 octobre 1834²¹. Sand exploite littérairement cette offrande dans les *Lettres d'un voyageur* où Rollinat devient presque un alter ego, un double imaginaire. Néraud reçoit aussi sa part de l'hymne à l'amitié qui court tout au long du recueil : relatant sa biographie, la lettre VI cite *Les deux pigeons* de La Fontaine (p. 797)²².

Les réminiscences ponctuelles et les *topoi* que l'on vient d'indiquer s'inscrivent plus globalement dans un registre familier à l'ancienne élève de Deschartres. Les *Lettres d'un voyageur* perdent rarement de vue le modèle d'oralité qui informe l'épître latine, celui de la causerie (*sermo*) :

« *Puisque tu ne peux pas venir aujourd'hui, je viens m'enfermer avec toi et causer par la voie de la plume et de l'encre avec ton ennui* » (p. 766).

Peu importe finalement que le destinataire de ces « *entretiens de minuit* » (p. 747) soit réel, fictif ou que sa réalité soit transformée par l'imaginaire de l'écriture : de même que certaines épîtres d'Horace dédaignent de forger l'illusion d'une correspondance réelle, celles du voyageur sandien donnent parfois l'impression d'habiller un soliloque en confession. Passons sur le problème annexe de classement générique qui surgit quand on observe que les vingt-deux poèmes publiés par Horace sous le titre d'épîtres « *ressemblent beaucoup à ces entretiens* (sermones)

21. *Histoire de ma vie, op.cit.*, t. II, p. 128. Lettre de Rollinat citée par Jules BERTAUT, « Une amitié romantique : George Sand et François Rollinat », *Revue de Paris*, 1^{er} juin 1914, p. 588.

22. « *Traînant l'aile et tirant le pied,*

Demi-morte et demi-boiteuse » (LA FONTAINE, *Fables IX*, 2).

Bien qu'il ait une autre source chez Pilpay, la Fontaine a peut-être trouvé l'image des deux pigeons dans l'épître qu'« *Horace, ami de la campagne* » adresse à « *Fuscus, ami de la ville* » : « *Nous sommes comme les pigeons de la fable connue : toi, tu restes au nid, moi, je préfère la campagne, le charme des ruisseaux, les rochers tapissés de mousse, les bois* » (*Épîtres I*, 10, trad. F. Richard, HORACE, *Œuvres*, Paris, Garnier-Flammarion, p. 225). D'autres traduisent ce *vetuli notique columbi* (v. 5) par « *comme deux vieux pigeons qui se connaissent bien* », « *de bons vieux pigeons familiers l'un à l'autre* ».

qui sont plus connus sous le titre de Satires »²³ ... L'important, du point de vue adopté ici, réside dans la variété des sujets, dans la diversité des tons (de l'enjoué au grave, du pathétique au facétieux) et somme toute dans la liberté vagabonde qu'autorise un bavardage à bâtons rompus dont l'épître en vers (Horace, Boileau) ou en prose (les *Lettres d'un voyageur*) épouse l'allure.

Le divin Platon

Sauf erreur, *Histoire de ma vie* ne mentionne Platon qu'une fois, et de manière anodine. La correspondance de l'écrivain ne laisse pourtant aucun doute : une lettre du 9 mars 1835 demande à J. Boucoiran d'acheter « *le Coran et Platon* », une autre du 1^{er} avril remercie F. Buloz de lui avoir « *envoyé Platon. Je l'ai reçu et je le lis* ». Sand dispose maintenant de sept volumes, à déguster seule ou en compagnie²⁴. Le 22 février 1837, Marie d'Agoult renseigne Liszt sur les occupations de Nohant : « *nos soirs se passent à lire Shakespeare, Platon, Geoffroy Saint-Hilaire, Molière* »²⁵. Dans l'intervalle, Sand a pu apprécier *Du Bonheur* donné par Leroux à la *Revue des Deux Mondes* (15 février 1836) :

« *L'article de Leroux est très bien et me plaît beaucoup. Je lui sais gré de traiter si mal Voltaire et si bien mon divus Plato* »²⁶.

Écrivant « *à la famille saint-simonienne de Paris* », elle se définit le 2 avril 1836 comme une « *sorte de rhapsode, conservateur dévot des enthousiasmes du vieux Platon, adorateur silencieux des larmes du vieux Christ, admirateur indécis et stupéfait du grand Spinoza [...]* »²⁷. Bien qu'on puisse la déceler dès la lettre VI (juin 1835), l'allégeance au philosophe grec apparaît surtout dans les *Lettres d'un voyageur* publiées (IX, X, XII) ou remaniées (IV) en 1836²⁸.

23. René MARTIN, Jacques GAILLARD, *Les Genres littéraires à Rome*, Paris, Scodel, 1981, 2 vol., t. II, p. 217. Qui plus est, certaines *Odes* d'Horace saluent elles aussi un destinataire.

24. *Correspondance*, t. II, p. 819, t. II, p. 841. Il s'agit de l'édition Bossange, trad. Victor Cousin.

25. Note de G. Lubin, *Correspondance*, t. IV, p. 74.

26. Lettre à Buloz du 23 février 1836, *Correspondance*, t. III, p. 287.

27. *Correspondance*, t. III, p. 327 (orthographe de G.S.). Cf. aussi t. III, p. 432 (13 juin 1836).

28. Seule la lettre XI échappe au constat.

La lettre IV prête à son auteur deux visages : le juste condamné, le juste excessif. Calomniée par ses adversaires, flétrie par une opinion mal éclairée, Sand prend Rollinat à témoin de sa moralité profonde. Ses enfants sauront-ils lui rendre justice et démêler pour leur propre compte les vertus authentiques des fausses valeurs (p. 747) ? Malgré la grandiloquence du ton en cet endroit, la mention des enfants rappelle l'ultime recommandation de Socrate à ses juges dans l'*Apologie* laissée par Platon²⁹.

Pour autant, le juste sandien n'offre pas une perfection infaillible. Certaines illusions de haute vertu reposent sur un orgueil juvénile que l'auteur atteste en recopiant l'un de ses « *griffonnages* » faits à seize ans, ce « *portrait du juste* » (pp. 748-750) où elle dénonce l'empreinte de « *banalités religieuses* », mais qui porte aussi la marque d'un rigoureux stoïcisme. Le rapprochement vient d'ailleurs sous sa plume : « *je me suis imposé le caractère du juste dans des proportions trop antiques* » (p. 751). Le juste excessif de l'adolescence attisait son goût du sublime avec les *Vies parallèles* autant qu'avec l'*Imitation de Jésus-Christ* :

« *Je daignais lire les grands hommes de Plutarque et leur donner la main dans une sainte vision dont mon orgueil était le magique soleil* » (p. 774).

Or cette attirance pour la sainteté présume trop des forces humaines et risque d'en dévoyer l'usage. Socrate, plus posément, cherchait d'abord la justesse, voie d'accès à la vérité comme à la justice. Peut-être Sand pense-t-elle à lui quand elle conclut son développement dans une couleur platonicienne : le « *jardin* », « *mes amis* », « *je ne sais quelle voix qui me crie* » (le fameux *démon* ?), « *la route d'ivoire* » (analogie avec la porte d'ivoire qui livrait passage aux songes menteurs) (p. 751)³⁰.

Le finale de la lettre VI s'inscrit lui aussi dans l'univers moral de l'*Apologie*. Le voyageur en partance pour la Bohême indique ses dernières volontés, nomme Éverard son « *exécuteur testamentaire* » et prend congé des siens (enfants, amis, frères) comme pour un adieu définitif (p. 817) : ne dirait-on pas là encore les dernières paroles de Socrate aux magistrats athéniens ? D'autant que la lettre entière constitue un plaidoyer : comme Éverard lui reproche son « *athéisme social* » (p. 786), Sand défend la cause des artistes devant le « *citoyen austère* » qui les accuse « *d'attiédir les courages, de corrompre les mœurs* » (pp. 807-808). Si Michel épris de « *vertus*

29. PLATON, *Apologie de Socrate*, 41d, Paris, GF Flammarion, trad. Luc Brisson, 1997.

30. Pour le démon (*daimôn*) de Socrate, voir *ibid.*, 31 d. Pour la porte d'ivoire, voir *L'Énéide*, fin du chant VI.

républicaines » (p. 791) ressemble fort à un nouveau Caton, George pourrait bien se projeter en Socrate inculpé d'immoralité et d'impiété³¹. Après avoir démonté chaque accusation, le sage condamné à mort achève son allocution en interrogeant ses juges : « *De mon sort ou du vôtre, lequel est le meilleur ?* ». L'enjeu ultime évidemment diffère, car Socrate partira pour de bon, mais une question analogue structure au fond toute la lettre VI, qui compare la vocation politique d'Éverard et le destin poétique du voyageur.

La scénographie judiciaire s'impose avec beaucoup d'insistance. Sand se défend sur plusieurs fronts, devant ses proches, l'opinion, le tribunal de Bourges, la critique. Tandis que le procès en séparation d'avec son époux détermine le contenu du numéro IX³², l'amplification oratoire transforme le litige matrimonial en persécution des poètes. Se définissant comme poète, « *à la fois artiste et philosophe* » – l'artiste applique ses facultés aux objets extérieurs, le philosophe « *sonde les profondeurs du monde idéal* » – , l'auteur annexe tacitement Platon. Le lexique rappelle le *Phèdre* ou *Le Banquet* : l'homme se compose de « *deux éléments, l'élément divin et l'élément terrestre* », le poète « *est saisi d'extase divine et de ravissements inconnus* » (pp. 872-873). Toutefois une démarche syncrétique domine les enchaînements d'idées : l'« *idéal de Socrate* » fusionne avec les « *promesses du fils de Marie* » (p. 874), conjonction familière à Leroux et qui se retrouvera dans *Spiridion*³³.

Le décor naturel de la lettre IX s'adapte aux souvenirs livresques quand l'écrivain introduit une animation païenne dans le vallon des Couperies :

-
31. L'accusation (*Apologie...* 24) disait Socrate coupable de corrompre la jeunesse, de ne pas honorer les dieux de la cité et de leur substituer des divinités nouvelles.
 32. Casimir Dudevant a fait appel du premier jugement (16 février 1836) qui donnait gain de cause à George. Ne pouvant rentrer à Nohant tant que le tribunal n'a pas de nouveau statué, celle-ci demeure chez les Duteil, puis chez Rozanne Bourgoing. Le début et la fin de la lettre IX, datée du 15 mai 1836, se réfèrent directement à ces vicissitudes, dont la préoccupation retentit également sur l'ensemble.
 33. « *La leçon de Platon doit avoir profité, cette leçon que Jésus répéta lorsqu'il dit : « L'homme ne se nourrit pas seulement de pain »* », LEROUX, *Du Bonheur, Revue des Deux Mondes*, 15 février 1836, p. 469. Voir aussi dans la phrase de Sand déjà citée (cf. note 27) la réunion du « *vieux Platon* » et du « *vieux Christ* ». Pour Jean-Pierre LACASSAGNE, « *c'est parce qu'il est métaphysicien avant d'être réformateur que Leroux intéresse d'emblée G. Sand* », *Histoire d'une amitié. Pierre Leroux et George Sand*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 7.

« *La rivière s'est endormie hors de son lit. Le sentier est noyé sous une nappe d'argent. Nymphes, éveillez-vous, les faunes vont vous surprendre et s'enamorer* » (p. 877).

Guère plus d'un mois après la parution de ce texte, elle écrit à Marie d'Agoult :

« *Vous n'avez pas l'idée de tous les rêves que je fais dans mes courses au soleil. Je me figure être aux beaux jours de la Grèce [...] Maintenant je me figure l'Arcadie en Berry* »³⁴.

Avoir « *sur la tête le plus beau ciel du monde, à deux pas de moi les meilleurs amis* », tel est déjà l'idéal de vie résumé par le troisième envoi de Venise (p. 734). La lettre VI invite Éverard à rejoindre ses frères assis « *sur l'herbe de notre cap Sunium* » : encore un nom qui pourrait bien se lier dans l'esprit de Sand à celui de Platon³⁵. Le banquet constitue la variante épicurienne (Horace), philosophique (Platon), évangélique ou républicaine (réurrence du mot « *frères* ») de la réunion amicale que la lettre X, publiée le 15 novembre 1836, célèbre une fois de plus dans ce couplet lyrique :

« *Mais viens, ô ruisseau de vie ! couler à flots abondants dans la coupe de mes amis ! Disciples du divin Platon, adorateurs du beau, ils*

34. *Correspondance*, t. III, p. 477 (10 juillet 1836). L'été semble propice aux transpositions helléniques. Contemplant le jeune Tazio sur la plage du Lido à Venise, Gustav Aschenbach imagine lui aussi un paysage athénien : « *Il vit le vieux platane non loin des murs d'Athènes [...] Le ruisseau limpide tombait, sous l'arbre aux larges branches, dans un lit de cailloux luisants ; les cigales chantaient leur chanson stridente [...] Et avec des cajoleries et de séduisants jeux d'esprit, Socrate instruisait son disciple Phaidros sur le désir et la vertu* » (Thomas MANN, *La Mort à Venise*, Paris, Librairie Générale Française, « Livre de Poche », 1997, p. 69).

35. La lettre VI parut le 15 juin 1835. Le même jour, Sand écrit à F. Girerd, avocat à Nevers : « *Je serais si heureuse de connaître votre femme, votre enfant, votre patrie. Et le cap Sunium ! nous avons fait de beaux rêves d'amitié, de repos, de bonheur, les réaliserons-nous ?* ». G. Lubin comprit d'abord le toponyme au sens littéral (*Correspondance*, t. II, note p. 897) et fit l'hypothèse d'un souvenir de Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*). Plus tard, annotant le numéro VI des *Lettres d'un voyageur*, il avançait deux conjectures qui d'après nous ne s'excluent pas si l'on choisit le sens figuré : « *Il se peut que ce cap de l'Attique, où Minerve jadis avait son temple, où Platon venait avec ses disciples, représente pour George et ses amis un idéal, le séjour des sages et des vertueux. Mais « notre » cap Sunium est probablement aussi un plus modeste promontoire sur les bords de l'Indre* ». (p. 1464)

détestent la vue comme la pensée de ce qui est ignoble, ils veulent que tout soit pur dans la joie » (p. 891).

Mais voici de nouveau l'auteur sur la sellette, contrainte de se disculper. Sand répond aux allégations d'un critique qui a cru trouver dans ses livres la « *haine du mariage* » (p. 936) et leur attribue le « *but antisocial* » (p. 938) de ruiner les institutions. Parue le 29 mai 1836, huitième dans la chronologie des publications, la lettre À *M. Nisard* sera classée douzième dans l'édition Bonnaire. Or elle s'achève en faisant parler Socrate, auquel revient de ce fait le tout dernier mot du volume :

« *Socrate avait souvent occasion de dire à ses disciples : « Vous alliez me définir la science, et vous m'avez défini la musique et la danse ; ce n'est pas là ce que je vous demandais, et ce n'est pas là ce que vous vouliez me répondre »* (p. 943).

Le parallèle fait office d'excuse : l'auteur de *Jacques* admet avoir peut-être manqué de clarté d'expression ou de rigueur intellectuelle. Mais les mots prêtés au maître prennent dans le contexte global, celui du recueil entier, une résonance supplémentaire. Quand l'artiste s'approprie la parole du philosophe, c'est une fois de plus le poète qui s'exprime, « *ouvrier ardent et malhabile* » (p. 938), « *pauvre diseur de métaphores* » (p. 781) dont la feinte modestie protège et revendique une liberté souveraine : celle d'opter pour la digression, d'emprunter les chemins de traverse et de vagabonder à sa fantaisie.

George Sand n'a donc pas oublié les Latins et les Grecs approchés grâce aux traductions orales de Deschartres. Plus tard, elle complète avec Platon sa culture philosophique et mêle la figure de Socrate à son admiration pour Jésus. *Histoire de ma vie* attribue un rôle salvateur à la découverte des classiques : sans doute l'ont-ils aidée à dissiper l'attrait du suicide quand elle avait dix-sept ans. La jeune Aurore avait simultanément trouvé un autre secours, « *une distraction douce à écrire beaucoup de lettres [...]* »³⁶. Penser au suicide, lire les anciens, écrire aux amis – une configuration similaire se retrouve en 1834-1836 dans les *Lettres d'un voyageur*. Mais on se gardera de vouloir trop prouver : il s'agit moins d'isoler dans ces pages des influences particulières que de reconnaître une imprégnation diffuse perçant à travers des allusions, un lexique, des atmosphères. Dans la période de crise morale et spirituelle qui va de *Lélia*

36. *Histoire de ma vie, op. cit.*, t. I, p. 1100.

(1833) à *Mauprat* (1837), l'écrivain cherche moins une doctrine précise qu'une synthèse lui permettant de définir ses valeurs et de situer le *moi* souffrant dans la communauté humaine. Leroux conclut *Du Bonheur* par la résolution suivante :

« *il ne s'agit plus réellement d'être heureux dans le sens vulgaire qu'on donne au mot bonheur, il s'agit de vivre conformément à notre nature d'hommes* »³⁷.

Quelle est donc cette nature ? La réponse se trouve chez les poètes et chez les philosophes, mais hors des systèmes. D'Horace à Byron, de Virgile à Dante, de Plutarque à Shakespeare, de Platon à Leroux, Sand se nourrit des anciens comme des modernes, sans exclusive : l'art et la pensée n'ont que faire pour elle des étiquettes, l'œuvre géniale échappe à son auteur et à son temps.

Françoise GENEVRAY



37. LEROUX, *op. cit.*, p. 482. *Du Bonheur* porte en épigraphe la maxime socratique « *Connais-toi toi-même* ».



Solange Dudevant et Augustine Brault
au château du Bouchet
(dessin d'Eugène Girault, 1846, anc. coll. G. Lubin)

Nosographie des jeunes filles

ON CONNAIT LES RELATIONS plus que difficiles de George Sand et de sa fille, Solange. Mais on en connaît moins l'implication dans la création littéraire de l'auteur. Solange a en effet inspiré de nombreux personnages dans les romans de sa mère, des jeunes filles. Par ordre de parution des romans, nous nous intéresserons successivement aux deux jeunes filles de *Mont-Revêche* (1852), à la filleule dans le roman qui porte son nom (1853), Erneste dans *Mademoiselle Merquem* (1868), Césarine Dietrich dans le roman éponyme (1870), Carmen d'Ortosa dans *Malgrétout* (1870), Manuela Perez dans *Ma Sœur Jeanne* (1874), Marie de Nives dans *La Tour de Percemont* (1875). Les dates parlent : ce sont des romans du Second Empire et au-delà. Sans doute, le personnage s'est-il « déclenché », après une adolescence déjà bien difficile, au moment du mariage de Solange, de l'épouvantable scène de Juillet 1847 où Maurice et Clésinger en étaient venus aux mains, et où George Sand avait interdit Nohant à son gendre – scène narrée dans la lettre de dix-sept pages à Arago¹. Puis ce furent les rapports difficiles, oscillants, de la mère et de la fille dans le désastre du mariage de celle-ci, l'accalmie apportée par Nini, la tragédie de sa mort en 1855, la coupure des relations entre 1861 et 1869, leur reprise à l'occasion de la rédaction du premier roman de Solange, *Jacques Bruneau*, leurs difficultés jusqu'à la fin.

Mais ces rappels biographiques ne suffisent pas tout à fait pour introduire notre étude. Dans le colloque tenu au Sénat en décembre 2004, Eric Bordas rappelait, au cours de son étude sur « les romans du Second Empire » le jugement d'André Maurois : « *Les livres qu'elle écrit alors ne sont pas très bons et elle le sait* »² ; le relatif retrait politique s'accompagne-t-il d'un retrait esthétique, s'interroge-t-il ? Il ne le croit pas. Mais nous aurons à noter une complexité d'intrigue croissante, ce qui n'est pas une amélioration. Quant aux personnages, plus de Consuelo, mais des Madame Bovary.

1. George SAND, *Correspondance*, éd. G.Lubin, t.VIII, p. 18-49, lettre des 18-26 juillet 1847 à Emmanuel Arago.

2. André MAUROIS: *Lélia ou la vie de George Sand*, Club du meilleur livre, 1953, p.483.

Plus de mystiques, mais des scientifiques. George Sand a à lutter avec le réalisme ambiant.

En 1855, Solange, au lendemain de la mort de sa fille, note dans son journal intime que selon son médecin, elle souffre d'une « névrose », et s'interroge sur ce que cela signifie. Le terme venait du médecin anglais Cullen, traduit par Pinel, et recouvrait à cette date une large classe de maladies : hypocondrie, somnambulisme, épilepsie, catalepsie, convulsions... Solange, qui se dit souvent malade dans ses lettres, ses agendas, présentait-elle ces symptômes ? Avait-elle communiqué à sa mère ce diagnostic ? Or, cette « névrose » de Solange est à l'origine de l'évocation de toute une série de jeunes filles, en vérité très voisines, des « névrosées », sans doute bien différentes des folles ou extatiques que l'on peut trouver dans la première partie de son oeuvre et qui reflètent l'engouement de l'époque romantique pour les rapports délicats du génie et de la folie, étudiés par Marie-Paule Rambeau³.

Nos héroïnes diffèrent également du « personnage de sang-froid » récemment analysé par Yvette Bozon-Scalzitti, Ralph et Indiana, Trenmor et Lélia, Quintilia (du *Secrétaire intime*), Fiamma (*Simon*), Edmée (*Mauprat*) : « Ces personnages qui ont en principe le sang chaud, mais sont doués d'une étonnante capacité à contenir leurs désirs et leurs émotions, constituent l'élite du personnel sandien »⁴.

La romancière célèbre en eux différentes qualités, qui n'excluent pas des moments de faiblesse. Yvette Bozon-Scalzitti évoque à leur propos « le modèle cornélien », sans doute présent à l'esprit de Sand, et ajoute : « Pour elle, le sang-froid est une vertu « mâle » inconnue aux femmes, à moins qu'elles ne soient précisément « viriles », c'est à dire exceptionnelles ». On songe à ce passage d'*Histoire de ma vie* où Sand se reconnaît telle⁵.

3. Marie-Paule RAMBEAU: « Maladie mentale et folie dans l'oeuvre de George Sand », in *George Sand et son temps, Hommage à Annarosa Poli*, textes réunis par Elio Mosele, C.I.R.V.I., Slatkine, 4 vol., t.II, p. 523-538.

4. Yvette BOZON-SCALZITTI: « Le personnage de sang-froid », *Études littéraires* 35, automne 2003, n° *George Sand*, textes réunis par D.Laporte et D. Powell, p. 39-59 ; ici p. 39.

5. George SAND, *Histoire de ma vie*, in *Oeuvres autobiographiques*, éd. G.Lubin, Pléiade, t. II, p. 127:

« Je n'étais donc pas tout à fait une femme comme celles que censurent et raillent les moralistes : j'avais dans l'âme l'enthousiasme du beau, la soif du vrai, et pourtant j'étais bien une femme comme toutes les autres, souffreteuse, ner-

George Sand, poursuit Yvette Bozon-Scalzitti, « *accouple volontiers le personnage de sang-froid au personnage émotif : Indiana et le colonel Delmare, Lélia et Sténio, Sylvia et Octave, Jacques et Fernande, Fiamma et Simon, Edmée et Bernard, et c'est toujours le premier des deux qui domine l'autre* »⁶. Ces personnages sont nobles ou se comportent comme des nobles. En témoigne « *leur passion pour l'équitation et la chasse, ces deux sports aristocratiques qui exigent la possession et la maîtrise de l'animal noble par excellence* »⁷. Ils n'ont souvent pas de mère.

Sand, poursuit Yvette Bozon-Scalzitti, se convertit aux valeurs maternelles avec Consuelo : « « Consuelo n'avait jamais monté à cheval de sa vie » : *ce détail apparemment anodin signe l'adieu de Sand à l'idéal aristocratique de la maîtrise* », Consuelo « *descend des hauteurs du modèle masculin où se tenait Lélia* », libère ainsi la féminité refoulée par l'imitation du modèle masculin, et retrouve le réel et la vie. Mais, conclut-elle, « *le personnage de sang-froid refuse de disparaître, c'est un « revenant »* »⁸ et c'est là que nous retrouvons nos héroïnes du Second Empire.

Dans *Mont-Revêche*, Monsieur Dutertre, député, veuf et remarié avec une italienne beaucoup plus jeune que lui, autrefois cantatrice, et de santé très fragile, a trois filles : Nathalie, Éveline et Caroline. La famille vit à la campagne, M.Dutertre séjourne souvent à Paris. Son foyer subit une crise d'autorité, car sa jeune femme a bien du mal à gouverner les trois jeunes filles, en dépit de l'aide d'un neveu dévoué, d'autant plus qu'arrivent dans le voisinage, à Mont-Revêche, deux jeunes gens séduisants. Or deux des filles Dutertre, Nathalie et Éveline posent bien des problèmes : Nathalie a "du fiel" au fond du cœur. Elle est foncièrement méchante, mais est-elle "folle" à strictement parler ? George Sand n'utilise pas ce terme à son propos. En revanche, elle l'utilise pour la seconde, Éveline, qui se l'applique elle-même : "Je suis folle"⁹. C'est une écuyère, on l'appelle "la lionne".

« *Elle aimait à se montrer tantôt sous l'aspect d'un garçon pétulant, indifférent aux morsures du hâle et aux fatigues de la chasse, tantôt sous celui d'une femme nonchalante et raffinée, exercée à déployer*

veuse, dominée par l'imagination, puérilement accessible aux attendrissements et aux inquiétudes de la maternité. »

6. *Art. cit.*, p. 40

7. *Art. cit.*, p. 42.

8. *Art. cit.*, p. 52-54.

9. George SAND : *Mont-Revêche*, Michel Lévy, 1861, p. 219.

toutes les séductions d'une coquetterie encore innocente, mais alarmante pour l'avenir. »¹⁰

Elle détériore les objets de luxe (que pourtant elle aime). Elle fume le cigare (comme son auteur). Elle n'est pas méchante, au fond, comme sa sœur aînée, qui imagine un complot fatal à sa trop jeune et trop fragile marâtre, Olympe¹¹. Elle doit beaucoup à Solange. Solange montait à cheval (comme sa mère), était habillée parfois en garçon (comme sa mère) : on se souvient du portrait que Balzac, lors de son séjour à Nohant, fit de la mère et de la fille en 1838 : « *Elle est excellente mère, adorée de ses enfants, mais elle met sa fille Solange en petit garçon et ce n'est pas bien.* »¹² Nathalie se contente de sa méchanceté, mais Éveline rend visite de nuit à un des deux jeunes gens du voisinage, se compromet par ignorance des règles sociales et par caprice, se montre coquette. Elle offre donc, mais dévaluées, des caractéristiques du « personnage de sang-froid » : le goût pour l'aristocratie, l'équitation... Elle met son père et sa belle-mère dans un grand embarras, et reconnaît elle-même ses défauts qu'elle impute à l'absence d'une mère : « *J'ai mille défauts qu'une mère rigide ou le couvent eussent peut-être corrigés. Vous m'avez retirée du couvent que je détestais et vous m'avez donné une mère trop faible, je devrais peut-être dire trop bonne* »¹³.

A la fin, la situation s'arrangera par le mariage et la maternité, même pour la fielleuse Nathalie, mais une des héroïnes du roman sera sacrifiée : Olympe, la jeune belle-mère italienne, morte d'un anévrisme au coeur compliqué d'une maladie nerveuse qu'aggrave l'attitude de ses deux belles-filles (la troisième est bonne, mais ne parvient pas à sauver

10. *Op. cit.*, p. 145.

11. Martine REID s'est intéressée à Éveline Dutertre : « *Éveline n'est pas Fiamma Carpacio, Edmée de Mauprat, Yseult de Villepreux ou Célie Merquem... Bien que son personnage soit considérablement moins réussi que ceux qui viennent d'être cités, elle n'en dévoile pas moins un point névralgique de la fiction sandienne... En effet, le héros est souvent frappé par l'aspect masculin de la jeune femme qu'il aime : allure, caractère et au besoin travestissement momentané le suggèrent. De son côté, l'héroïne affiche une ambiguïté sexuelle que le héros interprète bien pour ce qu'elle est : le signe d'une double « nature » féminine et masculine. Devant ce féminin qui ne se donne pas seulement pour ce qu'il est physiquement, et qu'un comportement masculin valorise, le héros est subjugué. Son dévouement ne connaît plus de bornes.* » (Signer Sand, Belin, 2004, p. 157-158).

12. BALZAC, *Lettres à madame Hanska*, éd. Roger Pierrot, Laffont, Bouquins, t. I., p. 442, lettre du 2 mars 1838.

13. *Mont-Revêche*, éd. cit., p. 167.

Olympe). Cette mort et le chagrin qu'en éprouveront Éveline et la benjamine Caroline contribueront d'ailleurs à la métamorphose des deux aînées.

La même année, Sand écrit *La Filleule*. L'héroïne, Morena, Morenita, est la fille bâtarde d'une gitane, Pilar, et d'un duc espagnol, le duc de Flores. Elle a été recueillie par deux femmes d'une grande bonté et d'une grande sagesse, Anicée de Saule et sa mère, toutes deux veuves, qui vivent entre Paris et Fontainebleau. La présence maternelle est là excellente. Pas d'autorité paternelle, si ce n'est celle, un peu faible, de Stephen (dont le nom renvoie curieusement à Stéphane Ajasson de Grandsagne), un jeune homme de dix ans le cadet d'Anicée, qui va l'épouser secrètement, et qui sera le parrain de Morena, parrain dont l'adolescente tombe amoureuse.

On notera que s'introduit dans le roman le thème gitan, mis à la mode par Custine, Mérimée, Quinet, Gautier, Dumas, et tradition littéraire établie depuis le XVII^{ème} siècle. On peut songer aussi au succès du *Trovère* de Verdi. Et, bien sûr, à la Carmen de Mérimée. Enfin, Marie-Paule Rambeau, qui cite ces précédents, mentionne une autre source littéraire, *Ivanhoe*¹⁴ de Walter Scott, où George Sand confond l'héroïne avec une gitane alors qu'elle est juive. Cette tradition permet à George Sand de couler le type de la jeune fille impossible à vivre dans un type préexistant. Car en Morena, qui reçoit de ses deux mères et de Stephen une éducation excellente, triomphe l'hérédité bohémienne. Voici comment la décrit Stephen dans son journal :

« J'ai toujours senti couvrir en elle quelque chose de violent et de sauvage dont l'éducation adoucira la forme, mais qu'elle ne vaincra jamais entièrement... La plante projettera ses épines acérées le jour où s'épanouira la floraison... J'ai là une filleule charmante et qui allumera des passions, cela n'est que trop certain ; mais malgré moi, en la comparant à une liane, je songeais aussi aux serpents de l'Inde, qui n'ont pas plus de malice dans le caractère que les autres animaux, mais qui ont du venin dans le sang.[...] C'était la vraie gitana, la créature paresseuse, hardie, fantasque, insoumise, inquiète, dangereuse aux autres, dangereuse à elle-même. »¹⁵

Morena grimpe aux arbres, nage comme un poisson, monte à cheval (comme Éveline), non pas avec le calme qui convient à une jeune fille,

14. Marie-Paule RAMBEAU, dans sa présentation de *La Filleule*, éd. de l'Aurore, 1989, p. 15.

15. *La Filleule*, éd. cit., p. 144-145.

mais comme une folle. Son vrai père, qui a retrouvé sa trace et qui l'accueillera chez lui dans une deuxième partie du roman, lui a, en effet, offert un petit cheval alezan, nerveux et violent comme elle. Elle danse le boléro¹⁶. A la différence des filles Dutertre dont l'hérédité est tout autre, Morena conçoit, et cela est légitime, des doutes sur sa filiation. Elle sait qu'elle est adoptée et voudrait être la vraie fille d'Anicée et de Stephen. C'est l'époque où Charlotte Marliani prévient George Sand que des bruits circulent sur la bâtardise éventuelle de Solange. Après bien des péripéties de roman feuilleton, l'hérédité triomphera définitivement, la jeune fille épousera le fils du mari de sa mère réelle, la bohémienne Pilar (un thème incestueux se profile, l'inceste existait chez les gitans).

Un couple romanesque commence à se dégager, qui unit la « méchanceté » du « revenant » à la « bonté » d'un autre personnage. Méchanceté de Nathalie, d'Éveline, bonté de Caroline et d'Olympe. Méchanceté de Morena, bonté de sa mère et de sa grand-mère adoptives. Yvette Bozon-Scalzitti a noté qu'« [i]ncapable d'aimer, de se donner à l'autre, au propre et au figuré, le personnage de sang-froid est fasciné par la bonté. »¹⁷

Dans le troisième de nos romans, *Mademoiselle Merquem*, contrairement aux deux premiers, le personnage principal n'est pas une jeune fille difficile ou névrosée, mais, bien différente, une jeune fille « âgée », autre création de George Sand, et création positive celle-là. Célie Merquem a trente ans et se mariera, comme le souhaitait sa créatrice, dans l'épanouissement de sa maturité. La jeune fille difficile du roman, Erneste, n'est qu'un personnage secondaire, le second rôle féminin. Jeune fille à marier, elle embarrasse bien sa tante et son cousin par ses coquetteries et ses audaces :

« *Quoi qu'il en soit, Erneste, quand son système nerveux était au beau, avait toutes les grâces d'une aimable enfant; elle chérissait sa mère, elle était douce et généreuse, elle montrait des aptitudes intelligentes; mais quand passait la rafale, c'était la migraine de dépit, les larmes, les jours de diète volontaire, les bruyantes insomnies, mille langueurs, mille caprices, et, en contre-coup, mille cruautés dont saignait le cœur maternel.* »¹⁸

16. *Op. cit.*, p. 155. Marie-Paule Rambeau précise que la célèbre danseuse autrichienne Fanny Elssler avait mis à la mode les danses espagnoles. (Note, p. 247)

17. *Art. cit.* p. 55.

18. *Mademoiselle Merquem*, Michel Lévy frères, 1867, p. 9.

Le «système nerveux» est donc mis en cause. Si Erneste n'est pas facile à gouverner, c'est pour des raisons de caractère, mais aussi de constitution. Le mariage des filles traité dans tous ces romans pose le problème de l'équilibre des tempéraments. Il semble que George Sand esquisse une nosographie des jeunes filles. Mademoiselle Merquem, avec qui Erneste fait « couple », est tout à l'opposé. Orpheline très jeune, elle a été élevée par son grand-père et par un vieux savant qui lui a donné une éducation de garçon. C'est une femme « exceptionnelle » qui tient beaucoup de sa créatrice :

« Peut-être ne sait-on pas à quel degré de charme et de mérite pourrait s'élever la femme bien douée, si on la laissait mûrir et si elle-même avait la patience d'attendre son développement complet pour entrer dans la vie complète. »¹⁹

Si Erneste est le personnage de sang-froid dévalorisé, Célie Merquem, impérieuse par moments, est ce personnage converti à la bonté. Le roman s'achève par un double mariage: une fin de conte...

Dans le roman suivant, le projecteur est de nouveau placé sur la jeune fille difficile. Césarine Dietrich possède des qualités réelles : celles que George Sand reconnaissait parfois à sa fille. Césarine a perdu sa mère, comme Nathalie et Éveline, comme Morena. Elle a, comme elles, une mère de substitution, sa gouvernante Pauline de Nermont, qui raconte l'histoire. Son père ne joue pas pleinement son rôle, il n'arrive pas à la contenir et l'émancipe avant sa majorité.

« Elle me paraissait dépourvue d'enthousiasme et de sensibilité, mais elle avait un grand sens critique, un grand mépris pour le mal, une si haute probité d'instincts qu'elle ne comprenait pas que l'héroïsme parût difficile et méritât de grandes louanges. »²⁰

On peut comparer cette analyse avec une lettre adressée par Sand en 1841 à Ferdinand Bascans, quand Solange entre dans la pension qu'il dirige :

« Il n'y a que le caractère qui pèche. Il est fantasque, inégal, dominateur, jaloux et emporté. [...] Il y a pour combattre ces instincts malheureux, beaucoup d'intelligence, de générosité, une certaine grandeur in-

19. *Op. cit.*, p. 77.

20. *Césarine Dietrich*, Michel Lévy frères, 1872, p. 20.

née, l'absence totale de ressentiment, de la tendresse même et un sentiment élevé de la justice »²¹.

On remarquera tout particulièrement les termes « héroïsme » et « grandeur innée ». Le milieu est sensiblement toujours le même, la bourgeoisie aisée, allemande dans ce roman, avec hôtel particulier à Paris et maison à la campagne où l'on ne séjourne guère. Césarine, très belle, très intelligente, a quinze ans quand Pauline de Nermont prend ses fonctions ; c'est, cela va de soi, une cavalière émérite et, à mesure qu'elle approche de sa majorité elle aime de plus en plus, comme autrefois sa mère, les salons, les bals et les réceptions :

*« Elle était bonne et charmante, mais elle subissait la maladie du siècle ; elle avait la fièvre du monde et quand elle m'avait fait le sacrifice de quelque fantaisie, elle souffrait, elle pleurait. »*²²

Le médecin de famille parle à son propos de « double organisation » : une nature féminine douce et séduisante et « l'énergie de l'homme d'action » de son père. Ainsi elle fait souffrir un oiseau qu'elle a dans sa chambre (on songe à Solange, lacérant les fleurs à Nohant). Elle tombe amoureuse du filleul de Pauline, Paul, parce qu'il est le seul homme qui ne s'intéresse pas à elle, et rend fou, au sens littéral du terme, en suscitant de plus un duel, le prétendant le plus sérieux, le marquis de Rivonnière. Elle finira par se marier avec lui, sur son lit de mort, – il ressuscite par la suite – quand Paul, ayant une compagne et un fils, est définitivement hors d'atteinte. Et le livre se termine par une vision farouche, la marquise de Rivonnière dans une chevauchée endiablée. Cette fois, le mariage n'opère aucune transformation, c'est une punition... Sa gouvernante lui avait dit : « *Tu n'as pas l'âme maternelle, tu n'as jamais aimé ni tes oiseaux, ni tes poupées* »²³. Dans ce roman, le personnage bon est dédoublé en Pauline de Nermont et son neveu Paul.

Que nous proposent Carmen d'Ortosa et Adda Owen dans *Malgré-tout ?* Marie-Paule Rambeau, à propos de *Mont-Revêche*, parlait d'un dédoublement des héroïnes. On le retrouve dans cette œuvre qui présente deux « revenants », personnages de sang-froid dévalués par la névrose : Carmen d'Ortosa et Adda Owen. Adda Owen apparaît la première dans le roman ; sa mère est morte, son père est seul et faible. La mère de substitu-

21. *Correspondance*, éd. G.Lubin, t. V, p. 295, lettre des 2 et 3 mai 1841.

22. *Césarine Dietrich*, éd. cit., p. 11.

23 *Césarine Dietrich*, éd. cit., p. 117

tion est la sœur aînée, Sarah Owen. Une fois de plus, nous retrouvons notre structure familiale, mère morte, père effacé, crise de l'autorité, ce qui actualise ces œuvres de George Sand et les rend plus proches de nous. Adda Owen ne s'intéresse qu'à elle-même :

« Adda n'était point nonchalante, elle était désœuvrée. Elle ne luttait contre rien. Malade, elle s'ennuyait avec résignation ; guérie et cherchant la distraction, elle n'était ni joyeuse ni enivrée ; elle était dissipée et irréfléchie. »²⁴

Plus tard, le prétendant de Sarah, Abel le musicien, dira d'elle :

« Est-ce que votre sœur y fera obstacle ? Non, certes ! Elle sera fort aise d'avoir plus de temps à elle pour boucler ses beaux cheveux blonds et couper en pointe ses jolis ongles inutiles et maladroits. »²⁵

Adda fait un mariage malheureux, son mari se suicide, ses enfants sont élevés par Sarah, car elle ne sait pas remplir son rôle de mère ; dans ce nouvel exemple, nous retrouvons le couple du personnage de sang-froid dévalorisé et de la bonté, incarnée par Sarah, qui tient la maison et prend soin de tous. Mais le projecteur se déplace et, dans la deuxième partie, la figure de Carmen d'Ortosa domine. Cette dernière (où l'on voulut reconnaître l'impératrice Eugénie) est le fruit d'une de ces unions romanesques qu'affectionne George Sand, elle est peut-être la fille d'une grande dame et d'un chef de brigands. Pas de véritables parents, pas de véritable éducation. D'origine espagnole, elle mène une vie cosmopolite, elle danse, monte à cheval²⁶, fume le cigare ; elle a étudié, elle est érudite, parle plusieurs langues et s'est fixé un but, avant 30 ans : devenir reine (d'où, sans doute la comparaison que l'on fit avec l'impératrice) :

24. *Malgrétout*, Michel Lévy frères, 1870, p. 34.

25. *Op. cit.*, p. 98.

26. Gabrielle HOUBRE précise les modalités et le sens de la pratique de l'équitation au cours du XIX^e siècle : « L'équitation [sous la Restauration et la monarchie de Juillet], avec la danse, reste la seule activité physique tolérée, sinon préconisée pour les jeunes filles et les femmes ». Ce n'est donc pas le fait de monter à cheval qui marginalise ces jeunes filles, mais leur manière. En effet, l'équitation doit être pratiquée par les jeunes filles avec mesure et grâce. Pas d'habit masculin, naturellement. Pas de galop fougueux, de sauts. La monture doit être un « cheval de dame », spécialement choisi et dressé. A ces conditions, il est conseillé par les médecins, comme un moyen de lutter contre les maladies nerveuses. Sous le Second Empire, l'équitation féminine « permet d'afficher des prétentions sociales ». (« L'âge des amazones », in *L'Éducation des filles au temps de George Sand*, textes réunis par Michèle HECQUET, Artois Presses Université, 1998, p. 85-98.

« Elle était belle et ses toilettes exquisées eussent pu servir de modèle aux plus habiles [...] C'était une fille de grande maison sans fortune »²⁷.

On jasait sur sa beauté, son esprit et ses habitudes d'indépendance. Mais Carmen d'Ortosa, quand elle apparaît pour la deuxième fois dans le roman, est réellement malade. Elle n'est plus l'« ambitieuse extravagante » que dénonçait la sage Sarah.

« Elle qui disait « J'aime tout ce qui est actif et fait sentir la vie avec intensité », la fière espagnole avait manqué le grand mariage qu'elle se croyait sûre de contracter et qu'elle avait déjà annoncé à tout le monde. On ne savait pas bien les causes de son échec. On ajoutait qu'elle avait fait une grave maladie dont les suites seraient longues et la tiendraient peut-être à jamais éloignée des fêtes et du bruit »²⁸.

Elle est complètement transformée physiquement, maigre et hâve, elle trouble l'air pur nécessaire aux enfants, on apprend qu'elle a fait un séjour de six semaines chez le Docteur Blanche. Elle est désormais « tombée dans la mélancolie noire ». Sarah Owen la soigne comme ferait un médecin (les jeunes filles raisonnables ont des qualités de médecin). Une phrase suggère l'origine sexuelle de sa maladie:

« Sa continence, promenée au milieu des excitations de tout genre, lui avait porté au cerveau plus que tout le reste »²⁹.

Revenue à Paris, elle s'enferme dans un couvent, c'est ainsi que se termine pour elle le roman.

Les dénouements ne sont plus très optimistes. Faut-il y voir une évolution de George Sand à l'égard de sa fille ? Les années ont passé, Solange s'est séparée de son mari. Depuis la tragédie de 1855, la jeune femme a changé de domicile, de lieu, d'amant, allant de temps en temps chez son père, chez sa mère selon les relations du moment. Une longue séparation entre les deux femmes a eu lieu, et le « type » s'est peu à peu figé littérairement : il faut faire la part de l'usure de l'âge, de l'usure du personnage.

Yvette Bozon-Scalzitti souligne la complication de plusieurs de ces romans du Second Empire et des dernières années, qui « manifestent le même embarras que les pièces de Corneille après Polyeucte. »³⁰

27. *Op. cit.*, p. 124.

28. *Op. cit.*, p. 288-89.

29. *Op. cit.*, p. 306.

30. *Art. cit.*, p. 57.

Nous allons retrouver ce type et cette complication dans *Ma sœur Jeanne*, avec la création de Manuela Perez, elle aussi Espagnole. George Sand dédouble ici encore ses héroïnes, Manuela Perez et la « solaire » Jeanne. Autant Jeanne, sœur (prétendue) du héros principal, Laurent Bielsa, est sage, bonne, et simple, autant Manuela Perez a eu une vie compliquée. D' un milieu très modeste, elle a été élevée par sa mère seule, à Paris, qui vivait d' enluminures de gravures ; puis son père, un contrebandier espagnol, l' a placée dans un couvent d' où elle s' est évadée pour rejoindre un jeune et séduisant militaire, a failli commettre l' inceste avec son père. Vendue par lui à un riche seigneur russe, elle a été miraculeusement sauvée par un riche anglais, Sir Richard Bradnel. Elle est peu intelligente, peu instruite, elle danse, c' est sa passion et presque sa folie ; elle monte à cheval, et son équilibre nerveux est des plus fragiles : « *Elle me faisait l' effet d' une odalisque rieuse et joyeuse, privée du sens de la réflexion.* »³¹ Elle est traitée par son protecteur anglais (« vrai » protecteur, il ne cherche pas à profiter de la situation) comme une enfant de luxe. Elle voyage avec « un bagage énorme », deux petits chiens, un petit singe, une jeune nègre et la duègne indispensable. Sir Richard Bradnel la confine dans son intérieur, car elle ne peut supporter les émotions fortes. Il lui attache même un médecin particulier, le héros du roman, Laurent Bielsa. « *Elle a des affections nerveuses qui simulent d' autres affections organiques* »³². La danse la rend folle et induit même « un commencement apparent d' hypertrophie du cœur ». Elle est soignée par l' opium, mais le verdict final est que seuls « *les nerfs étaient assez sérieusement malades* »³³. Elle s' évanouit... Le roman à plusieurs reprises mentionne son manque d' intelligence, elle est « *un joli oiseau* ». Après quelques scènes exotiques de « jota aragonaise » et d' évanouissements, elle finira par un bon mariage avec un ami *médecin* de Laurent Bielsa qui l' enlève, lui aussi, mais la guérit de sa prétendue lésion du cœur et l' épouse. Cette fois-ci, le mariage est de nouveau la bonne solution et il se double de celui de Laurent avec « [s]a sœur Jeanne » qui s' avère être la fille de sir Richard et d' une amie noble de Mme Bielsa, décédée : l' inceste, une fois de plus, est frôlé et évité.

Le dernier roman non seulement n' évite pas le type, mais le met au centre de l' intrigue. *La Tour de Percemont* a un sujet balzacien. D' un pre-

31. *Ma sœur Jeanne*, Michel Lévy frères, 1874, p. 273.

32. *Op. cit.*, p. 194.

33. *Ibid.*

mier mariage, le comte a eu une fille, Marie de Nives, que sa belle-mère, la comtesse de Nives, seconde épouse du comte, en vraie marâtre, déteste et veut faire passer pour folle afin de faire prononcer son interdiction et de capter son héritage pour elle et pour la petite fille, Ninie, qu'elle a eue du comte. Au passage, comment ne pas remarquer les ruses de l'inconscient devant ce surnom de « Ninie » que le seul « e » final différencie de « Nini », la petite fille adorée et perdue. Marie de Nives n'est pas « folle » au sens strict du terme, mais comme toutes nos jeunes filles, « elle n'a pas le sens commun ». Orpheline de mère, comme tant de nos héroïnes, ayant un père faible, comme nos autres héroïnes, elle rencontre, elle aussi, une crise de l'autorité. Marie de Nives est extravagante, elle commet des actes qui pourraient la déshonorer et surtout, dans le contexte de ce roman, la faire passer pour folle et lui faire perdre son héritage. Placée dans différents couvents par sa marâtre, elle s'en échappe et fugue une semaine à Paris, pour voir des avocats, en compagnie de Jacques Ormonde, un des deux jeunes gens du roman. Comme les autres, elle monte à cheval, grimpe aux arbres, se montre coquette, etc... :

« Il me faut de l'air, du bruit. Mon père était un cavalier, un chasseur, je tiens de lui, je lui ressemble, j'ai ses goûts, la claustration me tue »³⁴.

On peut noter ce choix de l'hérédité paternelle, qu'elle partage avec Césarine Dietrich. Ces jeunes filles sans mère tiennent du père. Mais comme Éveline Dutertre, la jeune fille, au fond, est bonne. Elle renoncera à de l'argent, à la fin du livre, au moment de l'heureux dénouement – car ici, il est totalement heureux –, pour élever la petite « Ninie » avec son mari.

Ce type littéraire de la jeune fille « névrosée » s'est imposé peu à peu dans l'œuvre de George Sand. Il est étranger à la première partie de l'œuvre : Valentine est bien différente de toutes ces jeunes filles ; et Fiamma, et Edmée, et Consuelo, qui ne sont pas stéréotypées. Elles ne sont pas névrosées, fantasques, coquettes. Elles ont une riche nature. Le type s'est imposé à partir des années 1852-53, à partir de la majorité de Solange, et il s'est souvent combiné avec le type littéraire de l'espagnole ou de la gitane. Selon les héroïnes, il s'agit de traits de caractères, de crise de l'adolescence ou, plus gravement, d'une maladie des nerfs qui rend nécessaire la présence d'un médecin. Peut-on le comparer avec les créations contemporaines ? A-t-il eu une postérité ? Les héroïnes de Stendhal, de

34. *La Tour de Percemont*, Calmann Lévy, 1876, p. 14.

Balzac, de Flaubert et de Maupassant sont bien différentes : Mathilde de la Mole, les deux « jeunes mariées » avant leur mariage, Madame Bovary avant son mariage, Jeanne dans *Une Vie*. Elles attendent le mariage avec leurs rêves et leurs lectures. Aucun rapprochement n'est possible. Ce type est à la fois réaliste et romantique. Solange a été une source d'inspiration littéraire importante, caricaturant aussi sa propre mère, puisqu'elle fumait, montait à cheval, s'habillait en garçon – le talent en moins. Névrosée, elle entre dans le cadre des malades nerveuses mal connues à cette époque, où commence leur étude. Le mariage et la maternité en général sont la bonne solution. Ce type nous paraît en tout cas, une pure création sandienne. Par la recherche de liberté qu'il implique, il pourrait davantage annoncer le type de la « garçonne » du début du XX^{ème} ou de notre XXI^{ème} siècle.

Christine CHAMBAZ-BERTRAND.





Solange Dudevant à 6 ans
vue par Alfred de Musset (doc. archives)

Solange, ou l'incertaine paternité

C'EST AU TOME I de la *Correspondance* de George Sand que le témoignage du dernier descendant supposé d'Ajasson de Grandsagne est évoqué, dans la note la plus étoffée consacrée par Georges Lubin à la possible naissance illégitime de la future Solange Dudevant. Cette note est jointe à la lettre 34 (p. 78-81), la première de ce tome, adressée, le 19 novembre 1821, par Aurore Dupin à sa mère Sophie-Victoire qui, de Paris, lui reproche de se conduire trop librement à Nohant, de « *courir les champs* » et d'accueillir dans sa chambre Stéphane Ajasson de Grandsagne venu l'initier à l'ostéologie. Utilisant, pour la première fois dit-elle, le vouvoiement, multipliant les termes respectueux et les marques de soumission, Aurore ne s'en inquiète pas moins : elle n'a que 17 ans, sa grand-mère est très malade et Sophie-Victoire paraît vouloir faire peser sur elle une autorité d'autant plus aigre qu'à peine reconquise. Sentant le boulet la frôler, la jeune fille assure vouloir se préparer à son futur rôle de femme au foyer. Elle défend néanmoins fièrement sa liberté momentanée, son autonomie de fait, son droit à s'instruire quand l'occasion s'en présente, faisant claquer au nez maternel les passés du subjonctif comme pour montrer qu'elle a déjà engrangé de quoi épater son monde.

Au bas de la lettre d'Aurore, Georges Lubin place (p.76-78) le point de vue d'un accusateur tardif mais apparemment sûr de lui : le comte Paul-Emile-Tancrède Stéphane Ajasson de Grandsagne (1840-1902). Celui-ci s'exprime, le 6 janvier 1900, dans le *Moniteur général*¹. Il annonce possé-

1. Cet organe officiel hebdomadaire du Service des Travaux de la Ville de Paris, créé en 1873, ne se contente pas d'indiquer les cours des métaux et matériaux, de répertorier

der 123 lettres inédites de la future George Sand, « *écrites de 1820 à 1838 et pendant un temps assez long adressées à Stéphane, celui qui fut « Tout pour Elle »* ».

Chose étrange, une fois lancé ce brûlot, l'auteur éprouve le besoin d'en appeler aux souvenirs des bonnes gens de La Châtre :

« *Dans le Berry, tout le monde sait [...] que dès l'âge de seize ou dix-sept ans Aurore Dupin fut pendant plusieurs années l'amie très intime de Stéphane [...] »*

Est-ce à dire que les documents possédés par le descendant sont peu explicites ? Que les cancans locaux ne sont pas de trop pour les confirmer ? C'est pourtant à celui qui détient l'information qu'il incombe de situer, autant que possible, les années d'intimité présumée.

Où les caser, en effet, ces années torrides, dans la vie bousculée d'Aurore ? Dès le décès de sa grand-mère (26 décembre 1821), elle est arrachée au Berry pour ne s'y réinstaller qu'une fois mariée. Surviennent, en 1823, la naissance de Maurice, suivie de longs séjours dans les Pyrénées et en Gascogne, l'année 1825 éclairée par la rencontre d'Aurélien de Sèze, l'année 1826 encore liée pour l'essentiel aux relations bordelaises. Si l'on tient à trouver place pour une liaison entre Aurore et Ajasson, il est plus judicieux de regarder de près les événements de 1827.

Nouveauté : dès janvier, Aurore se rend seule à Paris pour, semble-t-il, la première fois de sa vie. En décembre, elle y retourne en compagnie, cette fois, d'Ajasson, logé comme elle à l'hôtel de Florence. Ajasson dont elle mentionne les faits et gestes dans des lettres presque quotidiennes à son mari – ce qui n'est pas forcément signe de franchise.

La moindre des honnêtetés aurait consisté, de la part du descendant, à laisser le public d'après Sand examiner les lettres à son tour. C'est justement ce qu'il n'a pas voulu, estimant, dit-il dans la note, qu'elles étaient

les faillites, les mises en adjudication. Dans une partie non officielle, il fournit des données politiques, industrielles, commerciales ainsi qu'une rubrique intitulée « Correspondance et questions posées ». C'est là qu'entre l'évolution des prix des cuivres et la solution d'un problème de chimie se dévoilent certains aperçus personnels du comte de Grandsagne. Non qu'il signe la rubrique, mais il fait sans cesse référence au « directeur-gérant » qu'il est devenu depuis 1876. Son nom apparaît d'ailleurs fréquemment au bas d'avis officiels. C'est donc sous cette rubrique que nous avons consulté la note du 6 janvier 1900 (utilisée par André Maurois – *Lélia ou la vie de George Sand*, Hachette, 1952, p. 532 . – avant de l'être par Georges Lubin) à la Bibliothèque Administrative de la Ville de Paris, cote 4883, année 1900, 4^e et dernière page du 1^{er} fascicule de l'année.

« très intéressantes, mais trop étranges pour être publiées ». Il croit d'ailleurs savoir que Sand elle-même ne souhaitait pas cette publication. Et d'évoquer à ce propos l'opinion de « l'actuel directeur du Moniteur » [c'est à dire lui-même] qui ayant « vu souvent » la romancière aussi bien à Paris qu'à Palaiseau ou Nohant « de 1858 à 1876 », aurait appris ce souhait de sa bouche même. Cette tentative de « couvrir » à la fois tous les lieux sandiens et 18 ans de la vie de la romancière rend dubitatif celui qui met en regard les menus événements qui, faute de lettres, ont pu rapprocher George Sand et le fils de Stéphane : d'abord la bourse d'études que la romancière s'efforce de lui faire obtenir alors qu'il vient de perdre sa mère² ; en outre, le tome III des agendas signale sous la plume de Sand le 15 août 1863 :

« Visite de Jules de Grandsagne, avec son neveu, le fils de Stéphane, 23 ans, professeur de mathématiques à Lyon. Il est très gentil ».

Telles sont, à ce jour, les seules traces de ces relations : n'est-ce pas un peu mince pour laisser supposer un accord renouvelé quant à la correspondance ?

Il n'est pas impossible que George Sand, qui a probablement détruit les nombreuses lettres reçues de Stéphane, ait fortement désiré obtenir le renvoi de ses réponses. Il est probable que ses éventuels efforts en vue d'établir un contact avec la veuve Ajasson et son fils aîné l'ont été par intérêt pour leur triste situation, mais peut-être aussi caressait-elle l'espoir de retrouver par ce moyen des lettres en perdition. Quelles qu'aient pu être ces tentatives, il paraît évident qu'elles n'ont pas abouti. La seule lettre de Sand à la veuve, publiée par Thierry Bodin³, ne parvient à l'entourage de Clémence Ajasson que 7 mois après la mort de cette dernière, ce qui ne témoigne guère de relations suivies.

Même si George Sand déploie dans cette missive de grands efforts de séduction, l'abondance des déclarations d'amitié y paraît quelque peu intentionnelle. À plus forte raison dut-elle se sentir démunie face à l'aîné des orphelins ignorant du passé de son père, du moins tel que La Châtre le célébrait à sa manière. Dans la correspondance de Sand, les jugements sur Ajasson sont esquivés ou bien fortement prémédités. Il y a certes des allusions qui intriguent dans quelques lettres à Jane Bazouin écrites alors qu'Aurore a dix-sept ans⁴ mais on hésite entre l'expression d'un sentiment

2. Lettre du 29 mai 1857 à Camille Doucet, *Correspondance*, éd. G.Lubin, t. XIV, p.367.

3. N° 146 des *Lettres retrouvées*, Gallimard, 2004,

4. *Correspondance*, t. XXV, lettres de 1821.

ou d'un fantôme d'ex-couventine émoustillée. Sand fournit dans *Histoire de ma vie*⁵ une réécriture de ses relations avec le jeune homme, qui les place parmi les chapitres les plus singuliers de sa vie, ceux liés à une boulimie d'adolescente en mal de connaissances et affectivement inexperte.

Une seule lettre, écrite aux environs du 8 avril 1827⁶, adressée à Hippolyte, son demi-complice au moment peut-être le plus intime de sa fréquentation de Stéphane, exprime un point de vue voulu fervent et comme solennel en ce qui concerne le « bûcheur » exigeant et rigoureux que, malgré ses lourds travers, Ajasson semblait être. Retrouvant cette lettre, quelque 40 ans plus tard⁷, Sand tient à confirmer, en quelques lignes finales, l'estime éprouvée pour Stéphane en dépit de sa fin misérable qui l'a fait sévèrement juger par presque tous. « *Depuis sa mort, croit-elle bon d'ajouter, j'ai été en relations avec sa femme et avec son fils qui lui ressemble beaucoup* ». Espérait-elle, en réitérant sa compréhension pour le malheureux et en se déclarant proche de sa famille, éloigner les possibles entourloupes ?

Quoi qu'il en soit, ce fut peine perdue. Orphelin de bonne heure, Paul Ajasson ne sut sans doute jamais que la jeune Aurore Dupin avait pu représenter pour son père « *un ange de génie et de bonté* »⁸.

Qu'est-ce qui décida le fils justicier à briser le silence et à multiplier les confidences au cours de l'année 1900 ?⁹

L'on note que le fascicule du 6 janvier sert de support publicitaire au lancement du livre d'Eugène Mourot intitulé *Un oublié*¹⁰. L'ouvrage, qui tend à redimensionner le personnage et les activités de Stéphane Ajasson, est présenté par son auteur dans un encart de 2 pages en tête du fascicule officiel. Il évoque ce descendant de croisés du XII^e siècle qui, par une éblouissante transmutation, fit porter son héroïsme sur l'approfondissement des Belles-Lettres et des sciences au point de devenir « *une des lumières de la première moitié de son siècle* ». La liste de ses 27 collaborations plaide en sa faveur. Ce jeune homme envisageait encore, vers la fin de sa vie, la traduction complète des œuvres scientifiques d'Aristote (pour la plupart

5. *Oeuvres autobiographiques*, éd. Lubin, Pléiade, t. I, IV, ch. 5, p. 1075 *sqq.*

6. *Correspondance*, t. I, lettre 150, p. 383-386.

7. « *Après 1866* » estime George Lubin après examen de l'écriture.

8. Tel est le jugement d'Ajasson, rapporté par Ferdinand DENIS qui l'a recueilli au cours d'une conversation du 23/11/ 1836 (*Journal*, Fribourg, Librairie de l'Université, 1932, p. 63-69).

9. Georges LUBIN, dans sa longue note, en rapporte un bon nombre qui font assaut de goujaterie.

10. *In-8°*, 1900, imprimerie Chaix (c'était aussi l'imprimerie du *Moniteur*).

non traduites en français). Introduit très tôt au Muséum, membre d'éminentes Académies, lié aux plus grands auteurs et savants de son temps, il fut aussi le créateur, en 1827, de la *Bibliothèque populaire, ou l'Instruction mise à la portée de toutes les classes et de toutes les intelligences* – 30 cm. le volume, en 200 petits vol. in-8° (125 pour la Bibliothèque littéraire, 75 pour la Bibliothèque scientifique). Œuvre pour la réalisation de laquelle il s'était ruiné, laissant les siens dans la pauvreté tandis que ses éditeurs s'enrichissaient.

Pourquoi faut-il que le biographe ajoute à ces intéressantes données la douteuse appréciation que voici : « *Il eut aussi la bonne fortune ou plutôt le malheur d'être l'un des premiers adorateurs – sinon le premier ! – de cette charmante Aurore Dupin... devenue au grand désespoir de notre amoureux, Mme la baronne Dudevant* » ? Voilà George Sand bien mal payée du respect que lui inspirait son savant interlocuteur. Quant aux biographes de Sand, ils firent peu de cas du jeune homme surdoué qui "galopait" sa vie. Il faut croire qu'Eugène Mourot aurait prêché dans le désert.

Quant au directeur-gérant du *Moniteur*, il disparaîtra en 1902. Lui survit, en très bonne place, au tome I de la *Correspondance* de George Sand, la note inepte, confuse, grossière qui, sans rien prouver, insinue des « *écarts monstrueux* » dictés par « *de très nombreux accès* » d'une nymphomanie « grave et incurable ». Tel est le diagnostic sans appel dont celui qui le formule a impitoyablement souligné la gravité, en sexagénaire victorien dont les outrances font aujourd'hui sourire.

André Maurois et Georges Lubin ont omis les dernière lignes du texte. Les voici :

« *Et pour terminer cette note, qui ne peut intéresser que très peu de gens de notre époque, nous répéterons ce que disait, il y a quelques jours, notre excellent camarade et spirituel confrère du Figaro, Ch. Chincholle : « Les amis intimes de George Sand ne devaient pas s'embêter ».*

En jetant un coup d'œil sur la même rubrique pour la suite des N^{os} de l'année, nous constatons que la complicité de ce Chincholle est plusieurs fois sollicitée par l'espèce de rédacteur universel que semble avoir été Paul de Grandsagne. De temps à autre, le descendant laisse transparaître à travers un courrier mi-officiel, mi-intime, son exécution à l'égard d'éléments faibles et malchanceux de la société. Dégénéré, dégénérescence sont des

termes fréquents sous sa plume, écrits en capitales pour mieux les stigmatiser. Dans le courrier du 9 juin 1900, les dégénérés sont ainsi évoqués :

« Pour eux n'existe aucune loi, aucune convenance, aucune pudeur. Les deux racines de la folie morale [...] sont d'abord un égoïsme monstrueux, puis l'impulsabilité, c'est-à-dire l'impossibilité de résister à n'importe quelle impulsion soudaine ».

S'adressant, le 11 août 1900, à un interlocuteur régulier, le rédacteur de l'*Écho de Paris*, Edgar Troineaux, il suggère que les médecins soient consultés avant les mariages.

« Il est temps qu'on songe à s'arrêter dans la voie de la dégénérescence des familles et des races ! [...] La science doit avoir l'ambition de créer des races humaines supérieures [...]. Les miséreux, les dégénérés et les syphilitiques ne sont pas du tout intéressants. À quoi bon prolonger leurs misérables existences ? La collectivité fait des sacrifices considérables au profit d'êtres inutiles et nuisibles. Les bons sont sacrifiés ou exploités au profit des mauvais, des crétins, des idiots, des scrofuleux, des tuberculeux et des syphilitiques, êtres qui ne peuvent engendrer que des produits inférieurs à eux-mêmes [...]. M. de Grandsagne croit fermement que la science transformera le monde et qu'un jour, constituant une sorte d'autocratie légitime, après avoir réformé bien des mœurs, elle reformera bien des lois. »

La révélation d'un tel messianisme scientifique nous conduit à ne plus nous étonner du caractère péremptoire de la note écrite par Paul Ajasson, alors vieux fils racorni du jeune et beau Stéphane. Nous devons pourtant à cette certitude, octroyée d'en-haut et fort peu discutée, un siècle de conviction absolue que la future Solange Dudevant n'avait pu naître que de ces amours buissonnières.

Sans doute impressionné par l'aspect catégorique de la dénonciation, redoutant peut-être de voir un jour sortir du néant les lettres d'une Aurore inconnue, à la hardiesse échevelée, Georges Lubin croit devoir durcir son jugement à l'occasion de l'annotation des pages relatives à Ajasson dans *Histoire de ma vie* :

« Tout porte à croire, écrit-il, qu'il a été l'amant de George Sand et le père de Solange. Une correspondance importante a disparu, dont le fils



Auguste CHARPENTIER : *Solange Dudevant* (avril 1838),
Domaine de Nohant
« [...] la ressemblance, à ses yeux frappante, de sa fille Marguerite, [...] avec Solange Dudevant, d'après le portrait de Charpentier. » (p. 60)

de Stéphane avait affirmé l'existence par écrit, ce qui apporterait la preuve que les jeunes gens avaient eu des relations intimes dès 1820-1821. »¹¹

Le conditionnel n'atténue qu'à peine le « *tout porte à croire* ».

Dans une étude consacrée à Solange Dudevant¹², Michèle Tricot suggère une autre paternité possible. Il s'agit d'une hypothèse si simple que l'on s'étonne qu'elle n'ait pas effleuré l'esprit des plus savants : pourquoi l'enfant ne serait-elle pas née, avec un peu d'avance, de Casimir, son père par l'état-civil ? Disons qu'en l'absence de preuves, la possibilité n'est pas irrecevable, même si elle paraît cent fois moins romanesque.

Ce point de vue, qui fut toujours celui d'Aurore Sand, est placé par André Maurois en tête de son annexe sur la naissance controversée. La petite-fille de Sand, selon lui, estimait « *qu'en 1827-1828 [sa] grand-mère avait fait une dernière tentative de réconciliation avec son mari* ». Mais cette courtoisie envers la descendante n'empêche pas le biographe de s'étendre sur l'opinion opposée, à lui confirmée par « *l'actuel comte de Grandsagne* » qu'il a connu entre les deux guerres. Ce dernier, auteur d'une *Histoire sommaire des Grandsagne*, n'apporte pas d'autre élément que la ressemblance, à ses yeux frappante, de sa fille Marguerite, devenue par mariage vicomtesse Le Pelley Du Manoir, avec Solange Dudevant, d'après le portrait de Charpentier. Ce témoignage infirme, en tout cas, l'extinction supposée de la branche issue de Stéphane. Dans une déclaration non datée jointe à une réponse de Camille Doucet à sa grand-mère¹³, Aurore Sand mentionne l'existence de ce petit-fils d'Ajasson, même si sa mémoire, trop tardivement sollicitée, « *s'embrouille* ». La suite de ses lignes contribue à éclairer les intentions de quelque détenteur de lettres que ce soit :

« Des lettres apochryphes [sic] ont été présentées à moi, puis à M. Spoelberch de Lovenjoul¹⁴, pour les acheter. L'une et l'autre, moi et Spoelberch, les avons refusées, contestées et éloignées de notre intérêt. On dit que les Ajasson les auraient détruites. A.Sand ».

Georges Lubin, qui cite ces mots, ajoute¹⁵ : « *Paul Ajasson se disait détenteur de centaines de lettres de George Sand, et peut-être dans le but de*

11. *Oeuvres autobiographiques, éd. cit.*, t. I, p. 1443.

12. Voir le compte-rendu dans ce volume, p. 159.

13. B.H.V.P., Fonds Sand, G., f° 75.

14. L'érudite collectionneur qui guida Lina Sand dans sa mise en ordre de textes sandiens.

15. *Correspondance, éd. cit.*, t. XIV, p. 368, n. 3.

les monnayer ». Ainsi, la note publiée en 1900 par le *Moniteur général* pourrait porter la marque d'une aigreur due à l'insuccès.

En s'efforçant de piquer la curiosité du public, Paul Ajasson savait que le délit de galanterie ne nuirait pas à la réputation de son père. Par ses sous-entendus il démolissait la seule George Sand, insoucieux de troubler les survivantes de la famille visée, héritières d'un passé passionnel dont elles ignoraient presque tout.

La correspondance entretenue par Lina Sand avec le vicomte Spoelberch de Lovenjoul au cours des vingt dernières années du XIX^e siècle témoigne de son ébahissement face aux révélations sur les amours de la romancière. A celle qui, bien qu'ignorant les faits, souhaite mener une contre-offensive, son interlocuteur conseille de ne pas nier sans certitude. Par une lettre du 28 décembre 1892¹⁶, il l'invite à « *reconnaître l'irrégularité de bien des choses de la vie d'Elle. Impossible aujourd'hui de faire la nuit et le silence complet.[...] Si l'on veut être cru, il faut donc être sincère.* » Spoelberch en arrive à penser que l'« *imprudance* » de la romancière est à l'origine du désenparement des êtres dévoués à sa mémoire.

C'est ainsi que, dans une lettre du 10 août 1896¹⁷, il fait un bilan des erreurs tactiques de Sand :

« La seule chose que je regrette une fois de plus, c'est la déplorable idée qu'a eue George Sand de faire détruire ou de détruire elle-même des témoignages qui pouvaient aider à défendre sa mémoire. Ai-je assez parlé de cela avec votre mari et avec vous ! Rappelez-vous le récit fait devant vous et moi cette année de la destruction des lettres de Paggello par ordre de votre belle-mère ! Que faire si, comme cela arrivera un jour ou l'autre, on publie les siennes, et qu'on n'ait plus rien de ce qu'avait répondu l'autre ? C'est désolant. Et dire que pour Chopin, elle a fait de même ! Et si quelque jour, on fait sortir ses lettres à Sandeau, à Mérimée, à Mallefille, on se trouvera dans le même cas ! Etre généreuse à ce point, d'un seul côté, c'est insensé. »

À ce moment de leurs consultations, Lina et Spoelberch ignoraient encore que la prose perfide d'un Ajasson inonderait un jour prochain les pacifiques colonnes d'un organe de la Ville de Paris. Pour avoir souhaité, de son côté, épargner à sa famille les retombées éventuelles de sa vie sentimentale, George Sand faisait courir à ses descendantes (le plus grand choc

16. B.H.V.P., Fonds Sand, N. 210.

17. *Ibid.*, N. 271.

fut, hasard ou non, réservé aux femmes), le risque d'affronter, désarmées, d'iconoclastes révélations. La fin du siècle allait être dérangeante pour Lina. La longue existence d'Aurore connaîtrait des retombées en cascades. Elle prit le parti de contester par principe, puis d'intenter procès sur procès, tous perdus d'avance.

Ce faisant, elle figeait son aïeule dans un faux conformisme, auquel ses adversaires croyaient d'autant moins qu'elle insistait davantage, au lieu de forcer le respect face au personnage « *libre de manquer de prudence* » qu'en ses moments ardents Sand avait incarné.

Aline ALQUIER.



George Sand et son « lapin rose » :

LE PEINTRE CHARLES MARCHAL

*« Les êtres qui nous inspirent le plus d'affection, ne sont pas toujours ceux que nous estimons le plus. La tendresse de cœur n'a pas besoin d'admiration et d'enthousiasme ».*¹

George SAND.

LE SAMEDI 11 JUIN 1876, lors de la cérémonie des funérailles de George Sand, une absence suscite étonnements et commentaires : celle du peintre Charles Marchal.

Qui est donc Charles Marchal?

Né à Paris le 10 avril 1825, Charles-François Marchal entre à l'École des Beaux-Arts en 1843. Sa rencontre dans l'atelier de Drölling avec de jeunes peintres alsaciens l'incite à visiter l'Alsace dont sa famille était originaire. L'écho favorable qu'il rencontre auprès du public avec ses scènes alsaciennes lors de sa participation aux Salons dès 1852, l'encourage à poursuivre une carrière d'artiste-peintre. En 1877, un article nécrologique le reconnaît comme

« un artiste aimable d'un talent distingué [comptant] parmi les agréables peintres du temps [...]. Tout Paris artistique et littéraire connaissait et aimait cet excellent garçon [...] lié d'amitié avec les plus illustres représentants des sciences, des lettres et des arts, aimé de tous, choyé par tous, plein d'esprit et de gaieté, la plaisanterie toujours aux

1. G. Sand. *Horace*, Incipit, éd. de l'Aurore, 1982, p.27.



Portrait de Charles Marchal
(doc. Montrosier)



George Sand vue par Charles MARCHAL
(doc. archives)

« *Le mien, de portrait, est un chef-d'œuvre* »
(G.S. à Dumas fils, Nohant, 20^{9^{bre}} 1861)

lèvres, le rire toujours épanoui sur la bonne et franche figure [...] on disait volontiers en parlant de lui: Quel joyeux vivant ! »².

Lorsque George Sand fait sa connaissance en 1861, il jouit déjà comme peintre d'une certaine notoriété. Sa présence remarquée aux Salons de 1852, 1853, 1855 et 1857³ lui a permis d'obtenir plusieurs commandes de l'Etat⁴.

Invité à Nohant en septembre 1861, Alexandre Dumas fils demande à George Sand s'il peut se faire accompagner par un ami :

« Celui-ci couchera n'importe où, dans un poulailler, sous un arbre, sous une fontaine. Peut-on l'amener ? »⁵.

George Sand s'en réjouit :

« Si vous m'amenez un ami, et bien sûr on ne demande pas mieux ! [...] Le 26, [il] couchera à l'atelier sur un lit de sangle, le 30, il aura toutes ses aises, le 26 ou le 30 donc, à votre choix. On vous attend tous »⁶.

Dumas et Marchal arrivent ensemble à Nohant le 25 septembre. Le premier en repart le 9 octobre, mais Marchal ne rentre à Paris que le 20 novembre, au « grand regret » de George, qui, dit-elle à Dumas, est « forcé[e] de laisser partir votre gros ami Marchal »⁷.

Seule la mort de George viendra interrompre la relation affectueuse qui s'installe dès leur première rencontre. Ceux qui s'étonnaient de l'absence de Marchal aux cérémonies funèbres de Sand ignoraient sans doute qu'il n'était alors plus en état de se rendre à Nohant. En effet, contrarié dans ses intérêts, délaissé par le public, diminué par l'affaiblissement de sa vue, il ne s'était plaint à personne, mais avait changé de manière de vivre ; lui, si

2. *Le Gaulois*, article nécrologique, Léon DE LORA, 31 mars et 2-3 avril 1877.

3. Salon de 1852 : "*Le Malentendu*" ; Salon de 1853 : "*Van Dyck dans l'atelier de Rubens*"; Salon de 1855 : "*Retour du bal masqué*"; Salon de 1857 : "*La Fête de la mère*"; Salon de 1859 : "*Le Frileux*" et "*Le dernier baiser*".

4. En 1855, un portrait en pied de l'Empereur, AN F/21/0096 dossier 33 (artistes); commande remplacée en 1857 par « *Retour du bal masqué* », AN F/21/0437 dossier (musées - musée de Chaumont), puis en 1859, une toile intitulée « *Le dernier baiser* » (AN F/21/ 2200 dossier 2 (musées), F/21/ 0096 dossier 34 (artistes) - musée de Rennes.

5. Christiane SAND, *À la table de George Sand*, Flammarion, 1987, p. 51, Lettre de Dumas fils à G.S., 23 /09/1861.

6. George SAND, *Correspondance*, éd. Georges Lubin, t. XVI, p. 582, à Dumas fils, 23/9/1861 [dorénavant *Corr.*, suivi du n° du tome et de la page].

7. *Corr.*,XVI, 638, à Dumas fils, 20 /11/1861.

assidu au travail, n'avait rien envoyé au Salon de 1877 et avait même abandonné son chevalet. Le même article rapporte qu'« *il dormait quinze heures par jour et passait son temps dans une brasserie voisine* »⁸. La surprise fut grande cependant à l'annonce de son suicide dans les journaux des 2 et 3 avril 1877 : « *quand on vint l'appeler pour dîner, on le trouva étendu sur son lit, la tempe droite perforée* »⁹.

« *Marchal me maintient gaie ...* »¹⁰

Les Goncourt notent dans leur *Journal*, qu'invités chez la Princesse Mathilde dans sa propriété de Saint-Gratien, ils y rencontrèrent Marchal « *avec sa lourde figure de peuple et sa santé de garçon boucher* »¹¹. Il est vrai que la photographie qui figure en illustration dans la correspondance de George Sand représente un personnage corpulent¹². Lorsqu'il annonce sa venue à Nohant en septembre 1861, Alexandre Dumas fils ne manque pas de préciser qu'il arrive avec « *un gros ami qui ressemble assez à vos chiens de Terre-Neuve [...] qui pèse 182 livres et qui a de l'esprit comme quatre* »¹³. George elle-même l'appelle souvent « *mon gros Marchal* ».

Dès le premier séjour du peintre à Nohant, George Sand, comme tous les habitants de la maison, tombe sous le charme de Marchal :

« *Nohant [...] a la bêtise de raffoler de vous* »¹⁴, « *Je ne sais comment ce mastodonte s'y est pris, mais il s'est fait adorer de tout le monde, à commencer par moi* »¹⁵.

Il plaît à Manceau, il s'essaie aux marionnettes avec Maurice, le Prince Napoléon et lui sont même devenus « une paire d'amis ». Les notations de l'Agenda montrent qu'il s'intègre parfaitement à la vie de la maison :

8. *Le Gaulois*, 2-3 avril 1877, p.1.

9. La cérémonie des obsèques eut lieu en l'église de La Trinité (IX^e). Parmi l'assistance figuraient A. Dumas fils, Meissonnier, E. Augier, E. About, Puvis de Chavannes, Stevens, Carrier-Belleuse, Manet, Millet, Bertall, Brébant, G. Jolivet, etc.. Marchal est enterré au cimetière Montmartre.

10. *Corr.*, XVI, 611, lettre à Dumas fils, 29/10/1861.

11. E. et J. DE GONCOURT, *Journal*, Bouquins, éd. R.Laffont, , T.I (1851-1865), p. 1177, 13 août 1865.

12. *Corr.*, XVII, ill. n°14.

13. Cité in 5.

14. *Corr.*, XVI, 652, à Marchal, 30/11/1861.

15. *Corr.*, XVI, 638, à Dumas Fils, 20/11/1861.

« *Je reste au salon avec Marchal qui s'amuse toujours et partout* »¹⁶,
« *Je joue aux boules avec Marchal [...]* »¹⁷.

George apprécie son caractère: « *Il est bien drôle et bien amusant, et très bon au fond* »¹⁸, « *vous savez comme son commerce est agréable et comme sa forte vitalité est communicative* »¹⁹. « *Il est bien gentil, bien bon et bien aimable, et je vous sais bien gré de me l'avoir fait connaître* »²⁰ confie-elle à Dumas fils. Celui-ci a présenté Marchal en disant qu'il a « *de l'esprit comme quatre* ». George Sand en est ravie et s'extasie devant ses bons mots : « *Le soir bouts-rimés qui font beaucoup rire. Marchal a eu le grand prix* »²¹. Car à Nohant, déplorent les Goncourt « *le grand plaisir de causerie de la société, ce sont les plaisanteries stercoraires. – Oui la merde, les pets, c'est le fond de la gaité. Marchal a beaucoup de succès avec ses vents* »²².

Le « gros » Marchal devient très rapidement un compagnon indispensable et le temps ne viendra pas à bout de leur relation. En 1866, George Sand déclare encore: « *Pourvu que je sois avec toi et que j'aïlle devant moi, tout me botte* »²³. Il est indéniable que Marchal attire la sympathie ; selon le critique E. Montrosier :

« *C'était une nature [...] il captivait son auditoire. Le voir suffisait pour être attiré par sa franchise ; l'entendre pour être enchanté par sa bonhomie parfois rude - de la rudesse de ces êtres qu'on appelle des bourrus bienfaisants. Cordial était son rire, large était sa main royale* »²⁴.

Si l'on en juge par les premiers courriers échangés, George Sand, séduite par le personnage, transforme très vite leur rencontre en liaison amoureuse. Leur tendre affection est réciproque, comme en témoigne cette lettre de Marchal en 1861:

16. *Agendas II*, 03/10/1861.

17. *Agendas III*, 29/07/1862.

18. *Corr.*, XVI, 605, 19/10/1861.

19. *Corr.*, XVI, 827, 01/03/1862.

20. *Corr*, XVI, 669, à Dumas fils, 12/12/1861.

21. *Agendas*, 02/10/1861.

22. *Op. cit.*, in 11, p.122.

23. *Corr.*, XX, 194, 19/11/1866.

24. E. MONTROSIER, *Les chefs d'œuvre d'art au Luxembourg*, éd. Baschet, Paris, 1881, « Art contemporain », p.22, Centre de documentation du musée d'Orsay.

« *Quand je reçois une lettre de mon petit trésor chéri, je ne me souviens plus du temps qu'il fait, si les gens sont bons ou méchants, je la lis et je ferme les yeux et je ne sais pas un homme au monde qui soit plus heureux que moi* »²⁵.

Ou celle-ci, du 10 décembre 1861 :

« *vous qui êtes mon petit scarabée d'ivoire, mon petit coléoptère en aluminium*²⁶, *mon petit enfant gâté, mon Benjamin, ma chérie, je vous envoie des baisers avec mon cœur puisque je ne puis plus vous les envoyer avec ma bouche et ma main* »²⁷.

Leurs escapades ne laissent guère de doutes sur l'intimité de leurs relations. On pourra consulter sur ce point les notes relevées chez plusieurs biographes de George Sand dans l'ouvrage d'Anne Chevereau²⁸. Manceau, que Marchal appelle « *pousse-clou* »²⁹, en éprouve de l'amertume, notamment lors de leur fugue à Gargilesse. André Maurois prétend qu'à la mort du dernier compagnon de George Sand, il n'eût tenu qu'à Marchal de le remplacer, George ne cessant de le poursuivre de ses assiduités. L'impatience dont elle fait montre dès qu'elle n'a plus de nouvelles, témoigne bien de cet attachement : « *Que devient mon joli colibri?* » ou « *Mon gros ami, vous me croyez donc morte que je ne vous vois pas?* ». En décembre 1870, il est resté à Paris ; elle s'en soucie auprès de Plauchut le 2 février 1871 : « *Je suis inquiète de Marchal, donne-moi de ses nouvelles* », Rassurée, le 13 février 1871, elle note dans l'Agenda : « *Lettre de Marchal, enfin ! il va bien, il n'a souffert de rien, il a fait son devoir et il est très rouge* ». Elle s'inquiète à nouveau auprès de Dumas le 16 avril : « *Je ne sais ce que devient notre gros Marchal dans la bagarre, s'il y est encore* ». Le 6 janvier 1872, elle lui fait part de son soulagement :

« *Je suis heureuse de te savoir délivré des inquiétudes et des ennuis que tu viens de traverser. J'ai été moi, très inquiète de toi, l'année dernière. Mais on m'a rassurée* ».

25. BHVP, Fonds Sand, Lettre autographe de Marchal à G.S., G 117, 10/12/1861.

26. L'aluminium, découvert en 1827, n'est réellement utilisé qu'à partir de 1854 ; on le décrit alors comme « *cet étrange métal qui concentre aujourd'hui tous les intérêts de la science et de l'art* », in Chronique, *L'Art au dix-neuvième*, 3^{ème} année, UCAD/N40/3.

27. BHVP, Fonds Sand, Lettre autographe, Marchal à G.S., G 117, 1861.

28. A.CHEVEREAU, *Alexandre Manceau, le dernier amour de George Sand*, Christian Pirot, 2002, p. 208, notes 624 et 630.

29. BHVP, Fonds Sand, Lettre autographe, Marchal à G.S., G 120, 26/02/1862.

Bien avant ces événements, qui ont bouleversé relations affectives et professionnelles, Marchal a su se montrer un ami dévoué. C'est lui qu'elle appelle le 21 août 1865 lorsque Manceau est au plus mal :

« Cher ami, vous m'avez offert de venir à mon aide quand je serais au bout de mes forces. M'y voilà à peu près, le moment fatal approche, venez passer la journée avec moi, et peut-être aussi demain. [...] Tout cela si vous pouvez, si vous êtes libre » ; et encore le même soir : « À présent il est mort ! Venez si vous êtes à Paris, nous le conduisons au cimetière de Palaiseau mercredi à 3 h. ».

Le 22 août, à Maurice : *« Quels tristes jours, quels détails navrants ! [...] Marchal a dîné avec moi et m'a distrait un peu ».* Après l'enterrement de Manceau, il ne l'abandonne pas :

« Marchal me donne un jour par semaine, il s'occupe de m'avoir une loge, n'importe où, il me mène dîner chez Brébant, et il me ramène rue des Feuillantines à minuit, pour s'en retourner rue Pigalle »³⁰.

Les nombreux billets échangés font état des dîners auxquels ils participent, seuls ou avec leurs amis, tantôt chez Brébant, tantôt chez Magny ; l'examen de leur correspondance permet d'établir la liste des spectacles auxquels ils assistent. Lorsqu'à Palaiseau George « broye bien du noir », elle recherche la compagnie du peintre :

« Viens si tu peux. Tu me feras grand bien. Tu sais que pour moi je ne demande pas souvent qu'on m'aide à prendre le dessus [...]. Une bonne journée avec toi me remontera »³¹.

Sur bien des points, George lui accorde sa confiance. Ainsi, en 1864, Marchal sert d'intermédiaire pour la vente des tableaux de Delacroix³². En août de la même année, c'est également à lui qu'elle confie la mission de trouver une maison pour Lina et Maurice³³.

André Maurois qualifie le « gros » Marchal de « pique-assiette invétéré » et prétend que « son sang-gêne allait jusqu'à l'indélicatesse »³⁴. George Sand ne partage pas cette opinion. Elle tient à faire savoir qu'il paie « ses dettes en peinture » ; ainsi, en remerciement de son séjour à No-

30. *Corr.*, XIX, 533, lettre à Lina 19/11/1865.

31. *Corr.*, XIX, 825., 18/4/1866.

32. BHVP, Fonds Sand, Lettre autographe de Marchal à Sand, G 131, 1864.

33. Sand est déjà venue à Montgeron pour voir son amie de couvent, une des soeurs Bazouin.

34. A. MAUROIS, *Les trois Dumas*, éd. de poche, Hachette, 1961, p. 369.

hant en 1861, il exécute les portraits de Marie Caillaud, de Manceau, de Maurice et de George³⁵. Il agit d'ailleurs de la même manière avec Edmond About chez qui il fait de fréquents séjours près de Saverne :

« Je travaille comme un nègre, je viens d'achever une toile avec des personnages grandeur nature pour le cabinet de travail d'About, c'est une dette de cœur, j'ai reçu chez lui une hospitalité complète »³⁶.

Marchal étant très attiré par le monde, George s'en inquiète et le met en garde: *« J'ai peur que le monde ne prenne bien du temps [...]. Le travail avant tout »³⁷*. Familier de la Princesse Mathilde, il apparaît souvent parmi les hôtes de la rue de Courcelles et du château de Saint-Gratien, comme le notent les Goncourt³⁸. Le 25 décembre 1866, il figure même parmi les intimes du moment, invités à la loterie à l'occasion des étrennes de Noël. Recommandée par Marchal, George Sand profite de la faveur dont jouit son ami pour être reçue par la Princesse³⁹ et solliciter son aide notamment en faveur de l'actrice Marguerite Thuillier :

« Si la princesse parle pour elle elle aura du pain. [...] Présente cette supplique et dis à la princesse qu'elle fera une bonne action, bien placée »⁴⁰.

La grande intimité qui s'installe entre eux porte George Sand à toutes sortes d'indulgences : si Marchal n'écrit pas, c'est qu'*« il a eu mille choses à faire, et puis écrire est pour lui, il faut bien le dire, une plus grosse affaire que pour nous. Il y met beaucoup de temps et la charmante facilité de son dire lui couvre le front de gouttes de sueur »⁴¹*.

Avec lui, point de manières. Le ton des lettres est plutôt familier ; elle utilise volontiers un argot de « rapin » comme Marchal : *« j'ai très bien dormi avec mon perdreau dans le fusil. [...] Tâche de nous avoir des pas-*

35. *Corr.*, XVI : portrait de G.Sand., couverture ; Marie Caillaud, ill. n°12 .

36. BHVP, Fonds Sand, G 147, Lettre autographe de Marchal 1868 ? Il réalise aussi une toile pour la chambre d'E. About faisant pendant à une peinture décorative de Puvis de Chavannes (E. ABOUT, *Alsace*, chap. « Saverne », p. 36-37).

37. *Corr.*, XX., 194, 19/11/1866.

38. *Op.cit.*, in 14 , 13 août 1865.

39. *Corr.*, XIX, 612, lettre du 02/01/66 à Dumas fils: *« [J]e veux bien dîner avec la princesse chez S[ain]te-Beuve.[...] Tâchez que Marchal en soit, c'est lui m'a mis[e] en rapport avec elle. »* (souligné par nous)

40. *Corr.*, XIX, 818, 14/04/1866.

41. *Corr.*, XVI, 826-827, à Dumas fils, 01/03/1862.

ses pour que nous puissions voyager à l'œil »⁴². À partir de 1864, elle ne lui écrit plus guère que de petits billets ou des lettres brèves. Après 1865, elle utilise le tutoiement dans les courriers qu'elle lui adresse, alors que lui continue de vouvoyer sa « chère grande amie ». Les surnoms donnés à Marchal, puisés dans un bestiaire coloré : le colibri, le lézard vert ou bleu, le lapin rose ou vert, le crapaud vert... témoignent bien de leur grande connivence.

George Sand aime s'entourer d'artistes amis, elle s'enquiert de leur bien-être, s'emploie à ce qu'ils ne rencontrent aucune entrave financière dans leur travail ; c'est ainsi qu'elle invite souvent Marchal à Nohant, lui payant même parfois le voyage. Il fait partie de la famille, il est associé à tous les événements. Il est invité au mariage de Maurice. Convié pour la naissance de Marc-Antoine en 1863, il écrit l'éloge des gros :

« Je suis bien content, c'est un gros garçon, le règne des efflanqués blafards qui grattent des airs de guitare sous les balcons est donc enfin fini. C'est notre tour, à nous autres gros garçons qui avons des biceps, des épaules, des poumons... La fête des grandes bringues, des tringles, des bâtons de chaises, des aiguilles à piquer le veau est passée, c'est maintenant la fête des gros réjouis »⁴³.

Il est informé de tous les progrès de Gabrielle et d'Aurore, attendu pour les anniversaires et pour la fête d'Aurore en 1867. Cette même année, George Sand le sollicite pour la réouverture du théâtre de Nohant :

« On compte sur toi pour l'essai que nous allons faire sur les planches de Nohant. Tu nous donneras bien trois jours sans trop faire de tort à ton travail, et tu me laisseras te payer le voyage. [...] On t'appelle ici pour rouvrir le temple des jeux et des ris après les deuils et les larmes. On voudrait revenir à la vie, avec toi, au milieu de nous »⁴⁴.

Elle trouvera, deux ans plus tard, une occasion de lui témoigner sa reconnaissance et son attachement lorsqu'il s'inquiète pour la santé de sa mère⁴⁵ :

42. *Corr.*, XX, 273, 04/01/1867. Voir note G. Lubin : « le fusil, c'est le tube digestif. Pour la passe [moyen économique de voyager], G.S. ici même en donne l'explication. »

43. BHVP, Fonds Sand, G 126, Lettre autographe, juillet 1863.

44. *Corr.*, XX, 339, 18/02/1867.

45. Les Goncourt pensent, à l'opposé, que l'« inquiétude » pour la « mère » sert de camouflage à ce qui serait un grand égoïsme chez Marchal.

« *Es-tu vraiment tourmenté de l'état de ta mère, cher ami ? [...] Si elle était mieux, tu serais gentil de venir dîner chez Brébant [...]. Je t'embrasse et souhaite que tes inquiétudes se dissipent encore une fois ; mais si un malheur t'arrivait et que je puisse quoi que ce soit pour toi, service, distraction, aide morale ou matérielle, avertis-moi. Je t'ai appelé dans mes accablements et mes douleurs, tu es toujours venu, et même sans être appelé. Je ne l'oublie pas et mon cœur est toujours ouvert pour toi à deux battants comme il l'est à Maurice. Ta vieille amie* »⁴⁶.

« *Vous avez passé dans ma vie et vous m'avez porté bonheur* »⁴⁷

Comme Marchal se trouve toujours en difficulté financière, elle s'adresse au Prince Napoléon dans l'espoir de lui obtenir une commande de l'Etat⁴⁸. Le 7 janvier 1862, le peintre remercie George Sand : « *vous voyez bien que c'est encore à votre influence que je le dois* »⁴⁹. Rien n'arrête George Sand pour aider Marchal ; comme celui-ci caresse le projet d'obtenir la décoration de la Légion d'Honneur (pour faire plaisir à sa mère, dit-il !), George Sand fait à nouveau appel au Prince Napoléon en août 1864, mais, cette fois sans succès. Elle semble ignorer l'arrivisme arrogant évoqué par d'autres ; les frères Goncourt prétendent que Marchal est toujours à la recherche d'influences qui puissent servir sa carrière :

« *Il faut le voir se faufiler à côté [d'un surintendant des Beaux-Arts] à table, mettre son gros sourire à tout ce qu'il dit, le caresser, pour ainsi dire, de la servilité de son attention et de toute sa personne* »⁵⁰.

Plusieurs lettres de Marchal à George Sand montrent l'homme, autant que le peintre, très honorés par l'amitié et la protection de Madame Sand. Ainsi, dans un courrier daté de 1862 : « *Depuis que vous m'aimez bien, je m'estime plus* »⁵¹. D'ailleurs, il progresse ; dans le compte-rendu du Salon

46. *Corr.*, XXI, 659, 05/10/1869.

47. BHVP, Fonds Sand, Lettre autographe de Marchal, G 122, 27/09/1862.

48. Le 28 décembre 1861, le prince écrit au ministre: « Je porte un grand intérêt à M. Marchal peintre. Je désirerais qu'il obtînt une commande d'un tableau d'environ 6000 francs pour qu'il expose à Londres en 1862. » A.N. F/21/160, dossier 32, série 7. Cette demande ayant abouti, un tableau est retenu : « *Les Chants du soir* », parfois intitulé : « *Le Choral de Luther* ».

49. BHVP, Fonds Sand, Lettre auto. de Marchal, G 119, 07/01/1862.

50. *Journal des Goncourt*, éd. Fasquelle, 1927 (1866), p. 179.

51. BHVP, Fonds Sand, Lettre autographe de Marchal, G 5946, 6/5/1862.cf aussi G 117, 1861.

de 1863, *L'Artiste* note: « Depuis deux ans, [Marchal] s'est métamorphosé et peint de vrais tableaux ». Dans une autre lettre de 1862, il remercie la romancière :

« Vous avez passé dans ma vie et vous m'avez porté bonheur. Je ne sais pas si je réussirai mais ce que je sais bien c'est que j'ai fait de grands progrès, de réels progrès »⁵².

George Sand prodigue ses encouragements au peintre. Elle suit régulièrement son travail, et, attentive à sa carrière, s'inquiète de l'état d'avancement de ses tableaux : « Travailles-tu ? Pioches-tu ? », « Donnez-moi des nouvelles d'Alexandre et de votre tableau » lui écrit-elle le 28 mars 1864 à propos de “*La Foire aux servantes*”. Elle se rend fréquemment 11 place Pigalle, curieuse de découvrir ses oeuvres.

Elle se préoccupe de ses sources d'inspiration :

« Je vous écris à Bouxwiller [...]. Il tarde à mon cœur tendre de vous savoir sorti des glaces et des neiges de l'Alsace [...]. Faites-vous de belles choses ? aimez-vous toujours l'endroit, les types, les costumes ? »⁵³.

Le peintre effectue de fréquents séjours dans ce village près de Saverne, puisant ses sujets dans le folklore alsacien. Ses tableaux demeurent de véritables témoignages de scènes villageoises sous le Second Empire : “*Intérieur d'auberge*” (1861), “*Le Choral de Luther*” (1863), “*La Foire aux servantes*” (1864). Après le succès remporté au salon de 1866 par “*Le Printemps*”, il entreprend de peindre “*L'Hiver*”. George Sand suggère une variation sur les couleurs :

« Pioches-tu aussi ? puisque tu fais l'hiver, es-tu inspiré par l'hiver ? C'est pas vilain, l'hiver ; cette clarté blanche qui tombe de partout [...], des mousses d'un vert cru sur les troncs d'arbre, des flaques d'eau glacée qui brillent comme des diamants, c'est un peu brutal, mais ça n'est pas triste, et, vers le soir quand tout ça s'estompe dans la brume, ça devient très joli, et on s'en va, non pas tout à fait dans le bleu, comme dit Alexandre, mais dans le lilas qui rend l'esprit doux »⁵⁴.

En 1867, le peintre lui soumet un nouveau projet :

« J'ai trouvé un moyen ingénieux de sortir de l'Alsace pour entrer dans

52. BHVP, Fonds Sand, Lettre autographe de Marchal, G 122, 1862.

53. *Corr.*, XVI, 755.

54. *Corr.*, XIX, 599, 31/12/1865.

les élégances les plus raffinées. Je veux faire une surprise au public. J'ai voulu symboliser les deux types de femme de mon époque, la femme chaste, la femme au foyer et les courtisanes »⁵⁵.

Elle l'encourage dans cette voie :

*« J'avais peur que le public si changeant aujourd'hui ne se lassât de l'Alsace et de ces costumes rigides qui entraînent la répétition des mêmes types. Les journalistes ont-ils dit assez de bêtises sur la prétendue école alsacienne ! »*⁵⁶.

Mais, lorsqu'elle découvre la toile en question, "*Pénélope et Phryné*", elle lui fait remarquer : *« la gêne toute physique [...] qu'on éprouve à voir une figure serrée dans le cadre sans air et sans espace autour »*⁵⁷. Ce tableau connaît pourtant un engouement considérable auprès du public du Salon de 1868. George Sand s'empresse d'écrire à Lina le soir même de sa visite à l'exposition :

*« Le succès de Marchal est prodigieux, je le crois mérité. Les autres peintres disent oui et non. [...] J'ai dîné chez Brébant avec [...] Marchal qui roule sur l'or, et qui est ivre de son succès »*⁵⁸.

Théodore de Banville lui consacre même un poème : »

*« Pour nous charmer le blond Marchal
Dont la couleur est fort congrue
Cette fois à son fil d'archal
Suspend la Cocotte et la Grue. »*⁵⁹

55. BHVP, Fonds Sand, Lettre autographe de Marchal à G.S., G 146.

56. *Corr.*, XX, 340, 18/02/1867. Charles Marchal se rallia à l'école alsacienne qui, entre 1850 et 1880, était « caractérisée par la propension à illustrer la vie paysanne, d'ailleurs plus anecdotique que profondément humaine ». On y rencontre entre autres, G. Brion, C. Pabst, G. A. Lix, Jundt, G. Doré, C. Marchal, E. Ensfelder (qui fut d'ailleurs initié par Marchal). Tous ces peintres de genre ont fixé un moment de l'histoire alsacienne (coutumes, costumes, etc). Voir: "Contribution à l'étude de la peinture de genre en Alsace de 1845 à 1890", R.M. METZ in : *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, n°10, 1966 ; "Les peintres du folklore alsacien", H. HAUG, in : *Cahiers de la Shase*, n°25, 1958. Documents fournis par Le Musée du Pays de Hanau, Bouxwiller, Bas-Rhin.

57. *Corr.*, XX, 340, 18/2/1867.

58. *Corr.*, XX, 804, lettre à Lina 7/5/1868.

59. Th. DE BANVILLE, *Œuvres complètes*, H.Champion, 1998, T.V, *Les Occidentales*, p. 81, "*Pénélope et Phryné*". Publié dans le *Charivari* le 20/5/1868.

Mais comme dit Montrosier, « *il y a des fortunes qui ruinent un homme* »⁶⁰. En effet, Marchal ne peut surmonter son succès ; il perd peu à peu son enthousiasme et se décourage. Il continue à participer aux Salons, obtient même une commande de l'Etat en 1872 pour "*L'Alsace*"⁶¹ et deux de ses œuvres, "*Matin*" et "*Soir*"⁶², présentées au Salon de 1873, rencontrent un certain succès auprès des critiques ; mais hélas, le peintre n'est plus à la mode...

Dès 1861, George Sand avait fait part à Dumas fils de son enthousiasme pour son travail de portraitiste et de dessinateur :

« *Il nous a fait, à tous, nos portraits, mais des portraits merveilleux, charmants comme dessins, et d'une ressemblance que les portraits n'ont jamais eue [...]. Le mien, de portrait, est un chef-d'œuvre [...] il a fait ses deux esquisses de tableaux alsaciens. C'est très remarquable. Je ne connais pas sa peinture, mais il dessine joliment bien. C'est un contraste à étudier que cette grosse nature faisant si délicatement des choses si élégantes* »⁶³.

Il semble donc que, jusqu'en 1868 au moins, George apprécie ce talent. D'où vient qu'en 1873, le couperet tombe, et qu'il tombe sec ? Sortant du Salon qui se tient au Musée du Louvre, elle livre à l'*Agenda*, sans autre commentaire :

« *Je sors [...] avec Lambert [...]. Musée très médiocre [...], les Marchal atroces* »⁶⁴.

Un air de ressemblance...

Dans ses romans, George Sand introduit de nombreux personnages de peintres, véritables porte-parole de ses propos sur l'Art : le jeune professeur de dessin Laorens Armagnac et Maurice-Horace dans *Rose et Blanche* ; des peintres doués et talentueux comme Michel-Ange Lavoratori dans *Le Piccinino*, Laurent de Fauvel et Thérèse Jacques dans *Elle et Lui* ;

60. Cité en 30.

61. A.N. F/21/460 dossier 2 ; le Maire de Châlons-sur-Marne, remerciant le Ministre pour son envoi le 12/11/1875, écrit : « *Cette œuvre sera appréciée dans notre ville qui a subi l'occupation ennemie* ».

62. Salon de 1873 : "*Le Matin*" – "*Le Soir*", parues in: *Almanach du voleur illustré*, 1874 (Gravures extraites du *Musée universel*).

63. *Corr.*, XVI, 639, à Dumas fils, 20/11/1861.

64. *Agendas*, IV, 02/05/1873.



Charles MARCHAL : "*Le Matin*" (Salon de 1873)
L'Almanach du voleur illustré, 1874, gravure du *Musée universel*.



Charles MARCHAL : "*Le Soir*" (Salon de 1873)
L'Almanach du voleur illustré, 1874, gravure du *Musée universel*.

des peintres de portrait comme Flochardet et sa fille Diane dans *Le Château de Pictordu* ou Julien Thierry, ce spécialiste de fleurs, dans *Antonia* ; ou bien encore cet élève de Delacroix nommé Paul Arsène dans *Horace*, et la liste n'est pas exhaustive.

Si l'on peut aisément reconnaître dans les frères Zuccatti les peintres des fresques de San Marco du roman *Les Maîtres mosaïstes*, l'identification des artistes créés par George Sand avec des personnes existantes se révèle généralement difficile.

Il est permis d'envisager que Marchal ait inspiré le personnage de Morin du roman *Mademoiselle Merquem*⁶⁵, terminé à la fin de 1867. On peut certes objecter que le gros et truculent peintre ne correspond guère à la description physique de Stephen Morin « *hâlé comme un vrai marin, hérissé comme un oursin et calleux comme une langouste* »⁶⁶. Et, contrairement à Stephen qui est « *ennuyeux comme la pluie* » et ne possède « *ni esprit, ni gaieté* » (*MM.*, 124), Marchal est toujours présenté avec une solide et saine joie de vivre. Cependant, on peut relever plusieurs points de convergence entre eux.

Comme le peintre de marine, qui a dépassé la quarantaine, Marchal, lorsque paraît le roman en 1868, est âgé de 43 ans.

Tous deux pratiquent la peinture de plein air où ils réalisent leurs études : Morin, « *ce brave garçon voué aux études de marine est habitué à passer huit mois de l'année sur une côte quelconque, le soleil sur la tête, les pieds dans la vague, le vent dans les cheveux* » (*MM.*, 98). Marchal, lui, trouve son inspiration dans le village alsacien de Bouxwiller :

« *je travaille en plein air par 4 ou 5° au froid et un peu de neige [...]. Chaque matin la bise m'accroche délicatement au bord des doigts* »⁶⁷.

L'un et l'autre ne vivent que par et pour la peinture. Stephen « *n'avait jamais eu d'autre aptitude, d'autre ambition, d'autre pensée que la peinture [...], il l'adorait, il s'y plongeait, il en vivait* » (*MM.*, 98). Montrosier

65. G. SAND, *Mademoiselle Merquem*, texte établi et annoté par R. RHÉAULT, éd. Université Ottawa, 1981, note p.133-134. R. Rhéault pense, pour sa part, que Stephen Morin a été inspiré par deux peintres, rouennais d'origine : Gustave Morin (1809-1886) et Alexandre-Edmond Morin (1824-1882).

66. G. SAND, *Mademoiselle Merquem*, préface de Martine REID, édit. Actes Sud, 1998, p. 98. Toutes les citations se réfèrent à cette édition (désormais *MM*, suivi du n° de page).

67. BHVP, Fonds Sand, Lettre autographe de Marchal, G 119, 31/12/1862.

constate que « *l'art avait possédé [Marchal] tout entier* »⁶⁸. Tous deux sont des peintres laborieux et besogneux : Stephen « *travaille comme un bœuf* » (MM., 98) et Marchal « *comme un nègre* » dix heures par jour.

Morin « *vendait mal ses toiles* », tout comme Marchal qui pourtant plaisait au public avec ses scènes villageoises. On ne peut pourtant nier leurs qualités de bons peintres et de bons exécutants ; hélas, comme le regrette Célie Merquem à propos de Stephen : « *ce n'était pas le travail ni l'acquis, ce n'était pas la théorie, il avait trop de tout cela, il était trop peintre, il ne venait pas à bout d'être artiste* » (MM., 239). Si, dans sa critique du Salon de 1861, Castagnary assure que le meilleur tableau exposé reste "*Intérieur d'auberge*" de Charles Marchal, « *certaines parties accusant un métier facile et presque magistral* », il déplore qu'une « *propreté exagérée règne sur la toile* ». Les jugements du roman sur Morin : « *il n'était pas doué, pourtant il était né peintre* » ou « *il prétendait tenir toutes les ficelles, il les tenait peut-être, mais il ne savait pas les nouer* » (MM., 239) pourraient être également appliquées à Marchal. Selon Léon de Lora : « *Il ne possédait pas un tempérament de peintre dont la puissance s'accuse dans ses moindres ébauches* » et il ajoute « *qu'il n'affirme pas que la couleur soit d'un coloriste de race* »⁶⁹. L'ami de Marchal, l'écrivain Edmond About, déclare au sujet de "*La Foire aux servantes*" en 1864 :

« *Il faudrait peu de chose, en vérité pour que cet excellent tableau fût un chef-d'œuvre, il ne manque presque rien pour que l'artiste devienne un grand peintre. Mais quoi? Un peu plus d'air dans le tableau, un effet de lumière plus franc, plus décisif* »⁷⁰.

Célie Merquem, prétend qu'« *à force de voir et de chercher la nature, [Morin] avait fait abstraction complète des sentiments et des émotions, il cherchait tout au plus en lui le mouvement ; de l'expression il ne faisait pas le moindre cas [et on s'explique] pourquoi ses figures ressemblent à des rochers et leurs vêtements à des algues* » (MM.,118)

Le même manque d'expression était parfois reproché à Marchal, et *L'Artiste* signale en 1878 que « *l'auteur de "La Foire aux servantes" travaill[e] sur une palette sèche et dure [et que] les têtes sembl[ent] découpées dans du bois* ».

68. E. MONTROSIER, *op. cit.*

69. Léon DE LORA, *art. cit.*

70. Edmond ABOUT, *Salon de 1864*, Hachette, p.150.

Peintres de métier, ni Morin ni Marchal ne semblent être des artistes talentueux car « *La vraie peinture est [...] pleine de l'âme qui pousse la brosse* »⁷¹. Cécile Merquem tente, « *projet qui n'était pas si fou qu'on pourrait le croire* », de donner du talent à Stephen Morin :

« *Il s'agissait de bien saisir ce qui lui manquait pour faire sortir de lui ce qui était en lui, il était trop peintre, il ne venait pas à bout d'être artiste, ce qui lui manquait c'était d'être quelqu'un, c'était l'individualité, c'était la vie* » (MM.,239).

La même intention n'avait-elle pas traversé l'esprit d'Alexandre Dumas fils en présentant Marchal à George Sand ?

« *Quelle bonne influence vous pouvez avoir sur lui, sur l'autorité du talent, de l'exemple et du conseil, de l'influence que moi je ne pouvais avoir étant trop voisin d'âge, de caractère, de sexe avec ce grand gamin, je suis heureux que vous l'ayez apprécié pour ses véritables mérites et qu'il se soit aperçu d'un nouveau talent en lui. Bien des fois je lui avais conseillé le portrait* »⁷².

George Sand ne voit pas en Marchal un artiste de génie, mais le reconnaît comme un peintre honorable et sincère.

Marchal ne suit guère les conseils, pas plus que Stephen Morin dont l'ami

« *lui donnait assez inutilement des conseils [et] n'osait plus être d'une sincérité absolue avec lui, sachant que le jour où le découragement pénétrerait dans cette âme obstinée, il y aurait péril pour la raison ou pour la vie* » (MM., 98).

En 1867, en écrivant ceci, George Sand pouvait-elle imaginer que dix ans plus tard, Charles Marchal mettrait fin à ses jours ? Il laissait à son ami le restaurateur Brébant une lettre :

« *Ma vue est dérangée. Quand je veux peindre ou dessiner, l'objet est doublé d'une façon imperceptible, cela suffit pour m'empêcher de produire [...] Pour un peintre, c'est la mort [...] Puisque la vie renonce à moi, je n'ai pas le choix, je renonce à elle* »⁷³.

71. *Correspondance Flaubert-Sand*, citée par Martine REID, dans sa préface à *Mademoiselle Merquem*, éd. cit., p.13.

72. André. MAUROIS, *op. cit.* ; Lettre de Dumas fils à Sand, 23 /11/1861.

73. *Le Temps*, 31 mars 1877.

Marchal ou Couture ?

Alors que les portraits de George Sand par Delacroix, Charpentier ou Couture sont fréquemment reproduits ou exposés, celui que réalisa Marchal lors de son premier séjour à Nohant ne semble connu que des seuls lecteurs et admirateurs de l'écrivain. A-t-il compris George Sand ? Gustave Flaubert, à propos de ce portrait, fait remarquer à George :

« Il n'a vu en vous que la Bonne femme, mais moi qui suis un vieux romantique, je retrouve dans l'autre [le portrait de Couture] la tête de l'auteur... »⁷⁴

Le « Lapin rose » ou « bleu » ou « vert » est très souvent signalé dans les *Agendas*, plus de deux cents lettres lui ont été adressées par George Sand entre 1861 et 1876, et pourtant, la place qu'il occupa dans sa vie n'est guère prise en compte dans les nombreux écrits sur la romancière. Marchal s'y trouve qualifié d'« *ami divertissant* » ou de « *familier de Nohant* ». Il n'exerça aucune influence ni sur la pensée de George Sand, ni sur son œuvre littéraire et « l'histoire sandienne » peut le considérer comme un personnage mineur. André Maurois juge que c'était « *un artiste alsacien sans génie, mais agréable compagnon qui plaisait aux femmes et faisait des bons mots* »⁷⁵.

George Sand ne s'illusionne guère sur son compte, et l'accepte tel qu'il est, confiant ainsi à Dumas fils :

« [Q]u'il n'y ait pas en lui, un peu de ce que vous dites, légèreté et facilité à l'oubli, je n'en jurerais pas. Il est justement de ces natures qui ne réfléchissent pas énormément et que leur tempérament éloigne de la réflexion . »⁷⁶

C'est justement la simplicité, l'authenticité dans leur relation que George Sand apprécie : ces récréations, ces respirations, ces petits bonheurs quotidiens, comme les séances de fou-rire à Nohant, les parties de boules ou de bésigue, les courses au bord de la Creuse sur les rochers, les courses dans la campagne : « *J'ai fait hier avec le gros Marchal le tour et le zigzag de la colline. Nous avons marché 4 h[eu]res sans souffler. Pas une morille, mais des jacinthes sauvages.* »⁷⁷ écrit-elle à Maurice.

74. *Corr. Flaubert-Sand*, Flammarion, 1981, p.80, Lettre de Flaubert du 29/09/1866.

75. A. MAUROIS, *Les Trois Dumas*, éd. de poche, Hachette, 1961, p.369.

76. *Corr.*, XVI, 827, à Dumas fils, 01/03/1862.

77. *Corr.*, XIX, 829, 21/04/1866.

George Sand aurait pu appliquer à Marchal ce qu'elle dit à propos de son fils dans *Histoire de ma Vie* :

« *Si nous n'habitons pas le même enclos d'idées et de sentiments, il y a, du moins, une grande porte toujours ouverte au mur mitoyen, celle d'une affection immense et d'une confiance absolue* »⁷⁸.

Françoise VAYSSE



Charles MARCHAL : “*Le Choral de Luther*” (1863)
hst., 110 x 175 cm, Musée d'Épinal.



78. *Histoire de ma vie, Œuvres autobiographiques*, éd. G. Lubin, Pléiade, t. II, p. 447.



George Sand, dessin de Pauline VIARDOT (1872)
(cl. Roland Dreyfus)

Un portrait inédit de George Sand

par Pauline Viardot

LE 25 SEPTEMBRE 1872, Pauline Viardot arrive à Nohant, accompagnée de ses filles Claudie et Marianne, mais « *sans Tourgueniev toujours goutteux* » (*Agendas V*, p. 80) ; ce dernier arrivera le 3 octobre, alors qu'on ne l'espérait plus. Ce même 3 octobre, George Sand note dans l'Agenda :

« Aujourd'hui pas de musique ; on se repose. Je travaille un peu, après avoir causé avec Pauline qui fait un croquis de moi » (id., p. 82).

Nous avons eu la chance de retrouver ce dessin. Sur papier mesurant 20,5 sur 12,5 cm, il est tracé au crayon noir, et légendé en bas à gauche de la main de Pauline Viardot : « *George Sand* » ; en bas à droite, elle a inscrit à l'encre la date : « *3. 8^{bre} 1872* ». George Sand est représentée à mi-corps, de profil, assise dans un fauteuil.

Les Viardot et Tourgueniev repartent de Nohant le 5 octobre. M. Alexandre Zviguilsky a bien voulu me signaler une lettre d'Ivan Tourgueniev, écrite dix jours plus tard, où l'écrivain russe trace de George Sand un portrait qui ressemble de façon frappante au dessin fait par son amie Pauline Viardot. Cette lettre est adressée, en anglais, au littérateur

William Ralston (1828-1889), de Paris, 48 rue de Douai, le 15 octobre 1872 ; elle a été publiée dans la *Correspondance générale* d'Ivan Tourgueniev (Moscou-Léningrad, 1965, t. IX, p. 344-345, n° 2954). Nous en traduisons ici en français l'extrait relatif au séjour à Nohant ; nous avons mis en romain les expressions figurant en français dans le texte de cette citation. Tourgueniev commence par dire les souffrances qu'il endure à cause de la goutte :

« J'ai fait ce que le Français appelle "des efforts surhumains" et suis allé au château de Mme G. Sand – mais ne pus y rester qu'un seul jour – assez pour apprécier la bonne humeur, la cordialité et la bienveillance de cette femme remarquable, mais pas assez pour jouir de sa société aussi longtemps que je l'aurais souhaité. Elle vit dans une vieille maison française dans un pays boisé avec son fils, sa belle-fille et deux charmants petits-enfants : tout est calme et simple et "naturel" autour d'elle. Elle-même est vraiment une vieille dame maintenant – et avec le chic qu'elle a de cacher son beau front sous une crinière de cheveux bouclés – on dirait une Juive ; mais les yeux sont encore très beaux et intelligents – et d'une grande expression poétique ».

Thierry BODIN



La statue de George Sand par Clésinger à Nohant

L'IMPOSANTE STATUE de Jean-Baptiste Clésinger représentant « *une George Sand majestueuse, vêtue à l'antique sur une chaise curule, les pieds nus, un rouleau à la main* »¹ a été récemment transférée au domaine de Nohant, à l'occasion du bicentenaire de la romancière.

Chacun connaît les relations tumultueuses que George Sand entretenait avec ce sculpteur, prix de Rome, artiste reconnu de son temps et qui devint son gendre le 15 mai 1847. Sculpteur de talent, excellent praticien, Clésinger rencontre le succès au salon de 1847 avec sa « *Femme piquée par un serpent* ». Considéré par beaucoup comme brutal, viveur, prodigue, il ne sera pas le gendre rêvé et son mariage avec Solange entraînera de grandes douleurs pour George Sand.

La salle à manger de Nohant garde dans le secret de son intimité les traces d'une célèbre dispute familiale qui scella la brouille persistante entre George Sand et sa fille. Clésinger cherche à frapper Maurice. Le curé, les amis, les domestiques tentent de les séparer et d'enlever à Mauri-

1. Claude MALÉCOT : *George Sand et Félix Nadar*, éd. du Patrimoine, 2004.



Jean-Baptiste (dit Auguste) CLÉSINGER (1814-1883)
Allégorie de la Littérature, sous les traits de George Sand
Marbre, 1847-1853

Dépôt du Fonds national d'art contemporain, 2004,
Centre des Monuments nationaux, Domaine de Nohant.

rice le pistolet qu'il a couru chercher² et « *Solange attisant le feu avec une froideur féroce, et ayant fait naître ces déplorables fureurs par des ragots, des mensonges, des noirceurs inimaginables.* »³

Quelques années plus tard, malgré une forte animosité de George Sand à l'égard de son gendre, un comité de souscription se constitua pour qu'une statue à la gloire de l'écrivain soit réalisée par Clésinger. On ne sait pas précisément comment George Sand réagit à ce projet surprenant. En 1851, Solange annonce à sa mère :

« *Alexandre Dumas a eu l'idée de faire une souscription pour t'offrir cette statue de marbre. Monsieur de Girardin, le comte d'Orsay, Dumas, le vieux roi Jérôme se mettent en tête.* »⁴

Restait à réunir les fonds et Clésinger prit l'initiative de s'approcher de Louis-Napoléon Bonaparte. Le Prince Président lui répondit par une lettre courtoise, mais son refus est sans équivoque :

« *J'ai toujours rendu hommage au talent de George Sand. Sa statue ne pouvait être confiée à un ciseau plus habile... Mais l'attitude politique de l'écrivain ne me permet pas de souscrire à l'œuvre de l'éminent sculpteur.* »⁵

George Sand n'en fut nullement surprise et pensa en toute logique qu'il valait mieux attendre des « *temps moins anti-socialistes* »⁶.

L'œuvre fut néanmoins achevée et fut achetée en 1854 par Emile de Girardin.

Un nouveau comité, constitué au lendemain de la mort de George Sand (le 8 juin 1876) étudia à nouveau l'opportunité d'élever une statue à sa mémoire et conclut à l'inutilité d'un tel projet. Girardin accepta alors de vendre l'œuvre en sa possession à la Direction des Beaux Arts, pour la Comédie-Française. Et c'est ainsi qu'elle fut installée dans le foyer du Théâtre Français le soir de l'entrée au répertoire de la pièce *Le Marquis de Villemer*, le 4 juin 1877. George Sand, figurée à la romaine, en allégorie de la

2. George Sand a raconté cette scène dans une longue lettre de juillet 1847 adressée à Emmanuel Arago (*Correspondance*, éd. G. Lubin, t. VIII, p. 17-49).

3. *Corr.*, t. VIII, p. 12, lettre du 16 juillet 1847 à Marie de Rozières.

4. Lettre du 26 mai 1851 à sa mère, citée par G. Lubin (*Corr.*, t. X, p.269, n. 1).

5. *Ibid.*

6. *Corr.*, t. X, p. 317, lettre du 9 juin 1851 à Solange.

littérature, vint se substituer à la comédienne Rachel dont la statue, elle aussi œuvre de Clésinger, venait d'être transférée à l'Odéon.

Sand demeura à la Comédie-Française presque un siècle. En 1974, d'importants travaux furent à l'origine du transfert de sa statue dans les réserves du musée national du château de Compiègne, où elle sommeilla durant près de trente ans.

Lors des recherches effectuées par Claude Malécot, commissaire de l'exposition « George Sand, Félix Nadar, portraits photographiques », au palais Jacques Cœur à Bourges, une photographie de Nadar représentant la sculpture de Clésinger remplaça sous les projecteurs de l'actualité cette œuvre quelque peu oubliée. En effet, en 1867, Félix Nadar s'était adressé à l'administrateur du Théâtre Français afin d'obtenir l'autorisation de photographier la collection de bustes des auteurs et comédiens de la Comédie-Française. Il photographia naturellement la toute nouvelle statue de George Sand. Comme l'indique Claude Malécot :

*« les traits de la femme de lettres fixés par Nadar en 1877, font désormais partie de la mémoire collective consacrant le triomphe de la photographie, désormais élevée au rang des beaux-arts, comme le souhaitait tant le photographe ».*⁷

C'est cette magnifique image qui nous mit sur la piste de cette œuvre à l'histoire singulière. En effet, nous prîmes avec Claude Malécot le chemin du château de Compiègne où nous découvrîmes, dans les réserves, l'œuvre à peine recouverte d'un léger voile de poussière. Le projet de la soustraire à l'oubli et de la rendre aux regards du public nous fit rêver : l'imaginer installée à Nohant et pourquoi pas dans les jardins...

Mais après une étude sur sa conservation, nous dûmes abandonner l'idée d'exposer la sculpture à l'extérieur. C'est donc au rez-de-chaussée du bâtiment de l'atelier Delacroix qu'elle trouve depuis le mois de septembre 2004 un abri salubre.

Ce nouvel espace d'accueil permet au public de s'asseoir et d'entendre un certain nombre d'extraits des plus beaux textes de George Sand interprétés par la comédienne Hélène Phillippe. Plusieurs panneaux expliquent l'histoire de cette œuvre.

C'est vrai, qu'elle est belle cette statue !

7. Claude MALÉCOT, *op. cit.*, p. 150.

Le marbre à fond blanc, avec des colorations ocre jaune, a retrouvé après restauration tout son éclat. Le visage de George Sand est empreint d'une grande solennité et d'une grande sérénité. Le drapé de la robe est d'une incroyable finesse, presque transparent. George Sand se présente à nous en véritable allégorie de la littérature et du théâtre. Chaque visiteur peut mesurer la force de sa rencontre avec cette interprétation, un peu académique certes, mais aux qualités indéniables. Il peut s'imprégner de la beauté, de la poésie et de la pertinence des écrits de celle qu'il peut contempler.

George Sand doit sourire malicieusement de se voir ainsi présentée, transposée dans l'imaginaire et le savoir-faire de celui avec qui elle eut des rapports si difficiles.

Georges BUISSON
Palais Jacques Coeur



VILLE DE LA CHATRE

FÊTES DU CENTENAIRE DE GEORGE SAND

SAMEDI 9 DIMANCHE 10 ET LUNDI 11 JUILLET 1904

Sous la présidence d'honneur de : M. le Ministre de l'Instruction Publique, M. Paul MEURICE, M. Henri BRISSON, M. E. FORICHON Et sous la présidence de Madame SÉVERINE, M. Marcel PRÉVOST, président de la Société de Gens de Lettres M. André THEURIET, Délégué de l'Académie Française

PROGRAMME

SAMEDI 9 JUILLET, à neuf heures du soir CONCERT SUR LE BALSQU DE L'ABBAYE PAR LA MUSIQUE MUNICIPALE

DIMANCHE 10 JUILLET, à 8 heures du matin Réunion sur la Place de la Mairie ou à la Gare à neuf heures

VISITE A NOHANT, avec les Gas du Berry

Des trains partant de La Châtre et de Châteauroux, permettront d'être à Nohant à l'heure indiquée Un service de voitures sera également organisé. — Retour à La Châtre par le train de onze heures. On pourra aussi rentrer à La Châtre à 4 heures 30

DANS L'APRÈS-MIDI ASSEMBLÉE CHAMPÊTRE SUR LA PLACE DU CHAMP DE FOIRE

à une heure et demie CORTÈGE DE CHARS RUSTIQUES Compagnons, Corporations, Vignerons, Laboureurs, Potiers, Sabotiers, Faucheurs, Moissonneurs, Bergers et Bergères, Fileuses, Gas du Berry etc., etc.

ITINÉRAIRE DU CORTÈGE: Place de l'Hospice, Rue Nationale, Place de la Mairie, Rue et Square George Sand, Rues Croix Luchon, Croix-Cauvin, Charles Drapeau, Notre-Dame, Place du Hôpital, tour de la Place du Marché, Rues des Boucheries, Emile Accolas, Nationale, place de la Mairie, rue George Sand, Champ-de-Foire.

HOMMAGE A GEORGE SAND

Discours devant la Statue par M. Marcel PRÉVOST et M. André THEURIET

L'Écho de l'Indre, La Châtre, supplément du 8 juillet 1904, annonce pour les Fêtes du Centenaire de la naissance de George Sand (archives A.G.S.).

LE GAULOIS DU DIMANCHE — SAMEDI 1er MAI 1926
Le Gaulois du Dimanche SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE
REDACTION ÉPÉRISTATION 1, rue de Valenciennes, Paris

CINQUANTAIRE DE GEORGE SAND

Je suis précieuse et je suis précieuse...
rebel de la terre, enfonçant ses yeux dans un étroit horizon et dominant leurs formes saugrenues par la bleu transparent de l'air.

Je suis précieuse et je suis précieuse...
sans tel. Finalement, Triste et inflexible envers moi-même, à cause de moi-même.

Je suis précieuse et je suis précieuse...
jusqu'à sur cette fondrie, si je pouvais la faire la rejoindre, car, je le vois, le reproche des erras, que j'ai fait, moi-même, qui venait d'être le point de départ de tous ces événements.

LE SALON GEORGE SAND au Musée Carnavalet
C'est un salon de Mme de Sévigné à la fois de La Fontaine, de La Bruyère, et de La Rochefoucauld. Le Salon George Sand est officiellement inauguré le 7.



NAL PIFFOËL (indépendant)

À la "une" du Gaulois du Dimanche, Paris, supplément littéraire du samedi 1er mai 1926, cinquantenaire de la mort de George Sand, pages inédites du Journal de Piffœl (archives A.G.S.).

Commémorations sandiennes

1884-2004

« Moi je crois que dans cinquante ans je serai parfaitement oubliée et peut-être durement méconnue. C'est la loi des choses qui ne sont pas de 1^{er} ordre et je ne me suis jamais crue de premier ordre. Mon idée a été plutôt d'agir sur mes contemporains, ne fût-ce que sur quelques-uns, et de leur faire partager mon idéal de douceur et de poésie. »

George SAND,
Correspondance avec Gustave Flaubert,
8 décembre 1872

POUR APPRÉHENDER avec plus de recul la commémoration du bicentenaire de la naissance de George Sand, nous nous sommes attachés à comprendre les contextes patrimonial et commémoratif dans lesquels cette année 2004 prenait place. Une chronologie des commémorations depuis l'érection de la statue du square George Sand à La Châtre en 1884, jusqu'à la promulgation de l'année 2004 comme "Année George Sand" par le Ministre de la Culture et de la Communication, Jean Jacques Aillagon, nous a permis ensuite de cerner l'évolution de sa mémoire. Nous avons enfin mis en lumière la pluralité et la complexité de l'image de George Sand, en étudiant "les George Sand", à l'instar des "France" de Pierre Nora.

Auguste Comte vantait déjà les mérites du phénomène commémoratif, *« surtout destiné à développer profondément, chez la génération actuelle, l'esprit historique et le sentiment de continuité »*¹. Dans le droit fil des pré-

1. Auguste COMTE, *Calendrier positiviste ou système général de commémoration publique*, Librairie scientifique industrielle Mathias, 1849.

ceptes comtistes, fêtes et commémorations se sont multipliées pour organiser les mémoires avec l'espoir de les unifier. Dans l'introduction de la brochure *Célébrations nationales 2000*, Pierre Nora écrit :

« *La commémoration est aujourd'hui la base continue de la vie culturelle, artistique et littéraire, universitaire et savante, qui tend à se dérouler toute entière selon le calendrier commémoratif. Du colloque à l'exposition rétrospective, du catalogue à l'édition exhumatrice, l'anniversaire est devenu la pierre d'angle de tout programme de travail intellectuel.* »

Il prend acte de la généralisation des commémorations, acceptées par tous, comme moyen de diffusion culturelle, historique et identitaire privilégié dans les sociétés occidentales contemporaines. Cette ampleur commémorative nous amène à réfléchir sur la véritable portée de ces anniversaires et notamment sur la notion de patrimoine en matière littéraire.

« *Dis moi qui tu célèbres et je te dirai qui tu es* » : par cette question, William Johnston² semble résumer l'importance de la commémoration dans notre culture. En fait, le culte des anniversaires est devenu l'un des traits de la culture post-moderne. Il n'est pas d'année qui s'écoule sans que l'on célèbre un quelconque anniversaire. La sociologie des mentalités nous enseigne que le culte des anniversaires rappelle aux hommes leur soumission à l'inéluctabilité du temps qui passe et se substitue aux fêtes religieuses comme moyen de satisfaire le besoin d'ordonner l'écoulement du temps et la vie en société.

L'apogée fut, au cours des années 1980, la célébration du Bicentenaire de la Révolution française. Ce moment commémoratif coïncide avec l'essor de ce que William Johnston nomme la "mentalité post-moderne". Notre époque de fin des idéologies et des grandes croyances recourt au calendrier pour réévaluer les autorités et les grands personnages du passé et nourrir ses préoccupations. Cela signifie, ironiquement, que la société postmoderne commémore ce qu'elle a cessé de vénérer. Le passé est devenu un produit culturel comme un autre.

Les anniversaires de la fin du XX^{ème} siècle se font cultes officiels et publics, sous la double emprise de l'industrie culturelle et du mécénat étatique, avec pour seules visées l'identité nationale ou la continuité humaniste. La célébration du centenaire de la mort de Voltaire et de Rousseau, en

2. William M. JOHNSTON, *Post-modernisme et Bimillénaire, le culte des anniversaires dans la culture contemporaine*, P.U.F., 1992.

1878, présente déjà les principales pratiques des commémorations actuelles : en un siècle, elles n'ont connu que quelques aménagements esthétiques. Les diverses commémorations à la mémoire de George Sand, comme nous allons le voir, en témoignent.

« *Qui veut comprendre le poète doit aller dans le pays du poète* ».

GOETHE

Avant d'étudier les célébrations de Sand, il nous faut établir un état du patrimoine sandien. Patrimoine idéal, en premier lieu, dont nous ne parlons ici que pour mémoire. Le patrimoine sandien est d'abord constitué de nombreuses sources écrites et manuscrites, regroupées pour la plupart dans des collections et fonds publics³. Quelques musées se sont créés à partir d'une collection de documents ou d'objets personnels de l'auteur, afin de présenter le personnage et son œuvre : le Musée de la Vie romantique à Paris, le Musée George Sand et de la Vallée Noire à La Châtre, voire le Château d'Ars, destiné depuis de nombreuses années à recueillir le fonds sandien de la Ville de La Châtre.

C'est aussi le patrimoine bâti, qui, d'abord témoignage de l'existence de l'artiste dans un lieu précis, devient par la suite cadre ou gardien de la mémoire de l'artiste.

Le monument phare, lorsque l'on parle de patrimoine littéraire, est sans conteste la maison d'écrivain. L'attachement des habitants de la région pour le domaine de Nohant est avéré, tout comme l'était celui de George Sand auparavant. Cette demeure – et par extension, la région toute entière – a pris une place importante dans la vie et l'œuvre du personnage. Son rôle majeur dans la vie de Sand explique la légitimité du lieu dès avant la mort de l'auteur pour les pèlerins en mal de patrimoine sandien. George Sand en effet a participé à la transformation de l'approche topographique de sa région en inventant un terroir : la Vallée Noire.

« *Puisqu'on veut que la Vallée Noire n'existe que dans ma cervelle, je prétends prouver qu'elle existe distincte de toutes les régions environnantes et qu'elle méritait un nom propre* »⁴.

3. Pour citer les plus importants : fonds Aurore Lauth-Sand à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, fonds Lubin au Musée de la Vie Romantique, fonds Lovenjoul à l'Institut de France.

4. George SAND, « La Vallée noire », in *La Vallée noire*, Christian Pirot éd., 1998, p. 10 [L'Éclairer de l'Indre, 28/XI/1846].

A ces lieux il faut ajouter ceux qui, créés par l'œuvre sandienne, n'acquièrent de valeur patrimoniale qu'après lecture des textes où ils apparaissent. Les lieux sandiens sont légion dans cette partie du Berry, puisque nombre de romans de l'écrivain furent inspirés par sa propre expérience de la campagne locale. Beaucoup se sont cependant attachés à vouloir fixer sur le terrain des lieux imaginés et imaginaires.

Dès la fin du XIX^e siècle, Nohant devient un lieu de visite, et le demeure du temps d'Aurore Lauth-Sand, qui en fait donation à l'État en 1952. Dès lors, les Monuments Historiques prennent en charge une partie des frais de restauration et s'impliquent dans la pratique des visites. Ils deviennent propriétaire et gestionnaire uniques à sa mort en 1961.

Lorsque le tourisme se développe en France, Nohant et la Vallée Noire figurent en bonne place dans les publications décrivant les atouts de la province, et deviennent éléments du patrimoine berrichon au même titre que les églises romanes. Dans un ouvrage de 1896 sur l'histoire de La Châtre et de son arrondissement, Nohant est déjà envisagé pour sa valeur sandienne. Au fil des éditions s'ajoutent les sites majeurs de la Vallée Noire, comme Sarzay et le Moulin d'Angibault. Le patrimoine sandien en "Vallée Noire" se développe et s'organise au point qu'il est devenu à partir des années 1990 l'attrait touristique majeur de la région.

1804-2004 : un siècle de commémorations sandiennes

Figure de proue du mouvement romantique, exposée lors de la Révolution de 1848, reconnue pour ses romans populaires, critiquée pour son indépendance, George Sand est au centre de la vie littéraire, artistique et politique de son temps. Ainsi que l'a fait l'écrivain, les commémorations à sa mémoire accompagnent leur époque, et témoignent sur celle-ci.

1884 : première manifestation sandienne

Depuis 1882, la Ville de La Châtre, qui avait déjà baptisé une rue du nom de la romancière, envisageait de créer un square "George Sand" pour y déposer une statue de l'artiste. Un comité, constitué pour l'occasion, lança un concours et choisit le sculpteur Aimé Millet⁵. George Sand est représentée assise sur un rocher, à l'image des hommes illustres, dans une

5. Solange Clésinger, fille de l'auteur, avait proposé une œuvre de son mari, qui fut refusée par le comité. Face à ce refus, elle organisa une exposition de ce buste au Collège communal, pendant les festivités commémoratives.

attitude réfléchie, tenant sa plume et un livre entr'ouvert. Des manifestations furent prévues les 9, 10 et 11 août 1884, sous la présidence de Ferdinand de Lesseps. De nombreuses personnalités étaient présentes, pour beaucoup hommes politiques et érudits locaux. Quelques personnalités parisiennes se déplacèrent, la plupart anciens amis de George Sand : Armand Sylvestre, Charles Buloz, Calmann-Lévy et Paul Meurice. La famille de la romancière fut représentée par son fils Maurice Sand.

Après un hommage écrit par Victor Hugo, suivirent les discours officiels des organisateurs. Dans chacune des allocutions, George Sand est un "bien" berrichon. Ainsi, le maire de La Châtre :

*« Mais si sa gloire rayonne au loin, nous ne saurions oublier qu'elle nous appartient plus intimement et que George Sand, par ses ravissantes peintures, fait connaître à tous notre Berry et les bords de la Creuse. »*⁶

Le repli identitaire local fut accentué en raison du peu d'écho rencontré par les manifestations berrichonnes, la plupart des personnalités politiques et littéraires d'envergure nationale ne s'étant pas déplacées. La foule des anonymes berrichons avait pallié ces absences. Si de nombreuses festivités suivirent l'inauguration de la statue, la plupart, sans rapport avec George Sand, étaient simplement populaires et ludiques : retraite aux flambeaux, fêtes de gymnastique, banquet de 280 convives, feu d'artifice, concours musical réunissant les orphéons et les fanfares de la région.

1901 : 25^{ème} anniversaire de la mort de George Sand

Sous l'impulsion de personnalités locales, se tiennent à La Châtre de nouvelles célébrations, répétition avant le centenaire de sa naissance. La commémoration se veut régionaliste et populaire. Plusieurs comités ont été formés : à Paris, avec des personnalités littéraires, et deux autres en Berry, dont l'un à La Châtre.

Cette cérémonie fut accompagnée des habituels discours officiels, poèmes dédicacés à la grande dame, festivités populaires, et cortège dans les rues de la ville. La commémoration, circonscrite à la région de La Châtre, ne fut guère saluée que dans la presse locale.

6. Daniel BERNARD, *Berry, Pays de George Sand*, anthologie, éd. Alain Sutton, Saint-Cyr-sur-Loire, 2003., p. 140. Mes remerciements à Éveline Caron, de la Bibliothèque municipale de La Châtre, pour cette précision.

1904 : 100^{ème} anniversaire de la naissance de George Sand

Reconnaissance officielle : les grandes célébrations du centenaire de la naissance de George Sand se déroulèrent aussi bien en Berry qu'à Paris. Les manifestations berrichonnes furent organisées comme une « *fête régionaliste, populaire et sans appareil officiel, souhaitant une grande participation du peuple des campagnes* »⁷. Les fêtes eurent lieu principalement à La Châtre et à Nohant « *sous le patronage des petites-filles de Sand et avec l'aide de braves gens* »⁸.

La journée anniversaire, le 10 juillet, débuta par une arrivée à la gare de Nohant, puis par une visite de la maison de George Sand avec ses petites-filles Aurore Lauth-Sand et Gabrielle Palazzi. Les personnalités invitées furent accueillies par un cortège de figurants du terroir et de personnages inspirés des romans champêtres, accompagnés de chars rustiques, sous les yeux de près de deux mille spectateurs. Puis les manifestations s'enchaînèrent à La Châtre, devant la statue de George Sand, allant du concert d'airs berrichons composés à la mémoire de Sand, au banquet de 150 couverts et au chapelet de discours officiels et de poèmes inspirés.

La Ville de Paris choisit le 1er juillet 1904, date anniversaire de sa naissance, pour inaugurer une statue de l'écrivain, due au sculpteur Sicard, dans le parc du Luxembourg. Outre cette manifestation-phare de la commémoration, une plaque de marbre fut apposée, rue Meslay, à l'emplacement où s'élevait en 1804, le n°15 de la rue, lieu de naissance de l'auteur ; une importante exposition ouvrit ses portes dès la fin du mois de mai 1904, au théâtre de l'Odéon, réunissant de nombreux documents : photographies, gravures de l'intérieur et de l'extérieur de Nohant, dessins de Maurice Sand, manuscrits, objets familiaux.

1926 : cinquantième anniversaire de la mort de George Sand

Les cérémonies sont organisées sous la houlette de l'Académie française, de la Société des gens de lettres, du Conseil Général de l'Indre, et les villes de Châteauroux, La Châtre, et Nohant-Vic honorent sa mémoire. Plus centrées sur l'écrivain, elles débutent le 7 août par une soirée littéraire au théâtre municipal de Châteauroux, "George Sand et le Berry", suivie d'une conférence. Le lendemain, c'est l'inauguration d'une stèle en

7. Hugues LAPAIRE, *Le pays berrichon*, éd. Du Gargaillou, Châteauroux, 1908.

8. *Ibid.*

l'honneur de George Sand, à Corlay⁹, suivie d'une visite de Nohant par sa dernière petite-fille, Aurore. Après le banquet traditionnel à La Châtre, et un hommage à la statue de George Sand, fut donnée une grande fête symbolique du travail des champs (cortèges, chars, etc.), avec le concours de la société des Gâs du Berry et la présence des Compagnons du Tour de France. Les chars représentaient les thèmes des moissons, de la bergère et faisaient référence à *La Petite Fadette* et au *Meunier d'Angibault*.

A Paris, la commémoration se borna à une représentation théâtrale du *Marquis de Villemer*.

1954 : 150^{ème} anniversaire de la naissance de George Sand

C'est le moment où les études sandiennes se multiplient, où paraît la biographie d'André Maurois, *Lélia, ou la vie de George Sand* ; les commémorations prennent, pour la première fois, une dimension littéraire, artistique et historique d'envergure nationale. Cette fois, l'accès n'est pas ouvert au grand public, mais réservé à une poignée de représentants du monde politique ou littéraire désignés par le Comité national de célébration de 1954.

Le 3 juillet 1954, un hommage officiel est rendu à la romancière dans sa demeure de Nohant. Une assemblée de personnalités du monde politique et littéraire, et Aurore Lauth-Sand, déposent une gerbe, ornée d'un ruban tricolore, sur la tombe de George Sand.

Le 4 juillet 1954, après une réception officielle à la sous-préfecture de La Châtre et le dépôt d'une gerbe devant la statue de George Sand, les personnalités officielles sont accueillies pour le baptême du collège George Sand.

Suivent alors de nombreuses manifestations populaires (défilé de chars reprenant les thèmes des romans et de la vie de George Sand, spectacle de danses folkloriques, de musiques et chants du Berry) et culturelles (une importante exposition est organisée au Musée de l'Hôtel Bertrand, à Châteauroux, avec manuscrits, éditions originales, lettres et portraits).

À Paris, la Bibliothèque Nationale prend place dans cet ensemble en organisant une belle exposition avec le concours des Musées de France, du Centre national des monuments nationaux, des Archives nationales, des grandes bibliothèques publiques et de collectionneurs particuliers.

9. Corlay marque, selon George Sand, le lieu où débute la Vallée Noire. On lit sur la stèle : « Ici commence la Vallée Noire célébrée par les romans de George Sand ».

Cette commémoration est la première qui ne soit ni uniquement berri-chonne et régionaliste, ni parisienne et élitiste. De nombreuses conférences, articles, publications diverses, initiatives privées, retransmissions radiophoniques témoignent de la ferveur de cet anniversaire.

1976: 100^{ème} anniversaire de la mort de George Sand

Un comité départemental, créé en 1975, est chargé d'organiser de nouvelles cérémonies pour le centenaire de la disparition de George Sand. Tout au long de l'année 1976, avec un moment fort à la période estivale, se succèdent publications, conférences, colloques ou prestations folkloriques, expositions à Nohant, Gargillesse ou La Châtre.

L'investissement local est important. Deux événements marquent cette année de célébration : un hommage populaire, organisé par Jean-Louis Boncoeur et un concours international d'instruments rustiques. Nohant reste le centre des manifestations commémoratives, mais de nombreux villages des alentours se réfèrent à George Sand dans leurs festivités annuelles.

Enfin, un hommage officiel se déroule le 8 juin 1976, à Nohant, avec un spectacle folklorique, en présence d'Alain Poher, président du Sénat. En revanche, si les manifestations parisiennes furent moins nombreuses et plus confidentielles qu'en 1954, le public fit un large succès à la savante Exposition des manuscrits, des éditions originales et des rééditions, organisée à cette occasion, l'année suivante, par la Bibliothèque Nationale. La télévision multiplie reportages et émissions consacrées au Berry et à la romancière. Les rééditions d'œuvres de George Sand sont légion. Manifestations folkloriques, concerts de musique romantique, ouverture sur l'Europe avec Chopin, colloques et conférences, publications et expositions ont permis de donner aux cérémonies de 1976 une dimension culturelle, didactique et populaire. Les célébrations commémoratives ont évolué. D'un régionalisme moins affirmé, elles témoignent d'une volonté de découverte et d'éducation populaire.

2004, année George Sand

L'année 2004 a été déclarée "Année George Sand" par le Ministre de la Culture, Jean-Jacques Aillagon ; elle obéit à la règle des « *grands classi-*

ques commémoratifs ». Par cette expression, Thierry Gasnier¹⁰ désigne un ensemble de pratiques qui se retrouvent dans toute l'histoire des commémorations.

L'hommage officiel : locale, nationale ou internationale, une commémoration s'accompagne toujours d'un hommage officiel, rendu par les instances politiques et les responsables de la célébration. L'Année George Sand a été inaugurée le 3 février dans les salons de l'Assemblée Nationale à l'Hôtel de Lassay. La journée de l'hommage national ayant été fixée au 3 juillet, Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la Culture et de la Communication a prononcé l'hommage national à Nohant, devant un parterre d'invités officiels. Son discours fut suivi de la lecture d'un choix de textes autobiographiques de l'écrivain par Marcel Bozonnet, administrateur général de la Comédie-Française. La journée s'est poursuivie par un apéritif villageois ponctué de musiques et danses folkloriques, pour le grand public. Les personnalités invitées de l'hommage officiel étaient reçues dans le parc de Nohant pour participer à un cocktail et assister à des spectacles musicaux.

Les poses de plaques commémoratives et les baptêmes de rues sont des pratiques très prisées, pour leur caractère solennel et officiel ; elles ne pouvaient plus concerner l'écrivain, chacune des grandes villes, dans la région Centre et dans toute la France possédant au moins une rue "George Sand" : ainsi, La Châtre, depuis 1884. Un hommage a été rendu à Georges Lubin, éditeur des 26 volumes de la Correspondance et des textes autobiographiques de la romancière, par sa ville natale, Ardentes, dans l'Indre. Une plaque commémorative a été apposée sur sa maison natale¹¹, une rue a été baptisée à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, le 15 mai 2004.

L'édification de statues ou monuments commémoratifs a la vertu d'ancrer la mémoire du héros ou de l'événement sur les lieux de son histoire et d'en fournir un témoignage durable et tangible. Une autre pratique de sens similaire s'est multipliée depuis le bicentenaire de la Révolution française en 1989 : la plantation d'arbres. C'est ainsi que le Comité des Fêtes de Nohant-Vic a organisé la plantation d'un chemin arboré à Nohant

10. Thierry GASNIER, « La France Commémorante », *Le Débat*, n°78, janvier - février 1994.

11. L'association "Les Amis de George Sand", longtemps présidée par Georges Lubin, a tenu à ce que soit célébrée, par ce dépôt de plaque, l'œuvre de ce grand érudit [N.D.L.R.].

« pour redonner à cette Vallée Noire son vrai visage, celui qu'a connu George Sand, pour que le voyageur qui passe véhicule l'image d'une région où la nature a encore le droit d'exister, pour que l'arbre qui pousse fasse que le souvenir reste »¹².

Les timbres-poste et les flammes postales sont une autre manière de fixer le moment commémoratif : en collaboration avec La Poste, Nohant et la Bibliothèque historique de la Ville de Paris ont accueilli, les 20 et 21 mars, la sortie nationale d'un nouveau timbre à l'effigie de George Sand. Mais le succès de la journée de vente anticipée du timbre George Sand doit sans doute plus aux philatélistes qu'aux admirateurs de Sand.

Une marche est un moyen d'actualiser et de relier les lieux de commémoration successifs. Si aucun défilé officiel n'a été prévu, cependant, après "La marche de la Comédie humaine" pour le bicentenaire de la naissance de Balzac en 1999, l'écrivain Gonzague Saint Bris a conduit une marche entre Nohant et Saint Chartier, dans l'après midi qui suivit l'hommage national, le 3 juillet 2004. Elle fut suivie par plusieurs centaines de personnes.

Les actions de recherche et de diffusion scientifique sont essentielles aux commémorations actuelles, qui se pensent comme une pédagogie : colloques, journées d'études, expositions sont devenues selon Thierry Gasnier « la forme dominante »¹³ de la commémoration, avec les cycles de conférences, les voyages et excursions thématiques, les actions en milieu scolaire. L'année 2004 est très riche en conférences, colloques, expositions, dont nous ne saurions traiter ici. Remarquons cependant que les sujets choisis bien que très variés, se consacrent dans leur grande majorité à la thématique politique et surtout féministe de George Sand. De plus, l'ampleur de la commémoration se marque par la multiplication de ces colloques, conférences et expositions, notamment à l'étranger (États-Unis, Japon notamment)¹⁴.

Les actions de diffusion culturelle, nombreuses et très diverses : concerts, représentations théâtrales, fêtes et spectacles dits "populaires",

12. Bulletin d'informations municipales de Nohant-Vic, n°17, juin 2004.

13. Thierry GASNIER, art. cit.

14. Voir nos compte-rendus de l'exceptionnelle exposition de son riche Fonds Sand par la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, des manifestations organisées en Berry, des très pédagogiques expositions autour des lieux savoyards de la romancière. [N.D.L.R.]

animations “son et lumière” ou manifestations d'ordre ludique et festif sont de mise ; elles ont en commun une caractéristique du nouveau style commémoratif : ne rien produire de durable. C'est ainsi que l'hommage national du 3 juillet 2004, se clôtura sur un grand spectacle pyrotechnique.

Les canaux médiatiques sont sollicités : un grand nombre de livres, disques, revues et émissions de radio ou de télévision, voire de films, sont produits à l'occasion des anniversaires. L'on ne peut que noter, à voir leur masse croître sans cesse, que l'essentiel de la mémoire des célébrations nationales transite désormais par ces canaux. Lors des commémorations de 1904 et jusqu'en 1976, seules la presse généraliste et les revues s'étaient intéressées à Sand. La presse concernée s'est désormais bien élargie. Citons un exemple : le magazine *Réponses Cuisines* a consacré son numéro du printemps 2004 à l'hypothétique cuisine qu'aurait George Sand si elle était l'une de nos contemporaines !

”Les George Sand”

« *Les images prêchent* »
DIDEROT¹⁵

Tout comme Pierre Nora parle “des France”, dans *Les lieux de mémoire*, pour en désigner les images différentes et même conflictuelles, nous dénombrerons cinq principales “George Sand”.

La Bonne Dame : l'expression apparaît dans les années qui suivent la disparition de George Sand¹⁶. Hugues Lapaire la popularise en 1897 en publiant *La Bonne Dame de Nohant*. Lors des fêtes de 1901 et 1904, elle sera bien des fois reprise.

Deux tendances idéologiques, tout au long du XX^{ème} siècle, exploitent cette image. Dès 1876, la bourgeoisie conservatrice édulcore l'image de l'auteur pour la rendre acceptable à ceux qui recherchent une gloire locale respectable. Paradoxalement, les milieux républicains et progressistes répandent l'idée d'une George Sand bourgeoise opportuniste, notamment à

15. DIDEROT, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*.

16. Dans sa thèse de 1919, *George Sand et le Berry*, Louise VINCENT rapporte les conclusions d'une enquête effectuée au début du XX^{ème} siècle dans la région de La Châtre : « *Jamais George Sand n'a été appelée la bonne dame dans le monde des ouvriers et des paysans. Tout ce qu'ils ont pu dire, c'est ceci : Oh ! c'était bin une bounne dame ! mais entre une bonne dame et la bonne dame, il y a un abîme* ».

cause de son opposition à la Commune, qui leur fait oublier son rôle en 1848. Ainsi, deux mouvements, aux idées et objectifs contraires, se rejoignent pour perpétuer l'image de la Bonne Dame, auteur de naïfs romans champêtres.

La scandaleuse : longtemps, l'œuvre de George Sand fut comme un continent méconnu au sein de la littérature française et la liste de ses amants plus connue que celle de ses romans. Cette image diabolisée est inverse de l'image idéalisée de la mère, de l'épouse et a fortiori de la grand-mère. C'est pourquoi les deux images sont souvent associées, la dernière rachetant les péchés de la première.

L'Homme de Lettres : George Sand a longtemps été négligée des études littéraires, surtout universitaires, ainsi que des lecteurs et éditeurs. De son œuvre, on ne retenait que les "bergeries" : *La Mare au diable*, *La Petite Fadette* ou *François le champi*. La majorité des rééditions au XX^{ème} siècle ne concerne qu'une poignée de romans, alors qu'elle en écrivit plus d'une centaine.

Déjà, en 1904, le romancier Henry Bordeaux constatait que l'œuvre de George Sand ne trouvait plus de lecteurs :

« Trente ans à peine ont passé depuis le décès de la Bonne Dame de Nohant [...] loin d'être méconnue, elle suscite chaque année au moins un biographe qui tâche à la ressusciter. Par contre, on ne la lit plus guère [...] Ainsi, par un phénomène singulier, voici un romancier qui survit à ses romans ».¹⁷

Cette situation se prolonge jusque dans les années 1950. Son œuvre est quasiment oubliée du monde littéraire et systématiquement réduite à un caractère rustique et désuet. Elle n'apparaît que dans les manuels scolaires du XIX^e et du tout début du XX^e siècle. La véritable reconnaissance littéraire de George Sand commence à partir des années 1950, grâce à plusieurs études savantes. Nous ne reviendrons pas sur les étapes de cette redécouverte, qui doit beaucoup à André Maurois, Georges Lubin, Jean Pommier, Pierre Reboul et Léon Cellier.

Après le boom des années 1970, les études sandiennes prennent un nouvel essor à la fin de la décennie 1990. Parallèlement, les études, manifestations, travaux, thèses, éditions et rééditions en France et à l'étranger se

17. Henry Bordeaux, « Le centenaire de George Sand - sa vie et son influence », *Le Correspondant*, 10 juin 1904.

multiplient, traduisant l'intérêt croissant du monde des lettres pour George Sand.

La républicaine : en 1904, la dimension politique de l'œuvre de George Sand n'était pas considérée sérieusement : « *Ce qui demeurera de l'œuvre de Madame Sand, je ne saurais le dire : son nom évidemment, quelques morceaux choisis sans doute, à coup sûr, pas ses romans socialistes. Le Compagnon du Tour de France, Le Meunier d'Angibault, Le Péché de Monsieur Antoine sont empreints d'une candeur qui confine à la naïveté. Son socialisme était d'ailleurs indéfini et vague : elle y mettait son vaste cœur que l'amour n'avait point comblé.* »¹⁸ écrivait Henry Bordeaux.

L'engagement politique de George Sand est d'abord une démarche d'éducation populaire, ce qui n'est généralement pas compris. Ainsi, Laure Adler, lorsqu'elle écrit l'histoire des femmes en politique, aborde l'engagement de Sand par sa seule participation aux journées de 1848, ignorant son œuvre romanesque.

Les célébrations de 1954 et 1976 ont montré une Sand artiste et écrivain, son engagement politique est rarement abordé. C'est pourquoi la célébration de 2004 est un véritable retournement d'image. L'aspect folklorique du personnage est gommé au profit d'une approche politique manifeste et prépondérante : **2004 a fait de Sand une nouvelle Marianne.**

Le visuel réalisé pour cette commémoration en est la meilleure preuve : un portrait de Sand, inspiré du tableau de Charpentier sur un fond « bleu-blanc-rouge ». Pour renforcer la signification républicaine, le mot « égalité » accompagne ce portrait.

La Féministe : longtemps, pour aborder l'engagement politique de Sand, on a insisté sur son caractère affectif. La société ne pouvait accorder crédit à une action politique guidée par les sentiments plus que par la raison. Ceci explique que l'engagement de Sand ait été minimisé par les pouvoirs en place, longtemps réfractaires à l'intervention des femmes dans la chose publique.

Les mouvements féministes ne se sont que rarement reconnus en George Sand. Lors des combats récents, ils lui préfèrent ses contemporaines Flora Tristan ou Louise Michel. Lorsqu'une proposition de panthéoni-

18. *Ibid.*

sation féminine est faite en 1992 auprès de François Mitterrand, le nom de George Sand vient en seconde position, après celui de Marie Curie. La première seule entra au Panthéon.

Mais en 2004, la parité entre les sexes est au centre des polémiques et des discours politiques. À ce titre, la commémoration nationale, que l'on veut représentative du mouvement féministe, tombe à point nommé dans le débat politique, notamment pour un gouvernement de droite dont l'image n'est guère associée à la lutte pour la défense du droit des femmes. Cette orientation féministe prend son sens également sur la scène européenne et internationale, puisque la France ne brille pas dans le domaine de la parité homme - femme.

N'est pas absente une certaine manipulation politique, mettant à profit la fascination que développent et exploitent les médias à propos de nos héros modernes. Pour rendre crédible cette commémoration, il faut réhabiliter un auteur oublié, et pour cela sensibiliser le public en actualisant son image. C'est à dire « *faire connaître l'œuvre de Sand à sa juste valeur, en réponse aux préjugés négatifs du XX^{ème} siècle [...] et mettre en lumière l'actualité de ses engagements* »¹⁹. Plutôt que d'évoquer la Bonne Dame, on appellera ethnologie son intérêt pour le peuple et la culture paysanne. Plutôt que de la critiquer pour la légèreté de ses mœurs, on parlera de liberté sexuelle. De la sorte, sans déformer l'image de Sand par des exagérations ou des occultations, l'année George Sand se conçoit comme une relecture, à la lumière du XXI^{ème} siècle, de la vie, de l'œuvre et de la pensée d'une femme du XIX^{ème}.

Conclusion

« Quand vous aurez été la rejoindre, quand les arrière-petits -enfants de vos deux fillettes auront été la rejoindre, et qu'il ne sera plus question depuis longtemps des choses et des gens qui nous entourent, des

19. Propos recueillis lors d'un entretien avec Reine Prat, chargé de mission pour l'année George Sand par le Ministère de la Culture et de la Communication, le 1er décembre 2003.

coeurs pareils aux nôtres palpiteront par le sien. On lira ses livres, on songera d'après ses idées et on aimera de son amour ».

FLAUBERT à Maurice Sand, à la mort de sa mère, en 1876²⁰.

Toutes les commémorations à la mémoire de George Sand diffèrent et nous amènent à penser que la compréhension d'un anniversaire passe autant par la connaissance de la société commémorante que de l'objet commémoré. Au delà des modes commémoratives, c'est l'objet même de la commémoration qui évolue : 2004 n'a pas célébré la même George Sand que 1904.

L'expansion du patrimoine littéraire, la multiplication des célébrations d'écrivains et l'ouverture au public de leurs maisons posent également la question de la véritable place de la littérature dans nos sociétés contemporaines où l'on lit de moins en moins. Ces célébrations ne seraient-elles finalement que la réduction d'une œuvre à un message ou celle d'un écrivain à la fonction de porte-parole des valeurs nationales ? A-t-on réellement commémoré George Sand, ou seulement les valeurs qu'une société donnée, à une période donnée, voulait lui faire porter ? Si mémoriser sert à transmettre, que transmettre ? Le contenu de la mémoire objectivée ou le lien social qui noue la transmission ?

La commémoration ne serait-elle finalement qu'une mise en scène de la transmission, visant moins à diffuser une mémoire qu'à faire entrer dans les mémoires la croyance du corps social en sa propre perpétuation, c'est à dire la foi dans des racines, des valeurs communes et un destin partagé ?

Vanessa MARTIN



20. Cité par Christiane SAND, *À la table de George Sand*, Gallimard, Paris, 1995.



Les Charmettes, dessin de VEYRENE, gravure de FORTIER
(coll. & cl. Musée savoisien, Chambéry)



Le château de Bourdeau, dessin de Paul CHARDIN,
(coll. & cl. Musée savoisien, Chambéry)

Dans les coulisses d'une exposition

George Sand à Chambéry

EN 2004, les musées de Chambéry ont proposé deux expositions consacrées à George Sand. Ce choix peut surprendre, loin des terres du Berry. Rousseau a passé une dizaine d'années de sa jeunesse aux Charmettes qui tiennent une grande place dans *Les Confessions* et *Les Rêveries*. George Sand a raconté en 1861, avec émotion et sensibilité, sa visite aux Charmettes et son amour pour Rousseau. Ce fut le mobile de l'exposition « Sand et Rousseau » aux Charmettes. François Buloz, né en Savoie à Vulbens, principal éditeur de Sand et homme clef du XIX^e siècle, bien qu'oublié de la plupart des Savoyards, fut l'objet de l'exposition, plus vaste, « George Sand, ses éditeurs et illustrateurs » au Musée savoisien. Le contexte du bicentenaire de la naissance de George Sand a été décisif.

Exposer un écrivain est toujours un pari difficile. On a souvent souligné l'incompatibilité de l'acte de lecture, intime, du support livre ou du manuscrit, plat et frustrant, peu spectaculaire, et toujours réduit à 2 pages, avec la démonstration publique. Les problèmes de conservation du papier, fragile, la taille modeste des objets et la répétitivité des formes, décourageant et conduisent souvent à aborder autrement l'écrivain : par les portraits par exemple. Dans le cas de George Sand, cette perspective était un piège, car la vie de Sand est trop souvent mise en avant au détriment de l'œuvre. C'est donc à l'œuvre de Sand que l'exposition « George Sand, ses éditeurs et illustrateurs » fut résolument consacrée, de même l'exposition « George Sand et Rousseau » fut construite autour des textes de Sand et Rousseau sur les Charmettes .

Bien que situées en province, et loin du Berry, les deux expositions connurent un très bon succès (15 585 visiteurs pour les deux expositions,

plus de 12 000 visites pour le dossier Internet) qui prouve un intérêt du grand public auquel elles étaient délibérément destinées.

Nous nous proposons de dévoiler ici une partie des coulisses et du sens d'une exposition, quelques principes de sa conception et jusqu'à quelques astuces de présentation.

Le premier de ces principes fut la recherche du sens. Il ne s'agit pas en effet de plaquer collections et documents sur un discours ou une idée pré-établis. Le deuxième principe fut la mise en espace : c'est par l'expérience d'un parcours spatial que les visiteurs sont invités à progresser dans la connaissance du sujet au cours d'une brève visite. Le troisième principe fut le recours aux éléments sensibles, tels que rapprochements d'objets, mises en perspective de formes, du son, d'images...travail souvent artisanal, où les aspects matériels sont aussi importants que la préparation intellectuelle. Chaque intervenant a sa place, depuis le régisseur d'exposition, dont le rôle est central pour tous les aspects techniques, jusqu'aux médiateurs et aux gardiens qui accueillent le public ; on pourrait citer aussi l'encadreur, le documentaliste, le photographe, l'administratrice, le directeur, la secrétaire, le comptable, l'informaticien de la ville, le conservateur, le personnel de ménage...chacun travaillant souvent sur plusieurs expositions ou domaines en même temps ! Il faut citer naturellement tous les intervenants extérieurs : les spécialistes d'abord (comment ne pas remercier les rédacteurs des catalogues des expositions Sand de 1954 et 1977 à la Bibliothèque nationale, et les responsables anonymes des catalogues en ligne, si précieux). Il nous faut remercier en particulier Jean Courier, pour ses conseils et son enthousiasme, et Thierry Bodin, dont l'appui fut décisif, le conservateur commissaire de l'exposition qui sert souvent d'interface entre les chercheurs et le grand public, Reine Prat, qui fut notre autorité bienveillante au Ministère de la Culture. Nous avons dès l'origine travaillé en partenariat avec la FACIM, Fondation pour l'action culturelle en montagne. La Bibliothèque Nationale de France a facilité nos recherches et demandes de prêts (Madame Florence Lignac a assuré un suivi d'ensemble), mais très rapidement aussi d'autres partenaires se sont intéressés au projet Sand, tels le Rectorat, l'Inspection académique, les bibliothèques municipales de Chambéry, la Bibliothèque départementale de la Savoie, la Bibliothèque universitaire, la Galerie Euréka, la Cité des arts, les guides conférenciers, les Amis des musées, des professeurs de lycées ou collèges, des libraires, mais aussi des partenaires nationaux, prêteurs tels que les bibliothèques de Rennes, Lyon, Grenoble, le Musée d'Orsay, le Muséum d'histoire naturelle de Paris, des bibliothèques universitaires, des collectionneurs privés, les

Archives françaises du film, l'INA, sans citer les organismes divers ayant fourni des photographies et une documentation, tels que la Bibliothèque de l'Institut de France, par exemple. Mais les remerciements ultimes, c'est George Sand qui les a mérités, car elle a su, à deux siècles de distance, transmettre sa pensée et susciter l'émotion ; nous pouvons même parler d'un « effet Sand », qui a assuré d'emblée une sympathie et une forte mobilisation.

Nous proposons ici de faire partager notre expérience aux amis de George Sand et à ceux qui participent à la transmission du patrimoine,

L'exposition « Sand et Rousseau » au Musée des Charmettes, a été construite autour des textes : extraits du *Carnet de voyage* de 1861, de *À propos des Charmettes* publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1863, de *Mademoiselle La Quintinie*, de *Quelques réflexions sur Jean-Jacques Rousseau* (préface des *Confessions* chez Charpentier et publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1841), de la *X^e Lettre d'un voyageur*, d'*Histoire de ma vie*, lus par une comédienne et diffusés par audio-guides, accompagnés seulement des repères historiques indispensables afin de faire comprendre Rousseau à travers George Sand. « [A]u penchant d'un vallon », la maison de Rousseau, chère aux deux écrivains, a gardé tout son charme ; les salles d'expositions, dans une ancienne grange, sont très petites et très modestement aménagées, induisant une exposition sonore et photographique très sobre. Deux chevalets portant les portraits des deux écrivains accueilleraient les visiteurs. Dans la première pièce, on pouvait voir le très émouvant livre d'or des Charmettes de 1861 – où Sand avait inscrit les mots : « *Renié, maudit, toujours victime, sois béni quand même mon pauvre divin maître* », puis les avait biffés, choquée par les insultes qu'elle avait lues dans ce cahier –, puis au mur les dessins par Sand et Manceau des pièces de la maison des Charmettes. D'autres documents rappelaient leurs lieux de séjour en Savoie (Chamonix et Bourdeau). Dans la deuxième pièce, on évoquait les liens de Rousseau avec la famille Dupin, le père de Musset, éditeur de Rousseau, les parentés thématiques des deux écrivains : autobiographie, cause du peuple, éducation, amour romantique, musique, nature, censure... La troisième pièce était réservée à la lecture, avec un choix de livres et un poste de consultation du CD-ROM *George Sand, histoires d'une vie*. Les documents photographiques servaient d'appuis visuels du parcours sonore par lequel Sand faisait visiter les Charmettes et leur donnait sens et valeur. Une image de George Sand à l'éventail dessinée par

Musset, sur fond orangé, en mosaïque d'images, était projetée, déclinée par la suite en diverses couleurs vives.

Les manifestations Sand à Chambéry furent lancées le 4 juin. Le spectacle *Réminiscences* (mot emprunté au *Carnet de voyage* de 1861 et qui rappelait le rôle, central chez Sand et Rousseau, du souvenir et des objets mémoratifs), conçu par le metteur en scène Gilles Kneusé, avec comédiennes et musiciens, fut présenté le jour de l'inauguration et les jours suivants (à guichets fermés) par la FACIM. Dans ce lieu, il prit un relief et provoqua une émotion très sensibles.

L'exposition du Musée Savoisien était plus complexe. Le travail préparatoire avait dégagé deux axes principaux : rendre palpable l'ampleur du travail de Sand (et de Buloz), méconnu du grand public, ainsi que la popularité et la diffusion très larges de son œuvre. Illustrer son contexte d'histoire technique et sociale du livre (progrès des techniques d'imprimerie ou d'illustration, élargissement progressif du public, notamment aux enfants grâce aux progrès de l'éducation par exemple), son contexte politique. Il fallait détruire quelques clichés, celui d'une Sand masculine (ce qui évite de lui reconnaître une action pour le droit des femmes), dévoreuse d'amants, celui d'un romantisme mièvre, quand il est avant tout l'expression de la liberté dans le domaine littéraire et artistique, avec un impact social important, ou la dépréciation des « romans champêtres », dont nous voulions rappeler la place dans le cœur de chacun, en France ou à l'étranger. Quelques questions étaient glissées aux éducateurs (comment expliquer l'absence de Sand dans nombre de nos manuels scolaires ?), ou à nos collègues du patrimoine : à travers l'exemple de Sand, les principes mêmes de l'acquisition et de l'évaluation des œuvres d'art pouvaient être mis en question – car depuis toujours la création contemporaine ou les objets populaires et quotidiens sont négligés au profit d'œuvres de prestige –, pour les sensibiliser à la valeur de ces documents, pas achetés car jugés peu sérieux, populaires, censurés, ou détruits à cause de la fragilité des papiers du XIX^e siècle, encore mal recensés dans le Catalogue collectif de France. Que dire aussi de la faible représentation des traductions en langues étrangères des auteurs français dans nos bibliothèques, alors que de plus en plus d'étudiants étrangers viennent en France étudier notre langue et notre littérature ?

Chacune des salles fut consacrée à un siècle. Les vitrines, volontairement massives et placées le plus souvent au centre des salles, permettaient de mettre en volume les livres, en les redressant verticalement, et sur des

supports différents : pré-publication en revue, édition originale, réédition corrigée par Sand, adaptation théâtrale, édition bon marché, courriers manuscrits échangés ou contrats, contrefaçons d'une même œuvre ; rien de plus triste en effet que des livres dans une vitrine-table, alignés comme des papillons dans une boîte. L'audio-guide contenait un commentaire historique assez fourni, animé par des citations, pas trop de textes écrits, défaut de nombreuses expositions. Un repérage simple, un filet rouge encadrant les cartels des pièces les plus significatives, permettait de visualiser les ouvrages importants, notamment ceux cités dans l'audio-guide. Des agrandissements géants ponctuaient le parcours, privilégiant les personnages et les gestes et donnant plus de vie à l'ensemble.

Le premier espace, sas d'introduction, simple passage obligé pour comprendre la suite, comprenait d'un côté deux courtes citations introductives de Hugo et de Marie de Solms (un auteur connu de tous et une figure féminine savoyarde) et une série de portraits en reproductions, les deux portraits séparés – Sand regardant Chopin, par Delacroix – côte à côte, une très belle photographie par Nadar, empreinte de bonté, une caricature de Sand en pantalon, pendant de la *Sand à l'éventail* très féminine, dessinée par Musset dans une niche murale, visuel des manifestations (ici en rouge, pour évoquer à la fois la passion et la politique !), un panneau coloré géant de repères chronologiques ; à côté de cette vie très riche, un extrait de la *Physiologie de la femme* illustrée par Gavarni rappelait au contraire avec humour la condition des femmes au XIX^e siècle, corsetées de la naissance au mariage dans les contraintes sociales.

Le mur opposé ramenait au contraire à l'œuvre et aux textes, avec trois citations géantes. Les mots qui se dégageaient, développés dans la suite de l'exposition, étaient « labeur » (de même étymologie que « labour ») pour désigner le métier d'écrivain trop souvent idéalisé par le public, « populace », insulte antithétique du mot « peuple » cher à Sand, « nature », lié au mot « artiste »... Sur ce même mur, sous vitrine, dans une présentation très aérée comme le méritaient ces trésors, les premières œuvres de Sand, montrant l'évolution du nom d'auteur, l'article *Bigarrures* du *Figaro* de 1831 où elle dénonce les mesures sécuritaires au risque de faire interdire le journal, la composition du comité de la Société des gens de lettres, afin de rappeler l'engagement de Sand aux côtés de Balzac pour la défense du droit d'auteur, question bien actuelle ; l'exemplaire de *Valentine*, prêté par la Bibliothèque Nationale de France, avait une valeur particulière car il portait l'ex-libris manuscrit d'Aurore Sand sur une garde

blanche, et ce beau prénom nous avait semblé un heureux prélude pour une renaissance...

Un parcours centré sur la personnalité des grands éditeurs de Sand (Buloz, Hetzel et Lévy) venait ensuite. Chacun d'eux permettait d'évoquer une forme éditoriale, publication en revue pour Buloz, éditions illustrées pour Hetzel, éditions populaires pour Michel Lévy, ce qui n'empêchait pas d'évoquer des sujets connexes, par exemple la Savoie pour Buloz, les sciences, le théâtre ou le livre pour enfants avec Maurice Sand, ou l'évolution des techniques éditoriales (papier et imprimerie, prix du livre) pour Michel Lévy.

Le buste de Buloz, prêté par le Musée d'Orsay, présidait à l'entrée de l'espace consacré à la Revue. L'air rébarbatif de ce borgne visionnaire plaçait l'exposition sous le signe du travail, du labeur pour reprendre le mot de Sand, nécessaire à la création, celui de l'éditeur, celui des écrivains, des imprimeurs (la marque de Jules Claye, imprimeur de la Revue était bien en vue ; plus loin dans l'exposition une chromolithographie montrait aussi les ouvriers debout devant les « casses » de caractères typographiques). Un agrandissement géant de la couverture de la *Revue* de 1831, choisie puis retirée par Buloz comme trop audacieuse, gravée par Tony Johannot, montrait deux femmes, l'ancien et le nouveau monde, beau symbole de la circulation des idées au XIXe siècle.

Pour *La Revue des Deux Mondes*, comme pour les *Œuvres complètes* chez Calmann-Lévy (110 volumes), ou pour la *Correspondance*, c'est l'effet de masse qui fut recherché en présentant l'intégralité de la collection. Ainsi la *Revue des Deux Mondes* de la Bibliothèque municipale de Chambéry occupait à elle seule un pan de mur entier de la salle, évoquant une bibliothèque, telle qu'elle est conservée en réserve, ce que le grand public est loin de soupçonner.

Deux bandes de films, quelques portraits des « poulains » de la *Revue*, les plus grands écrivains du siècle, alors jeunes talents, que le patient Buloz avait su rassembler. On pouvait voir dans une vitrine proche, et ouverts cette fois, le premier numéro, précieux, de la *Revue*, prêté par la Bibliothèque municipale de Lyon, la prépublication dans la *Revue* de *Lélia* et l'édition originale (exemplaire dédié par Sand « À mon ami Planche » appartenant à la Bibliothèque Nationale de France), accompagnée, également prêtés par la B.N.F., d'une caricature du critique et de *Portraits littéraires* ; la pièce *Mademoiselle La Quintinie* et le *Carnet de voyage* de 1861, ouvert à la page des Charmettes sur le mot

« réminiscence » souligné de la main de Sand, était un appel à se rendre chez Rousseau. Une partie de l'exposition était consacrée au séjour en Savoie. La censure de *Mademoiselle La Quintinie* était évoquée par une gravure montrant une manifestation d'étudiants en faveur de Sand et un extrait de sa lettre à elle se rapportant à l'événement. Projeté en arrière-plan de la vitrine, un très beau dessin (des collections du musée savoisien), par Chardin en 1857, du château de Bourdeau, site d'inspiration de *Mademoiselle La Quintinie* et lieu magique au bord du Lac du Bourget, des photographies du château et de la voie ferrée empruntée par Sand le long du lac du Bourget, auxquelles étaient jointes citations écrites et sonores, avec notamment une très belle évocation du lac du Bourget... Était rappelée la publication par Buloz des *Fleurs du mal*, comme exemple de son audace. Les rapports d'affaires conflictuels de ce dernier et de Sand étaient suggérés par des livres de comptes manuscrits de la romancière, prêtés par la B.N.F. pour montrer l'importance du droit d'auteur et les aspects commerciaux de l'édition. Leurs divergences politiques étaient évoquées par une lettre de Buloz sur *Horace*, roman « communiste » qui fut à l'origine de leur longue brouille de 1841 à 1858. La lettre de naturalité de Buloz, sur parchemin avec un grand sceau de Louis-Philippe, rappelait que, savoyard de naissance, il avait dû adopter la nationalité française, et aussi qu'il avait des sympathies pour le roi... On comprenait ainsi mieux les relations avec Sand, tumultueuses, pour reprendre le titre du spectacle créé par la FACIM pour l'inauguration de l'exposition, la veille des Journées européennes du patrimoine des 18 et 19 septembre (événement important de la vie des musées et très populaire). Comme aux Charmettes, le public fut nombreux pour ces spectacles en plein air dans le cloître du musée, où retentissaient la cornemuse et les éclats de voix des disputes de Sand et de Buloz. L'audio-guide faisait également entendre quelques phrases cinglantes. La FACIM organisa aussi de remarquables entretiens sur Buloz et la *Revue des Deux Mondes*, à La Motte-Servolex, commune proche de Chambéry, où Buloz possédait sa propriété de Ronjoux.

Puis venait Hetzel (et Maurice Sand), et la vaste entreprise des œuvres complètes illustrées. Il s'agissait de montrer que l'illustration entrait pleinement dans le but de Sand et d'Hetzel de s'adresser au public le plus large. Des fascicules étaient présentés pour la publication en livraisons, au côté des volumes reliés déployés dans une grande porte. Un extrait d'une très belle lettre amicale à Hetzel contrastait avec les rapports Sand-Buloz. Les portraits de Hetzel, Tony Johannot et Maurice Sand ouvraient cette

partie. Des agrandissements de gravures de Tony Johannot et de Maurice Sand évoquaient le lyrisme amoureux, les relations mère-enfant, la critique sociale, thèmes chers à Sand. Ces agrandissements géants (du sol au plafond) permettaient de juger de la qualité du travail des graveurs, de donner vie à des personnages plus grands que les visiteurs, ainsi une Indiana tremblante dans les bras de son amant, un petit Champi se précipitant dans les bras de sa mère, accompagné des citations de Marcel Proust sur son livre fétiche. Un Gribouille géant de Maurice Sand, près d'un bel Arlequin en couleurs de *Masques et Bouffons*, masqué et armé de son bâton, rappelait la passion de Sand pour le théâtre, forme orale et plus accessible. Les vitrines montraient la préface de Sand au *Werther* de Goethe publié par Hetzel (rappel de Pierre Leroux, traducteur de cette édition, illustrée aussi par Tony Johannot), sa préface de *Bêtes et gens*, occasion de rappeler l'exil politique d'Hetzel en Belgique, l'édition par Hetzel d'*Histoire d'un moineau de Paris à la recherche d'un meilleur gouvernement* dans la *Vie privée et publique des animaux* illustrée par Gavarni (rappel de l'amitié avec Balzac), ou de *Lettres au peuple* (Hetzel), où Sand fait œuvre de journaliste engagé. Bien qu'elle fût consacrée à l'illustration, cette partie avait un ton plus politique. La vitrine de Maurice Sand était très riche, avec l'*Histoire du véritable Gribouille, Masques et bouffons* (dessins de Maurice, gravés par Manceau), *Les Papillons*, les *Légendes rustiques* avec la préface de Sand. L'évocation des spectacles de Nohant par une photographie de marionnettes, avec Arlequin, et la reproduction d'une affiche manuscrite de Maurice Sand, pouvaient inviter le visiteur à se rendre à Nohant...

La troisième partie était dédiée à Michel Lévy et aux éditions populaires. Un numéro du *Cabinet de lecture*, contenant un article sur Sand illustré d'une gravure (mise en regard du dessin d'un salon littéraire), montrait l'importance de ce mode de diffusion avant l'invention des bibliothèques publiques ; une caricature montrait la foule faisant la queue pour la parution en feuilleton dans *La Presse* de *La Daniella* ; on pouvait lire aussi en page géante la notice de l'édition Hetzel de *Jeanne* où Sand parle du mode de publication en feuilleton du roman. Puis venaient les éditions de Michel Lévy, notamment la célèbre collection « à 1 franc le volume », où il publia *Histoire de ma vie*, son *Journal du Jeudi*, ou son *Musée littéraire* à 10 centimes la livraison, contenant bien sûr des textes de Sand, sa réédition des *Œuvres illustrées* parues chez Hetzel, ses éditions originales, avec notamment *La Petite Fadette* ou *La Ville noire* (très rare) et les *Contes d'une*



Tony JOHANNOT : frontispice pour les *Œuvres illustrées* de George Sand, éd. Hetzel de 1852, gravure H. DELAVILLE (coll. & cl. Musée savoisien, Chambéry)



La famille Gribouille, d'après un dessin de Maurice SAND, éd. Hetzel. (coll. part., cl. Musée savoisien, Chambéry)

grand'mère, ainsi qu'un projet manuscrit, annoté par Sand, pour des œuvres complètes, et le bloc impressionnant des 110 volumes de chez Calmann-Lévy. Pour évoquer l'explosion de l'édition au XIX^e siècle, cette vitrine était délibérément chargée.

Au fond de cette première salle, pour rappeler que Sand avait travaillé avec de multiples éditeurs, trois vitrines présentaient une pléiade d'éditions originales précieuses et rares : Les *Lettres d'un voyageur*, le récit du major Pictet qui accompagnait Sand à Chamonix, *Le Compagnon du Tour de France*, *Consuelo*, accompagnée de sa publication dans *La Revue indépendante*, le *Dodécaton*, rarissime recueil romantique, ou encore une édition originale du *Voyage à Majorque*, intéressante par sa provenance (la Bibliothèque populaire de Chambéry – on sait le rôle qu'ont joué ces bibliothèques en France pour l'essor de la lecture publique), placée sous le regard difficilement soutenable du « Novice » de Gustave Doré au milieu des vieillards, illustration pour *Spiridion*. Plus loin, *François le Champi*, accompagné de gravures illustrant les adaptations théâtrales, les *Bulletins de la République* de 1848, une édition dans la célèbre *Bibliothèque des chemins de fer* chez Hachette (occasion de rappeler la naissance des grands groupes éditoriaux).

Au centre de la vitrine du milieu, et donc au cœur de la salle, était placée l'édition originale de *La Mare au diable*, ouvrage le plus connu du public, et auquel nous souhaitions donner une place centrale. En face de la page de titre de l'édition originale, on pouvait voir le bel ex-libris d'Henri Pollès, occasion pour nous de lui rendre hommage, ainsi qu'à tous les collectionneurs privés, auxquels cette exposition devait beaucoup, tout comme leur sont redevables les collections de la plupart de nos musées et bibliothèques publiques... Cette édition était mise en perspective avec la *Préface* parue dans la *Revue sociale*, avec une belle gravure d'Edmond Rudaux pour une édition de bibliophiles du XIX^e siècle (la scène du feu de camp, image de la lutte contre la mort et les ténèbres), avec une contrefaçon belge (il nous semblait en effet important de rappeler le phénomène des contrefaçons en liaison avec le droit d'auteur). Mais surtout, un ouvrage particulièrement émouvant était joint, la gravure du laboureur et de la mort par Holbein (celle qui a inspiré la puissante préface de la *Mare au diable*), dans l'édition de Fortoul, que Sand possédait. Cette image très forte nous semblait une belle démonstration de la transmission d'un artiste à l'autre, d'une forme d'art à une autre, d'une époque à une autre, idée qu'il est indispensable de faire comprendre au public, car elle est l'une des raisons de notre mission de conservation et de transmission du patrimoine...*L'Histoire de*

ma vie publiée chez Lecou était présentée en vedette d'une autre vitrine. On pouvait dans cette partie commencer à évoquer aussi le phénomène des éditions de bibliophiles, qui naît au XIX^e siècle, en montrant par exemple *La dernière Aldini* (encore un beau portrait à l'éventail) dans la *Galerie des femmes de George Sand* du bibliophile Jacob.

Le passage dans la salle suivante, consacrée au XX^e siècle, devait provoquer un choc pour soutenir l'attention du visiteur : c'est une plongée dans l'enfance qui fut proposée. Sand connu, on le sait, un déclin dans l'édition au début du XX^e siècle, où elle fut surtout publiée pour les enfants, mais très abondamment, ce qui l'a maintenue très populaire et très présente dans le cœur de chacun. Cette partie de l'exposition, traitée avec des couleurs plus chaudes, s'ouvrait avec une illustration géante montrant une petite fille agenouillée près d'une plante, avec la légende « Quand j'étais enfant j'écoutais ce que disent les fleurs », invitant le visiteur à replonger dans sa propre enfance, pour y retrouver ses joies de lecteur de Sand. Une vitrine basse, au niveau des enfants, entourée de bancs de bois, proposait un joyeux désordre d'éditions de *François le Champi*, *La Petite Fadette*, les *Contes d'une grand'mère*, *Gribouille*, *Les Maîtres sonneurs*, *Les Beaux messieurs de Bois Doré*, livres de prix des écoles dans leur reliure rouge. Un ex-libris d'une édition Boivin était agrandi, avec des pantins et des joujoux, et la légende « Ce livre appartient à... », laissée en blanc, que chacun pouvait donc faire sien. Des marques d'éditeurs de ces mêmes ouvrages venaient rappeler la propriété commerciale de ces derniers, pour faire écho au droit d'auteur, mais aussi parce que les marques choisies évoquaient la culture et l'éducation : par exemple, le beau logo des éditions Larousse dessiné par Eugène Grasset, champion de l'Art nouveau, avec la fleur de pissenlit et sa devise « Je sème à tous vents », ou celui de Lemerre avec un homme et sa bêche et la devise « Labor et patientia ». On pouvait voir des éditions de la célèbre collection *Rouge et or* ou de la *Bibliothèque verte*, que nous avons tous connues, ou de belles éditions illustrées de superbes images très colorées (par exemple les illustrations de Pécoud ou Jallon pour les *Contes d'une grand'mère*, ou plus récemment de Gennadij Spirin pour *Gribouille*). Au mur aussi, un agrandissement géant de *François le Champi* (avec la légende « Qui es-tu mon enfant ? »), de *Fadette* franchissant le gué suivi du garçon avec un feu follet, image de la femme comme initiatrice. Un escalier monumental du *Château de Pictordu*, agrandi, invitait à entrer dans le domaine du merveilleux, de même qu'un escalier à vis des *Beaux messieurs de bois*

dorés. L'image très frappante de George Sand enfant, avec de grands yeux, était placée au centre de cet espace dans un grand cadre. Dessiné par son précepteur Deschartres, ce portrait prenait une valeur particulière. Notre but était de rappeler à tous le rôle du livre dans l'éducation des enfants (outre l'apprentissage scolaire), dans le développement du goût, du plaisir de la découverte. Dans cette perspective, il fallait rendre un hommage particulier à George Sand, n'a-t-elle pas toujours eu le souci d'être accessible à tous, y-compris les plus petits, les enfants et le peuple ? C'est peut-être le privilège des grands auteurs d'atteindre à la simplicité et à l'essentiel, qui franchit aisément les siècles.

La partie suivante revenait aux adultes avec des éditions de bibliophiles ; citons une étonnante édition de *La Mare au diable* illustrée par Topor, montrant la forêt peuplée de bêtes fantasmagoriques, contrastant avec le message rassurant du père à son enfant : « il n'y a pas de méchantes bêtes », ou un *Compagnon du Tour de France* illustré par Boris Taslitzky (plus célèbre pour ses dessins des camps de concentration...). Ces éditions de bibliophiles étaient par jeu juxtaposées avec des images publicitaires et de grande diffusion : une chromolithographie ancienne pour des biscuits illustrée d'un portrait de Sand, le timbre de la poste édité en 2004 et une carte postale ancienne anglaise de la tombe de Sand à Nohant, invitation à la visite de Nohant et signe discret contre un éventuel transfert au Panthéon. Puis venaient traductions ou éditions à l'étranger : on pouvait voir par exemple une édition en langue thaï, une édition américaine de *Fanchon the cricket* dans une superbe reliure d'éditeur ornée de coquelicots, une édition chinoise de *La Petite Fadette*, mais une pauvre édition de *La Mare au diable* à Alger, les volumes de la *Correspondance* avec un hommage à Georges Lubin (sous le signe de son bel ex-libris). Un hommage était aussi rendu à notre édition régionale : un recueil de poésies en patois du Dauphiné préfacé par Sand en 1864 (témoin de son intérêt pour les patois, qui font aussi la saveur de certains de ses textes), les éditions de l'Aurore et des Presses universitaires de Grenoble, un éventail de numéros de la revue *Présence de George Sand*, qui témoignaient de l'activité du « groupe de Grenoble ». La dernière édition des PUG, *Mademoiselle La Quintinie* et *À propos des Charmettes*, était exposée. Un poste de consultation sur Internet était disponible pour la première fois dans nos salles d'expositions, afin de faire comprendre aux visiteurs que l'édition et la diffusion des textes a pris aujourd'hui des formes multiples, même si le livre reste présent.

L'exposition se terminait par un retour aux textes eux-mêmes, avec une table de livres à feuilleter librement et même une édition de *La Mare au diable* en braille – l'audio-guide donnait un extrait de l'œuvre, la scène autour du feu de camp. Les agrandissements géants, silhouette d'un bûcheron ou cornemuseux au milieu d'une clairière, cheval cabré dans la forêt avec la légende « Je crois que nous sommes ensorcelés », plongeait le visiteur dans l'atmosphère du roman. Enfin, le film *La Mare au diable* de Pierre Cardinal, prêté par l'INA (dialogues par Jean-Louis Bory), était proposé sur grand écran en alternance avec le film *L'idée de François Buloz*. Disposées en bloc compact, encadrées à l'entrée de la salle, on pouvait voir des photographies sépia du tournage, réalisé en Berry. Près d'une gravure géante en noir et blanc de la vieille rappelant qu' « un petit enfant s'est noyé », une autre montrait une femme qui semblait quitter l'exposition, tenant un enfant par la main, avec un grand manteau rouge, près d'un arbre orange imaginaire, tous deux secoués par le vent. Cette image illustrait le rôle des femmes, le prix de l'éducation, de la transmission et de la sauvegarde (qui fut l'un des sujets de fond de notre exposition), celui aussi de l'imagination, qui fait la force des artistes.

La salle de projection a accueilli le 18 décembre une brillante conférence de Thierry Bodin sur la correspondance de Sand, avec une introduction de Jean Courrier et des lectures de Dominique Toutain, qui avait aussi produit le spectacle des *Légendes rustiques* dans plusieurs villes.

On l'aura compris, ce n'était pas une exposition savante, même si l'on pouvait y contempler beaucoup de documents exceptionnels ou rares, mais une exposition pour tous, dans l'esprit de George Sand... J'espère n'en avoir pas détruit le charme en montrant quelques ressorts, mais mon but était d'en donner un aperçu à ceux qui n'ont pu venir à Chambéry ; de montrer aussi ce qu'est notre métier de passeurs de patrimoine, avec ses joies et ses difficultés, et de partager une expérience, qui fut pour nous très enrichissante et passionnante, grâce à George Sand.

Mireille VÉDRINE,
Conservateur aux musées d'art
et d'histoire de Chambéry





Portraits publiés par l'*Almanach démocratique et social*, Paris, 1849
Barbès, Fourier, Proudhon, Pierre Leroux, George Sand, Raspail, Cabet
(doc. B.H.V.P.)

La Bibliothèque George Sand à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris

LA LITTÉRATURE est une source essentielle de l'histoire. A ce titre, elle tient une place exceptionnelle à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris qui lui a consacré de très nombreuses expositions. Pour le XIX^e siècle, la participation de George Sand aux grandes descriptions littéraires de la capitale que sont *Le Diable à Paris* dans l'édition de Pierre-Jules Hetzel de 1845 et *Paris-Guide par les principaux écrivains et artistes de la France* en 1867 aurait amplement justifié que la ville recueillît avec ferveur ses papiers, en lui réservant une place particulière dans sa Bibliothèque. Cela a répondu au désir formellement exprimé par Madame Aurore Lauth-Sand, sa petite-fille, d'offrir aux chercheurs les commodités d'une consultation aisée d'une partie importante de la correspondance de l'illustre romancière et des matériaux originaux de son autobiographie, *Histoire de ma vie*, souhaitant en contrepartie « que tous ces documents ne soient pas dispersés mais demeurent dans un fonds qui sauvegarde leur unité. » Elle entendait ainsi perpétuer le souvenir d'une grand-mère à qui elle vouait une éternelle admiration. Telle fut l'origine de la bibliothèque George Sand.

Le Conseil municipal de Paris a été, dès 1951, informé par l'Institut Français d'Histoire Sociale des intentions de Madame Aurore Lauth-Sand « de se séparer de la collection des brochures politiques ayant appartenu à George Sand et des lettres à elle adressées par des hommes politiques ou des militants de l'époque 1840-1848 et du Second Empire. » L'Institut avait pour secrétaire général Jean Maitron, historien de l'anarchisme, directeur du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* dans lequel il avait consacré à George Sand un long article. Son siège social était momentanément établi chez son vice-président, Edouard Dolléans, auteur de *George Sand : féminisme et mouvement ouvrier*, membre de la Société des amis de George Sand. Les deux hommes étaient tout par-

ticulièrement attachés à ce que « la collection irremplaçable représentée par toutes les lettres, brochures et documents ayant appartenu à George Sand et qui témoigne de l'activité sociale du grand écrivain » reste en France pour être conservée dans un fonds public, accessible à tous. L'Institut, de création récente et sans moyens matériels, était dans l'incapacité d'organiser le classement de ces documents et de les conserver. Les intentions de Madame Sand ont donc été présentées devant la commission de l'enseignement et des beaux-arts du Conseil municipal par un de ses membres, M. Marillier, administrateur de la Ville de Paris. Son président jugea que « *la collection touchant plus particulièrement à l'histoire des mouvements et des idées socialistes du XIX^e siècle* », elle serait susceptible d'intéresser la Bibliothèque historique. Avec des lettres originales de Louis Blanc, Blanqui, Barbès, d'autres lettres très nombreuses émanant de personnes modestes du monde ouvrier, elle permettait d'éclairer les arrière-plans politiques et sociaux de la vie de George Sand, d'affiner et de compléter notre connaissance de l'époque.

Le projet de cession du fonds fut transmis pour étude le 13 juin 1952 au Conservateur de la Bibliothèque historique Jean de la Monneraye. Les modalités devaient en être précisées. L'aperçu sommaire des documents, avec les originaux de certaines lettres publiées dans la correspondance, les doubles établis par Maurice Sand et sa femme de nombreuses lettres détruites par leur mère, confirma l'intérêt du fonds. Aurore Sand proposa d'en faire don à la Bibliothèque avec comme condition son installation pour une durée perpétuelle dans une salle de l'établissement qui lui serait exclusivement réservée et qui porterait le nom de George Sand. Le 4 avril 1953, Jean de la Monneraye lui écrivait :

« Il m'est très agréable de vous annoncer la décision favorable du Conseil municipal concernant votre donation à la Bibliothèque historique... Voilà donc heureusement terminées des négociations que votre compréhension généreuse des intérêts de la Ville et votre amour vigilant pour la mémoire de George Sand ont tant facilitées. A nous désormais de veiller sur les précieux documents reçus ».

La Bibliothèque fut inaugurée le 15 juin 1954, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la naissance de l'écrivain.

Ainsi s'était constitué un premier foyer de conservation et d'études sur George Sand, qu'on espérait enrichir. Aurore Sand fit ses premières propositions de vente des papiers encore en sa possession en avril 1955. Il s'agissait de manuscrits de romans, de pièces et de scénarios de théâtre, de

toute la partie restante de l'énorme correspondance échangée par George Sand avec ses contemporains et avec son fils Maurice, particulièrement chère à la donatrice parce qu'ayant le caractère de papiers de famille. Il y avait là de très nombreuses lettres importantes pour l'histoire littéraire et parisienne, parfois inédites, parfois publiées, quelquefois copiées, signées Emmanuel Arago, Berlioz, Maxime du Camp, Michelet, Sainte-Beuve, etc... Le Conseil municipal vota dans sa séance des 7 et 8 juillet 1955 les crédits nécessaires à cette prestigieuse acquisition, soit six millions de francs de l'époque.

Pour la célébration du deuxième centenaire de la naissance de George Sand, la Ville de Paris et la Bibliothèque historique ont souhaité lui rendre hommage en organisant une exposition qui aurait pour trame *Histoire de ma vie*, autobiographie entreprise en 1847, achevée en 1855, qui fait une large place à la filiation généalogique de George, arrière-petite-fille par son père du glorieux Maréchal de Saxe, « *proche parente de Louis XVIII et Charles X* » rappelait Pierre Larousse :

« *Il n'y a pas dans l'histoire littéraire, écrivait Taine, un autre exemple aussi instructif, une collection de matériaux si riche et qui remonte si loin, un cas aussi précieux pour nous renseigner sur l'hérédité psychologique* ».

C'est parmi ces matériaux et spécialement les richesses manuscrites du fonds Sand que devait être fait le choix des documents exposés pour mener le récit de la vie intérieure et publique de l'auteur et de son illustre famille.

Une très importante partie de l'exposition a retracé l'extraordinaire roman familial de George Sand et les premières étapes de sa formation d'écrivain. Les pièces concernant la grand-mère de George, Marie-Aurore de Saxe, veuve Dupin, pendant la Révolution, les lettres qu'elle écrivit à sa petite-fille pensionnaire à Paris au couvent des Anglaises, les lettres de Maurice Dupin écrites à sa mère au cours d'une brillante carrière militaire terminée comme aide de camp de Murat, les papiers personnels et d'affaires intéressant George Sand et son mari, François Casimir Dudevant jusqu'à leur séparation, ont permis d'évoquer l'enfance, l'éducation tourmentée, le départ de Nohant pour venir chercher à Paris l'indépendance dans la vie et le travail, avec les premiers succès littéraires. *Indiana*, publié pour la première fois sous le pseudonyme de "G. Sand", est salué comme un chef-d'œuvre en 1832. *Lélia*, l'année suivante, suscite l'admiration de Sainte-Beuve, témoignant du génie de Sand et de l'extraordinaire perspicacité artistique du critique : « Le gros public, qui demande au cabinet de

lecture un roman quelconque, rebutera sur celui-là. Mais il vous classera haut parmi tous ceux qui ne voient dans le roman qu'une forme plus vive des éternelles et humaines pensées. Ce sera votre livre de philosophie, votre vue générale sur le monde et la vie », écrit-il à George le 10 mars 1833. A moins de trente ans, elle est reconnue comme l'égal des plus grands écrivains de son époque, et s'engage, suivant la très juste expression de Jean Dérens, pour quarante ans de travaux forcés littéraires. Après *Lélia*, qui émut fortement l'opinion, vinrent rapidement en librairie *Jacques, André, Leone Leoni, Simon, Mauprat*, ainsi que, avec leur part de confidences, *Le Secrétaire intime* et les admirables *Lettres d'un voyageur* qui révèlent une formidable sensibilité. Génie romantique spontané et fertile, George nourrissait ses textes d'expériences personnelles. Ses pages virulentes sur les droits des femmes et la dépravation des hommes, les anathèmes jetés sur les préjugés sociaux et les conventions mondaines suscitaient dans le public curiosité ou enthousiasme, déchaînant parmi les critiques les polémiques les plus acerbes. Très profondément choquait aussi l'influence grandissante qu'exerçaient sur elle Michel de Bourges, Pierre Leroux, Lamennais, influence que l'on retrouve dans ses romans humanitaires. Pour la jeune femme, c'était l'époque des grandes expériences, du succès, des rencontres inoubliables entre gens de lettres et artistes, à Paris ou à Nohant. La correspondance fournit les éléments d'une remarquable chronique de la vie littéraire et artistique de la capitale sous la Monarchie de Juillet. Mais la vie littéraire n'a pas été seule représentée dans l'exposition et son catalogue. L'attitude de George Sand envers les problèmes et les événements de la vie politique et sociale a été largement évoquée à travers le précieux ensemble des manuscrits et des imprimés de la Bibliothèque George Sand (notamment une collection unique d'almanachs), les ressources de la Bibliothèque historique sur la révolution de 1848 et ses fonds littéraires, par exemple le fonds Michelet.

George Sand s'est lancée en politique par la voie de la presse périodique alors en plein essor. Le 1^{er} novembre 1841, elle fondait avec Pierre Leroux et Louis Viardot *La Revue indépendante*, revue littéraire, politique et philosophique clairement hostile au gouvernement de Louis-Philippe. Elle collabora aussi, à la demande de Louis Blanc, à *La Réforme* dont le titre évoque les grandes revendications politiques et sociales de l'époque. Dans l'Indre, elle créa *L'Éclairneur*, journal local d'opposition républicaine à la presse ministérielle. Les émeutes des 22, 23 et 24 février 1848 l'ont immédiatement attirée à Paris, où elle participa à la rédaction des *Bulletins de la République*, organe du gouvernement provisoire. Elle

fonda son propre journal, *La Cause du peuple*, avant de voir, dans l'écrasement sanglant des révoltes ouvrières de juin, la ruine de ses dernières espérances sociales. Elle assista impuissante à la répression qui s'installait en France, mais plaida avec un vrai courage la cause des victimes du nouveau régime. Vient alors le temps d'une longue retraite volontaire à Nohant, dans laquelle elle ne renonça ni à ses idées – elle soutint la cause de l'unité italienne, ressentit avec affliction la guerre de 1870 et le drame de la Commune – ni à la création littéraire. Tout en s'occupant attentivement de l'éducation de ses petites-filles et en recevant ses amis, elle continue d'écrire infatigablement, se passionnant pour la minéralogie, la botanique, la peinture et la création littéraire.

Sa participation au grand mouvement révolutionnaire, sa généreuse fidélité politique, ses engagements en faveur des femmes, son talent bien sûr, lui valurent un véritable engouement populaire qui a trouvé sa pleine manifestation au théâtre. Seule pièce représentée avant 1848, *Cosima* (1840) avait été accueillie avec froideur. *Le Roi attend*, créé en 1848, fut un premier succès. Lise Perdiguier, qui avait épousé l'auteur du *Livre du Compagnonnage* lui écrivit ces lignes émouvantes :

« Madame, que votre prologue est beau...Merci pour le peuple que vous avez si bien compris et si bien servi. »

François le Champi et les pièces suivantes assurèrent définitivement le succès de la dramaturge sous le Second Empire. L'exposition fut l'occasion de faire le point sur l'œuvre théâtrale de Sand grâce à un article fort intéressant d'Odile Krakovitch publié en 2004 dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île de France* sous le titre « George Sand et la censure ou “ la bonne dame ” du théâtre. »

Sous un joli titre, « le métier d'écrire », choisi et illustré par Martine Reid, la dernière partie de l'exposition visait à faire apparaître la prodigieuse femme de lettres que fut George Sand, et comment elle travaillait. A travers quelques-uns des très beaux manuscrits du fonds, précieux pour l'étude de ses procédés de composition, on pouvait admirer sur des pages entières sa belle écriture. George Sand, qui avait fait son apprentissage dans la presse, publia en feuilleton la plupart de ses romans dans les revues et journaux de l'époque (notamment la prestigieuse *Revue des Deux Mondes*), avant de les faire paraître en volumes. Elle s'intéressait de près à

LA
CAUSE DU PEUPLE

PAR

GEORGE SAND.

N° 3. UN NUMÉRO PAR SEMAINE. — PRIX : 25 CENTIMES. 23 AVRIL 1848.

SOCIALISME. La Majorité et l'Unanimité, George Sand. — La Journée du 16 avril, G. S. — La Journée du 20 avril, G. S. — Promesses des économistes au peuple, Paul Rochery. — La Théorie du luxe, Victor Borie. — Les Derniers décrets du Gouvernement provisoire, V. B. — L'impôt hypothécaire, V. B. — Mœurs. De la police, V. B. — Arts. Des Fêtes publiques, V. B.

	3 mois.	6 mois	1 an.
PARIS	3 fr.	6 fr.	12 fr.
DÉPARTEMENTS	4 fr.	8 fr.	16 fr.
ÉTRANGER	5 fr.	10 fr.	20 fr.

On s'abonne à Paris, chez PAULIN et LECHEVALIER, éditeurs, rue Richelieu, 60.

SOCIALISME.

La majorité et l'unanimité.

On discute beaucoup, et avec raison, sur ce problème : « Quelle est la véritable expression de la souveraineté du peuple ? »

Jusqu'ici on n'a rien trouvé de mieux que la décision de la majorité.

Il faut l'accepter dans la pratique, car, en voulant ne pratiquer que l'idéal, on arriverait, quand l'idéal est absent de la réalité, à ne rien pratiquer du tout.

Mais, tout en se soumettant pour la pratique à toutes les nécessités du milieu où l'on agit, il faut toujours avoir l'idéal devant les yeux ; l'idéal, c'est-à-dire le principe par excellence qu'on peut tirer de la raison, de la justice et du sentiment.

Sans cet idéal on s'arrête, on recommence le passé, on tâtonne maladroitement l'avenir ; à force de vouloir rester dans le présent, on n'en tire aucun parti ; il vous échappe des mains, et on s'use en mesquines agitations de détail.

L'idéal de l'expression de la souveraineté de tous, ce n'est pas la majorité, c'est l'unanimité. Un jour viendra où la raison sera si bien dégagée de voiles et la conscience si parfaitement délivrée d'hésitations, que pas une voix ne s'élèvera contre la vérité dans les conseils des hommes.

Mais, jusque-là, dira-t-on, entre l'expression imparfaite à laquelle le présent nous condamne et l'expression satisfaisante que l'avenir nous promet, n'est-il point d'heure propice où l'on puisse consulter avec une entière confiance le consentement unanime ?

Oui, à toutes les époques de l'histoire il y a de ces heures décisives où la Providence tente une épreuve et donne sa sanction à la véritable aspiration, au consentement électrique des masses. Il y a des heures où l'unanimité se produit à la face du ciel, et où la majorité ne compte plus devant elle.

Nous venons d'assister à une de ces grandes épreuves où l'humanité s'éveille, se lève, se réunit spontanément et vote comme un seul homme. Que ce souvenir, quelquefois unique dans un siècle, ne s'efface pas, et que son sens profond ne se perde pas, ne s'éteigne pas avec le bruit d'une fête et les flambeaux d'une soirée d'enivrement. Que le soleil qui s'est couché hier sur notre enthousiasme ne reparaisse jamais sans nous rappeler qu'à une heure donnée nous avons saisi l'unité d'une pensée dans le cri d'un million de voix.

La France va nous donner, pour élaborer le travail d'une constitution nouvelle, l'expression de la majorité. Nulle part cependant cette expression n'aura été celle de l'unanimité. Hier Paris a scellé le pacte de la fraternité absolue, dans un de ces moments où le miracle de la raison s'empare des masses, subjugué les individualités et arrache de la poitrine de chaque homme l'expression volontaire ou involontaire de la vérité. Demain, peut-être, ce pacte sublime sera brisé ou altéré dans la conscience de chacun de ces individus dont se composait la masse. Qu'importe à la vérité ? pour avoir cessé d'être éclatante sera-t-elle tuée ? La France va nous envoyer le 5 mai l'expression de ses diverses majorités locales, et l'on dit que la souveraineté de ces majorités fractionnées sera inviolable.

621399



621399

621399

La Cause du peuple, par George SAND
N° 3, 23 avril 1848
(doc. B.H.V.P.)

l'édition de ses œuvres qu'elle accepta de publier dans le format le plus populaire et au plus bas prix, à vingt centimes la livraison.

« *Ce qui m'a le plus préoccupé, écrivait-elle en 1851, c'est le désir de faire lire à la classe pauvre ou malaisée des ouvrages dont une grande partie a été composée pour elle* ».

L'édition de Pierre-Jules Hetzel était illustrée par Tony Johannot et Maurice Sand, qui acquit ainsi une certaine notoriété. Mais la véritable création de son fils fut le théâtre de marionnettes auquel George consacra tant de loisirs à Nohant. Les archives de Maurice et de Lina Calamatta, son épouse, conservées avec les papiers Sand, constituaient, pour le présenter, un réservoir de matériaux originaux dans lequel il était loisible de choisir : pièces en manuscrits autographes, féeries, opérettes bouffes, pantomimes... Les pièces exposées complétaient, dans les vitrines, des manuscrits de pièces autographes du théâtre de Nohant encore peu connues. Pour ce sujet, nous avons obtenu les précieux concours du Centre des Monuments Nationaux et du Domaine de Nohant, dont nous mesurons tout le prix.

Jean Dérens, Conservateur général de la Bibliothèque historique, choisit d'évoquer les archives de George Sand dans la *Revue des Deux Mondes* de septembre 2004. Pour l'exposition, il adopta, fidèle aux traditions de la Bibliothèque, le parti pris difficile de présenter, au risque d'une certaine austérité, l'œuvre de George Sand dans ses manuscrits et ses éditions originales. Il entendait ainsi exprimer sa gratitude envers Aurore Sand, saluer solennellement le travail de Georges Lubin qui avait permis, en publiant sa correspondance, le renouveau des études sandiennes, et remercier Thierry Bodin qui, très libéralement, nous avait ouvert sa collection de grand bibliophile.

Luc PASSION,
Conservateur en chef à la Bibliothèque
historique de la Ville de Paris.

Sources manuscrites : Bibliothèque George Sand, carton donation, dossier donation et achat (1951-1955).

Catalogue de l'exposition : Jean DÉRENS, Luc PASSION, Martine REID : *George Sand : l'œuvre-vie*, Paris-Bibliothèques Éditions, 2004.





Colette et l'angoisse de la page bleue
Fonds Colette (B. de Jouvenel)

Sand et Colette

JE ME RÉJOUIS que les hasards de la chronologie m'incitent à revisiter cette année en même temps les personnalités et les oeuvres de George Sand et de Colette. Deux étoiles d'égal et immense éclat, deux styles d'une beauté également incontestée, éclairant une oeuvre poursuivie pendant près de cinquante ans, et surtout, peut-être, deux plaidoyers en acte pour l'émancipation de la femme, par le déploiement multiple, dans leurs existences et leurs écrits, de ce qu'après Julia Kristeva j'appellerai le génie féminin (Hugo, en 1876, saluait chez Sand « le génie de la femme »).

Leur écart

Nées, la première en 1804, la seconde en 1873, 70 ans les séparent. Mais elles diffèrent aussi sur deux points capitaux : Sand s'est à peu près constamment proposé dans ses oeuvres un « but moral ». Elle s'est d'autre part montrée, tout au long de sa carrière d'écrivain, concernée par le contexte politique et soucieuse de refonder le lien social. Elle est très liée, par son oeuvre et son action, aux naissances de la république, en 1848, en 1870. Sa cadette Colette est indifférente et aveugle au politique (au point de publier, sous l'occupation allemande, dans le très antisémite *Gringoire*). Et sa morale, celle qui se dégage de ses oeuvres sans être formulée, est bien différente de *la morale*. On pourrait facilement allonger cette liste ; je me contenterai d'opposer, à la timidité de Sand, qui n'a jamais pris la parole en public, l'audace de Colette dans sa carrière de mime et d'actrice.

En outre, ce qui rend plus délicate ma recherche de leurs affinités, Colette, devenue vedette féminine des lettres françaises, élue à l'Académie royale de Belgique, puis à l'Académie Goncourt, a gardé un silence à peu près total sur celle dont la fécondité littéraire et la gloire d'écrivain à la fois populaire - je veux dire connue et aimée du public - et scandaleux, avaient précédé les siennes. Cependant, Sand figure peut-être sous le masque dans son oeuvre, et Madame Saint-Alban, voisine des Colette à Saint-Sauveur et amie de Sido dans *La Maison de Claudine*, m'apparaît comme un double

dévalué de la romancière – une George Sand fixée aux années du romantisme littéraire et des passions amoureuses :

« [J']aimais les visites de Mme Saint-Alban, une femme encore belle, crépue de frisures naturelles qu'elle coiffait en bandeaux, tôt ébouriffés. Elle ressemblait à George Sand, et portait en tous ses mouvements une majesté romanichelle. Ses chaleureux yeux jaunes miraient le soleil et les plantes vertes [...] et son petit doigt s'ornait d'un coeur de cornaline rosée, où flambaient les mots ie brusle, ie brusle (= Je brûle, je brûle) – une bague ancienne trouvée en plein champ. Je crois que j'aimais surtout, en Mme Saint-Alban, tout ce qui l'opposait à ma mère [...] ». (*Pléiade*, II, 1045-6).

Cet avatar de George Sand est une anti-Sido, une bohémienne que tout oppose à la ménagère, et qui abreuve l'enfant du récit des scandales et des passions secrètes de la petite ville ; j'y vois un emblème du romanesque, du romantisme et du récit amoureux, que tout le recueil, hommage à Sido, tend à dévaluer. Mais, quelques années plus tard, le portrait de la même personne dans *Sido* ne dit mot de cette ressemblance. (*Pléiade*, III, 512-5).

Au soir de sa vie, dans *L'Etoile Vesper*, Colette enfin se compare à Sand écrivaine :

« Comment diable s'arrangeait George Sand ? Cette robuste ouvrière des lettres trouvait moyen de finir un roman, d'en commencer un autre dans la même heure. Elle n'en perdait ni un amant ni une bouffée de narghilé, sans préjudice d'une *Histoire de ma vie* en vingt volumes et j'en tombe d'étonnement. Puissamment, elle agença pêle-mêle son travail, ses chagrins guérissables et ses félicités limitées. Je n'aurais pas su en faire autant [...] » (*Pléiade*, IV, 878).

Cette parenté enfin reconnue, cet hommage tardif à une grande travailleuse et à une grande vivante sont annulés par une foule de réticences : cette fois, Sand est peinte en bourgeoise, en femme qui s'économise, en fourmi, pour que Colette puisse mieux apparaître cigale. Dans le même livre, Colette est habitée par le souvenir de Balzac à qui elle préfère s'identifier : écrivain non moins fécond que Sand, mais plus douloureux, au moment où Colette est suppliciée par l'arthrite.

Sand, Colette et la culture républicaine

Il faut surmonter donc et l'éloignement de Colette, et ces considérables différences relatives à la place de la morale dans leur esthétique, et celle de la politique dans leur vie et dans leur oeuvre, pour déceler leurs affini-

tés : en dépit de ces divergences, Colette et Sand appartiennent à la même très vaste zone de la culture française ; le lieu géométrique de leur rencontre virtuelle, l'intersection de leurs oeuvres et de leurs pensées est la culture républicaine.

Dans un livre tout récent, suggestif et charmant, *George Sand et Colette, concordances et destinée* (Royer, Paris, 2004), Chantal Pommier dresse en parallèle le portrait des pères de nos deux écrivaines : tous deux, dit-elle, furent des militaires, gais, généreux, séducteurs, musiciens. Elle souligne aussi, et c'est ce qui m'importe ici, qu'en 1848, Jules Colette, élève de Saint-Cyr renvoyé pour « indiscipline », motif qui masquait presque toujours la participation à des mouvements républicains, aurait pu rencontrer George Sand alors inspiratrice de la République.

Ce lieu commun à Sand et à Colette, la culture républicaine, je la symboliserais autrement, en me reportant à un de ses monuments les mieux connus : *Le Grand Dictionnaire Universel* de Pierre Larousse (1865-76) un peu parce que son auteur est né, comme Colette, dans l'Yonne, à quelques clochers de Saint-Sauveur. En effet, « le » Larousse partage à peu près les valeurs de Sand et lui rend hommage ; celle-ci a adressé à Pierre Larousse au moins 2 lettres qui ne se sont pas retrouvées, en septembre 1865, (*Correspondance*, t. XIX, 398.) et l'on a pu établir qu'elle l'a utilisé pour sa documentation ; tandis que ses nombreux volumes figurent dans la riche bibliothèque des Colette et sont précocement familiers à la petite Gabrielle :

« À mi-hauteur, Musset, Voltaire et les *Quatre Evangiles* brillaient sous la basane feuille-morte. Littré, Larousse et Becquerel bombaient des dos de tortues noirs [...]. Il y eut un temps où, avant de savoir lire, je me logeais en boule, entre deux tomes du Larousse comme un chien dans sa niche. D'Orbigny, déchiqueté par le culte irrévérencieux de quatre enfants, effeuillait ses pages blasonnées de dahlias, de perroquets, de méduses à chevelures roses et d'ornithorynques. » (*Pléiade*, II, 987).

Très consulté (Zola lui doit une part non négligeable de sa documentation), « le » Larousse élabore dans ses colonnes une image incomplète, partielle, néanmoins prestigieuse de Sand, sacrée grande artiste, et écrivain de génie ; nombre de ses romans et de ses pièces y sont analysés, parfois avec un grand soin. Or, Sand était alors contestée aussi bien par la jeune école réaliste et naturaliste – Zola, Vallès – que par les émules de Baudelaire ou de Barbey. En outre et surtout,

républicain fervent, Larousse a été un grand propagateur de données scientifiques, persuadé que la science était la base spirituelle de la République ; croyance partagée par Sand, aux yeux de qui la connaissance de la nature conduit au beau, au vrai, au bien, aux valeurs que veut promouvoir la République. L'étrange propagande électorale du capitaine Colette, qui pense gagner à lui des électeurs en leur donnant à l'école des cours de sciences, trouve bien là sa raison d'être. A en croire sa fille, l'esprit de 48, auquel Sand s'identifie et est identifiée, vit encore dans le capitaine Colette « *affligé de philanthropie* ». C'est elle qui raconte :

« *Il songea : Je conquerrai le peuple en l'instruisant ; j'évangéliserai la jeunesse et l'enfance aux noms sacrés de l'histoire naturelle, de la physique et de la chimie élémentaire, je m'en irai brandissant la lanterne à projections et le microscope [...], je ferai des conférences populaires contre l'alcoolisme d'où...[les] buveurs endurcis sortiront convertis et lavés dans leurs larmes !...* ». (*Pléiade*, II, 993)

Si pareil idéalisme est absolument étranger à Colette, cette confiance sur son enfance indique sans insister, mais avec certitude, qu'elle a grandi dans une famille républicaine, et reçu de ses parents, avant de l'acquérir à l'école, un certain type d'éducation, à une époque où tous les Français ne sont pas encore acquis à la République, leur ralliement étant généralement daté des environs de 1890. Et notre Larousse, aussi bien que Balzac, accompagne Colette sa vie durant. C'est ainsi qu'elle l'interroge, au soir de sa vie, sur Vénus, – l'Etoile Vesper –, recopie une partie de sa notice, en souligne le lyrisme, et l'apostrophe comiquement : « ...Dictionnaire universel, vous allez fort. [...] *Contez-moi donc, dictionnaire chenu* [...] ». (*Pléiade*, IV, 771)

Michèle Sarde a bien montré toute la gratitude exprimée dans *Claudine à l'école*, malgré ses attaques satiriques, à son école primaire. Colette y revient bien plus tard et *Le Fanal bleu* rend une tardive justice à l'institutrice qu'elle a caricaturée dans son premier livre sous les traits de mademoiselle Sergent : « *Vers ma treizième année, ma chance voulut qu'on promît dans mon village, au poste d'institutrice, une femme jeune, vive, exigeante* » (*Pléiade*, IV, 766) ; le même livre comprend un hommage aux instituteurs : « *Je leur enseigne à connaître, c'est à dire « à aimer* », lui écrit l'un d'eux.

Sa mère, sœur de journalistes exilés en Belgique, tente de la dérober aux sacrements de l'église catholique ; l'opposition de Sido à la confession,

surtout, est révélatrice. Ce sacrement, que George Sand de son côté a sévèrement condamné dans son roman anticlérical de 1863 *Mademoiselle La Quintinie*, après l'avoir mis en cause et critiqué à plus de dix reprises dans *Histoire de ma vie*, était la cible des attaques libres penseuses dont les arguments pédagogiques sont ceux de Sido : la confession est indiscreète, elle ne respecte pas l'intimité de l'enfant : « *S'il n' y avait encore que le catéchisme ! Mais il y a la confession ! Ça vraiment...ça, c'est le comble ! [...] je ne peux pas m'habituer aux questions qu'on pose à cette enfant.* » (*Pléiade*, II, 1042).

Son silence total d'écrivain sur la religion et l'Église, son oeuvre radicalement étrangère à la transcendance sont la marque d'un certain choix global, laïc et moderne, de la vie et du bonheur sur cette terre, choix souligné par l'admiration d'Aragon, bien que son oeuvre soit dénuée de portée politique apparente, dans le beau poème « Madame Colette ».

Nos deux écrivains appartiennent de plein droit à une culture laïque et moderne, et rencontrèrent d'ailleurs l'hostilité de l'Église : l'oeuvre de Sand fut mise à l'Index, l'archevêque de Paris refusa à Colette des funérailles religieuses. Et même, l'on pourrait voir entre elles une forme de filiation ; méditons pour cela deux images : celle de Sand, seule femme des dîners Magny, et celle de Colette, 80 ans plus tard, seule femme dans un cercle qui est un peu l'héritier du premier, le déjeuner Goncourt. (*Fanal bleu*, *Pléiade* IV, 1053).

Leurs destinées d'écrivain sont à certains égards parallèles : leur apprentissage, non de l'écriture, qu' *Histoire de ma vie* et les correspondances de l'une et de l'autre montrent précoce, mais de la publication, n'a pu se faire sans compagnonnage masculin d'une part, et sans la montée à Paris d'autre part. Les lettres de l'une et l'autre jeune femme manifestent et ce talent, et sa reconnaissance précoce par leurs proches. En témoignent les lettres d'Aurore à ses amies de pension, et c'est pour l'une d'entre elles qu'elle écrit un roman encore inédit, *La Marraine* ; mais aussi conviction de Sido que sa fille, si brillante à l'épreuve de français du brevet, possède « un don », lettres si « écrites » de Colette à Marcel Schwob par exemple... L'une et l'autre furent mal à l'aise dans leur vie de jeunes femmes mariées trop tôt, pour échapper, Sand à l'étroit despotisme maternel, et Colette à l'absence totale de perspectives affectives et intellectuelles d'un village bourguignon. L'une et l'autre ont éprouvé par le mariage l'injustice faite aux femmes : Sand aurait pu perdre Nohant dans un procès en séparation, et doit jusqu'à la mort de son époux recourir à son autorisation pour tout

contrat. On sait que Colette a perdu la propriété littéraire des *Claudine*, vendus par son mari.

L'une et l'autre, dans la culture littéraire française, sont identifiées, plus restreint et mieux délimité qu'une province, à un terroir, la Puisaye de Colette faisant pendant, comme lieu de mémoire, à la Vallée noire de Sand. La gratitude envers le pays d'enfance est également précoce dans leur oeuvre, puisque les premières lignes du premier livre de Colette, *Claudine à l'école*, décrivent son village de la Bourgogne pauvre, et *Valentine*, en 1832, la Vallée noire.

Mais ces hommages au pays d'enfance, ce pays qui, dans la réalité pour Sand, dans la mémoire et l'imagination, pour Colette, les accompagnera toute leur vie, ne doivent pas nous masquer qu'elles ont à toute force voulu s'en évader. Ce désir commun, un appétit de vie intellectuelle et artistique, une vive curiosité pour ce que Paris peut offrir, est reconnu par Sand : « *Et puis, malgré moi, je me sentais artiste* » (*Histoire de ma vie*, IV, 12, *Pléiade* t.II, p.105). « *Et puis encore j'étais avide de me déprovincialiser et de me mettre au courant des choses, au niveau des idées et des formes de mon temps. J'en sentais la nécessité, j'en avais la curiosité.* » (*HV*, IV, 13, *Pléiade*, t. II, p. 116). « *J'avais voulu être artiste, je l'étais enfin.* » (*HV*, V, 2, t II p. 181), mais Colette en refuse l'aveu jusqu'à la fin. Pourtant, c'est par son mariage en 1893 avec un homme de lettres qui est aussi le fils d'un éditeur parisien, Henry Gauthier-Villars, que la jeune Gabrielle est introduite dans un milieu d'écrivains et d'artistes, et incitée à la publication – sous pseudonyme. Il faut que la jeune Aurore partage la complicité littéraire de son frère, d'Ajasson de Grandsagne, puis de Jules Sandeau avant qu'elle ne signe seule son premier roman, sous pseudonyme. Mais si toutes deux ont à conquérir un nom qui soit le leur, cette appropriation d'une identité littéraire est inégalement longue et difficile. Colette ne parvient qu'en 1923 à signer de son seul nom – elle a alors cinquante ans ; Sand a su s'emparer entre 1832 et 1834, moins facilement et rapidement qu'elle ne le dira dans *Histoire de ma vie*, du pseudonyme qui lui était commun avec Sandeau – et part du nom de celui-ci, et d'un prénom bien à elle. Identité qui ne va pas sans ambiguïté ; son pseudonyme, nous rappelle Martine Reid, installe Sand dans une identité sexuelle en porte-à-faux : sensibilité et corps féminins, métier d'homme... Et « Colette » ne va pas sans ambiguïté de genre, puisque c'est le nom patronymique de l'écrivaine.

Avec le premier écrit publié, elles n'ont pas pour autant trouvé leur voix ; il faudra plusieurs années après les complaisances érotiques et les

attaques gratuites de *Claudine à l'école* pour que Colette conquière, avec *Les Vrilles de la vigne*, son honnêteté d'écrivain ; « *la souplesse de l'extrême jeunesse n'a d'égale que son manque de scrupules* » dira-t-elle plus tard dans *Mes Apprentissages*, regrettant son ancienne « insouciance de nuire ». Ce n'est pas avec *Rose et Blanche*, mais l'année suivante avec *Indiana*, que la jeune Aurore fait entendre ce qu'elle n'écrit à personne, l'expression de ce que Proust appellera le « moi profond », la plainte de la femme mal mariée, au sein d'un plaidoyer plus général contre les formes d'esclavage – en même temps qu'elle sort de l'infra-littérature.

Vies d'artistes

C'est en marge de ce qu'on appelle le monde qu'elles construisent leur réseau d'amitiés ; et leurs parcours existentiel et littéraire trouvent aliment, encouragement et inspiration dans le monde des artistes, à la fois exemple de vie et sujet littéraire, au cours de leurs existences difficiles, tumultueuses et fécondes. C'est là le seul milieu intelligent où elles peuvent être honorablement accueillies. Sand brise tout lien avec ses amies de couvent lorsqu'elle commence à Paris sa vie de bohème littéraire. L'existence de labeur, de dévouement à l'art, de solidarité et de gaîté stoïque des artistes les inspire durablement ; elle sert de tremplin à Colette, qui mène la vie de tournée pendant plusieurs années, et la raconte dans plusieurs romans. L'un de ses plus beaux livres, *l'Envers du music-hall*, est dédié à des ouvrières du spectacle et célèbre leurs qualités, courage, bonhomie, endurance. De profondes amitiés les lient à des actrices : Marguerite Moreno, Marie Dorval ; et c'est à une cantatrice, dont le portrait est inspiré de Pauline Viardot, que Sand a consacré son plus beau roman. Elles ont en commun leur rapport constant et vivant aux arts de la scène. Sand écrit pour le théâtre, théâtre de société de Nohant, théâtres parisiens. Seule de nos grands écrivains du XIX^{ème} siècle, elle a rencontré le succès sur scène et fait représenter plus de vingt pièces entre 1840 et 1870. Elle apprécie le mime Deburau, s'intéresse activement, avec son fils, à l'art des marionnettes et à son histoire. On sait que Colette fut mime, actrice, auteur dramatique et chroniqueur théâtral : on lui doit avec les volumes de *La Jumelle noire*, des pages très aiguës, suggestives, très attentives aux aspects non verbaux de l'art dramatique: qualités expressives des acteurs, décors, costumes... Et ceci sans dédaigner un art tout nouveau, et alors considéré comme pur divertissement populaire, le cinéma. Critique de cinéma, elle écrivit des scénarios. Sand et Colette pensèrent et vécurent leur carrière d'écrivain en artistes bien plus qu'en intellectuelles. Je me hâte de dire qu'ici elles diffè-

rent, et que Sand s'est voulue aussi penseur, philosophe, mais sans jamais abandonner sa position d'artiste, et s'y repliant à la moindre attaque.

Car, étrangères comme femmes à la formation classique (baccalauréat, université) de l'immense majorité de nos écrivains, elles ont reçu et assimilé très tôt, au sein de leur famille, une formation musicale. Toutes deux furent bonnes musiciennes. On doit à Colette des *Lettres de l'ouvreuse* ; *Histoire de ma vie* est habitée du regret de Sand de n'avoir pas consacré sa vie à la musique, et comprend une magnifique analyse de l'art de Chopin. Elles ne peuvent qu'avoir développé, au cours de cet apprentissage, un certain sens de la discipline et du travail quotidiens, ainsi que leur ouverture artistique, l'acuité de leur accueil sensible au monde extérieur et à la nature. Sand est particulièrement sensible aux voix, ses personnages sont emblématisés par leurs voix, élément décisif de chaque portrait. C'est la voix « à la fois « mâle et douce » de Fiamma dans *Simon* (p. 46), celle de Sido chez Colette : « Elle était déjà hors de vue, mais sa voix nous arrivait encore, un soprano nuancé, vacillant pour la moindre émotion, agile... » (*Pléiade*, II, 1045).

Deux écrivains, deux artistes et leur art

L'appréhension de leur art a longtemps été mutilée par le filtre ordinaire de la misogynie, toutes furent deux victimes d'une histoire de la littérature dominée par les héritiers de Maurras, qui ont durablement inspiré les enseignements secondaire et supérieur. Ce fut pour Sand l'oubli, dont le silence de Colette est déjà un exemple, et la relégation à l'enfance ; tandis que la popularité de Colette, accusée de se borner à décrire sensations et sensualité, a longtemps joué en sa défaveur. Toutes deux ne furent que très tardivement honorées par la recherche universitaire et la Pléiade.

Mais leurs écritures diffèrent profondément. Sand a le privilège d'une immense facilité et d'une fécondité d'improvisatrice ; elle écrit dans *Histoire de ma vie* (IV, 12, t. 2, p. 101) :

« Je reconnus que j'écrivais vite, facilement, longtemps sans fatigue ; que mes idées, engourdies dans mon cerveau, s'éveillaient et s'enchaînaient, par la déduction, au courant de la plume ; que, dans ma vie de recueillement, j'avais beaucoup observé et assez bien compris les caractères que le hasard avait fait passer devant moi, et que, par conséquent, je connaissais assez la nature humaine pour la dépeindre. »

Colette au contraire se peint laborieuse, doutant d'elle-même, à regret attachée à sa table de travail ; elle « *exsude* », à l'en croire, certaines de ses œuvres ; elle éprouve un certain tarissement à la fin de sa vie :

« *Il m'a fallu beaucoup de temps pour noircir une quarantaine de volumes. Que d'heures dérobées au voyage, à la flânerie, à la lecture, voire à une féminine et saine coquetterie. Comment diable s'arrangeait George Sand ?* » (*Pléiade*, IV, 878)

Sand, « génie narratif », est une improvisatrice en effet, une de ces artistes dont le livre de M^{me} de Staël, *Corinne*, a donné l'exemple et gardé le souvenir ; l'effet spécifique, inimitable de ses quelque 80 romans, la forte homogénéité de leurs décors, de leur scénographie, le recours à une grammaire des motifs, en sont le signe ; sans plan préétabli, elle retrouve une harmonie à la fin de chacun de ses « contes » après avoir joué avec brio d'un certains stock de motifs, souvent hérités du roman du XVIII^e siècle : secret de naissance, serment à la mère, conversation surprise, lettre interceptée, rencontre qu'il faut garder secrète, affrontements à deux ; et une topologie plus visible encore : chemin, montagne et volcan, chaumière, château, forêt, parcs et pavillons, fréquente disposition des lieux sur un axe vertical... Colette, moins à l'aise dans le roman, procède par bribes, fragments de dialogue, analyse de décors ; la critique ne s'est que tout récemment avisée du savant agencement de ses textes, qui entrelacent les souvenirs personnels au compte-rendu d'un drame qui se passe sous ses yeux. Et chacun vaut par l'unité d'une réflexion morale sans préjugé et sans concession ; souvent mobilisée par l'enquête sur « le pur et l'impur », elle parvient à quitter la littérature douteuse, tout en faisant du plaisir et de l'expérience érotique son thème privilégié.

La « froideur littéraire » de Colette, qui fait partie dès 1900 de son personnage, est savamment réitérée en variantes multiples dans *La Maison de Claudine*. Ce refus de l'exhibition de soi, de l'abandon à la souffrance, joue très certainement un rôle dans le silence sur Sand, une Sand dont elle ne connaît que la caricature, fixée à ses années tumultueuses. C'est méconnaître un écrivain qui a très tôt condamné l'abandon romantique à l'opposition du désir individuel et de l'ordre social, parce qu'elle préfère ceux qui luttent pour inscrire leur amour ou leur ambition dans le réel. Et la condamnation de la passion se fera de plus en plus générale chez Sand à mesure que passent les années.

Mais la plus grande différence gît dans leurs descriptions de l'amour, aux antipodes l'une de l'autre. La sexualité tient bien peu de place chez

Sand, qui en demeure à l'extrême pudeur, voire au silence, du roman sentimental XVIII^e siècle ; la vertu immaculée de l'immense majorité de ses héroïnes est faite d'ignorance du désir. Ce silence fait peser sur sa création romanesque un soupçon d'insincérité, il est pour une part responsable du petit nombre de ses lecteurs actuels. Tandis que c'est l'honneur de Colette d'avoir analysé, et cherché à exprimer le désir féminin dans ses formes variées, d'avoir dit le plaisir féminin comme part intégrante de l'expérience humaine, digne d'être considéré les yeux ouverts et confronté à une exigence morale. Ses meilleurs livres, s'agirait-il de romans, sont de moraliste : *La Retraite sentimentale*, *Le pur et l'impur*, *la Naissance du jour*. Et elle a pu, à la différence de Sand trop tôt disparue, prolonger sa méditation morale par une analyse du déclin, et l'élaboration d'une sagesse spécifique dans ces deux beaux livres jumeaux : *l'Etoile Vesper*, *Le Fanal bleu*.

La cause des femmes, Sand la plaide, mais la restreint à la conquête des droits civils, à l'égalité dans le mariage, à la possibilité de divorcer, à une éducation sérieuse ; elle limite la place des femmes à la vie privée, à l'exception des artistes, de plus en plus rares dans ses romans. Plus socialiste que politique, elle dit souvent, malgré son action en ce domaine, son mépris et son dégoût de la politique. Mais elle continue de se prononcer, en 1870, sur l'établissement de la République, mais elle fait oeuvre de pédagogue de la République dans *Nanon*. Colette tourne le dos au politique : dérision des ambitions politiques de son père, de Merlou ; Henry de Jouvenel, son second mari, s'écarte d'elle quand, de journalistique, sa carrière se fait politique. Pas ou peu de féminisme, sauf ceci, qui est considérable : outre leur propre réussite, leurs multiples portraits de femmes valeureuses, avec ce point de ressemblance : elles sont attachées aux valeurs de la vie, de l'aménagement, de la réparation. L'une et l'autre ont donné de nombreux exemples, dans leurs oeuvre, de la vaillance féminine. Fierté, instruction, générosité, chasteté des héroïnes de Sand. Chez Colette, santé physique et morale, vaillance au travail, ressources intérieures pour faire que la vie continue... La vie est chez l'une et l'autre la plus haute valeur.

Elles ont en commun dès lors plus d'un thème, de ceux que l'on juge féminins : leur appréhension de l'enfance, fine et originale, l'intuition de ses mystères. Elles partagent le goût du conte ; ce sont des contes heureux, à la fin de la carrière de Colette, que « L'enfant malade », et même « Gigi ». L'une et l'autre ont écrit avec bonheur pour l'enfance. *L'enfant et les sortilèges*, où Colette se montre sensible au tragique propre à l'enfance ; les *Contes d'une grand'mère*, où Sand joue du merveilleux et de sa

dissipation pour mieux encourager les enfants à grandir. Ceci, sans préjuger de leur échec commun auprès de leur fille, qu'elles n'ont pas su aimer, qu'elles ont éloignée...

L'hymne au monde, la célébration d'un univers naturel intime et cosmique à la fois leur est commun ; leurs descriptions des météores, du ciel diurne et nocturne, des saisons, des fleurs et jardins, des eaux et lumières sont inégalées dans la prose française, et toujours source d'émerveillement.

Enfin, l'une et l'autre écrivaines partagent ce trait dans la définition de leur approche du métier : elles mettent l'accent, avec une orgueilleuse modestie, sur la connaissance de la langue, le goût de l'expression. Il y entre le sens du travail bien fait, accompli « en conscience », dirait Sand, de la dignité personnelle construite dans cette discipline, ainsi que l'amour du partage langagier et le refus de l'élitisme social.

« À sept ou huit ans je sus à peu près ma langue, dit Sand, [...], sachant mal le français, je le sais encore mieux que la plupart des hommes de mon temps. [...] On remarquera aussi que les femmes [...] qui ont reçu un peu d'éducation, écrivent le français généralement mieux que les hommes [...] » (H.V., II, 3, *Pléiade*, t. I, p. 709-710).

Et lorsque Colette commente, dans le *Fanal bleu*, la lettre reçue d'un instituteur pour son message : « *Je leur enseigne à connaître, c'est à dire à aimer* » mais aussi pour « *l'art de bien dire* », pour le « *goût de la bonne façon écrite* », elle conclut : « *Comme nous écrivons joliment, nous autres Français obscurs, quand nous nous y mettons.* » (*Pléiade*, IV, 994-995) Même partage de la culture des humbles – Colette n'a reçu que la formation du cycle primaire des études, école primaire et cours complémentaire, qui conduisaient au métier d'institutrice.

Je ne conclurai pas ce parallèle subjectif et bien incomplet. Mais je le suspendrai sur deux bribes d'oraison funèbre étrangement parallèles :

« *Une corde est brisée dans la lyre du siècle.* » (Renan, à la mort de George Sand, *Le Temps*, 15 et 16 juin 1876).

« *Une aile va manquer au murmure français* » (Aragon, « Madame Colette », 1954, *Oeuvre poétique*, livre-club Diderot, XII, p. 81-87).

Michèle HECQUET



LIVRES, REVUES, ÉTUDES

MANIFESTATIONS CULTURELLES

Vie de l'Association

GEORGE SAND PARUTIONS

George SAND :

Lettres retrouvées

Édition établie, annotée et présentée
par Thierry BODIN

Gallimard, NRF, 2004, 495 p., 21 €

AU « PETIT MUR JAUNE » de nos Bibliothèques est venu s'accoter, un brin plus snob dans sa célèbre jaquette blanche, un nouveau volume de 458 lettres inédites de George Sand, réunies par les soins de Thierry Bodin. Elles embrassent toute la vie de l'écrivain, de 1825 à 1876. Ce raccourci diachronique contribue à mieux dégager les facettes de sa personnalité si diverse dans ses talents et ses activités.

Ce n'est pas l'un des moindres mérites de cette édition que de satisfaire à la fois la curiosité du lecteur sandien qui connaît l'histoire, sans en être blasé, et celle du lecteur naïf que le Bicentenaire aurait engagé à y fourrer son nez. Voyons-y de plus près.

Dès la première lettre (décembre 1825) l'insatisfaction de la jeune femme se lit dans ses confidences à sa mère : la fausse maladie de poitrine dont elle se croit menacée camoufle mal une dépression qui la jette « dans un noir épouvantable », à la perspective de la « vieillese fort triste » qui l'attend au côté de son

mari. On se doute qu'elle ne s'y résignera pas.

Cinq ans plus tard (lettre de novembre 1830), Aurore, au bord de la rupture conjugale, affronte gaillardement les mauvaises langues de La Châtre : on l'a vue en compagnie de Sandeau et de Fleury et la voilà aussitôt convaincue d'avoir « fait tout ce qu'on peut faire avec deux garçons ». Gare aux coups de poing si le bruit en venait aux oreilles de Casimir !

De Sandeau à Mérimée – l'espace d'une nouvelle ellipse, mais c'est l'enjeu piquant de cette édition – la signature a changé : George Sand engage son confrère à lui rendre visite quai Malaquais (lettre n°4) à l'orée d'un fiasco bien connu. L'émancipation de la baronne Dudevant s'accomplit en accéléré ; trois lettres font apparaître pour la première fois les noms de ses nouvelles relations dans le milieu artistique parisien : Berlioz, Liszt, Heine, Lamennais. Elle conduit aux actes notariés du procès en séparation (n°9 et 12). Exit Casimir.

Les dix années qui suivent (1838-1848) sont le temps de Chopin. Elles offrent quelques belles surprises : une lettre inédite de Chopin, datée de Marseille, en post-scriptum à une lettre de George (n°15). Il s'y plaint avec son humour coutumier de l'ennui de leur quotidien dans cette « sottie ville », dixit George Sand :

« Ta lettre... a amusé mes anges – elle a besoin d'une telle gaieté de temps en temps – car moi, tu peux le deviner, je ne suis pas très drôle – en plus je ne fais rien – Dans la nuit elle travaille beaucoup – et moi je

dors... – et le matin elle dort et moi je reste tranquille. »

Chopin « le fuyeur de succès » (n°29) apparaît souvent dans les lettres familières à Pauline Viardot dont George Sand suit les triomphes en Russie, ce qui lui donne l'occasion de lui rappeler qu'on ne fait pas impunément la risette à « l'autocrate de toutes les Russies », surtout quand on se reconnaît dans la « Bonne déesse de la Pauvreté » :

« Je fais finir Consuelo sur les grands chemins vivant d'aumônes. Cela doit faire mal au cœur à ceux qui sont en train de faire fortune, d'acheter des manoirs féodaux et d'admirer l'autocrate de toutes les Russies. Je ne suis pas trop contente de Loulou (Louis Viardot). » (n°29)

C'est à Pauline Viardot aussi que sont adressées des lettres importantes sur le mariage de Solange avec Clésinger « un beau diable enfin dans le sens intellectuel et poétique du mot » (n°38), jugement sur lequel George Sand sera bientôt amenée à revenir. Les événements pénibles qui consument la rupture avec Chopin sont longuement évoqués (n°39), avec amertume puis regret, mais il sera trop tard : « Il me semble que personne ne le soignera comme je le soignais. » (n°46). Plus triste encore apparaît la déchirure qui séparera irrémédiablement la mère et la fille et conduit George Sand à des propos cruels :

« C'est une statue, que cette pauvre fille, et si la maternité n'opère une crise favorable à son développement moral jamais rien ne fera battre son cœur. »

La Révolution de 1848 est sobrement évoquée, à l'occasion de lettres de recommandation (pensum dont George Sand, on le voit tout au long du volume, s'acquitte avec générosité). Mais son

échec donne lieu à une analyse intéressante sur les conditions favorables à la réalisation des idéaux socialistes qui n'ont pu s'imposer : dans une lettre à Eugène Sue (n°49), elle repose le principe d'une littérature de propagande destinée à « convertir ces masses à l'idée de socialisme en général ». Les espoirs des intellectuels de gauche se heurtent, elle le sait, à l'obstacle du financement matériel de cette propagande. Sans la liberté que donne l'argent dans une société d'argent, les tentatives généreuses restent sans effet. Et de conclure, à notre adresse :

« La postérité nous saura gré de notre bonne intention dont le souvenir survivra à tous nos livres, mais nous n'aurons pas sur le présent cette action immédiate dont on sent le besoin quand on aime ses semblables. »

Quatre lettres à Michele Accursi (n°55-59) rappellent qu'au même moment elle préface la traduction française de l'ouvrage de son ami, le républicain Mazzini, *République et royauté en Italie*.

À partir de 1851, les lettres se font plus nombreuses qui ont trait au théâtre, l'activité dominante de George Sand, semble-t-il, en raison de la rareté des allusions à son travail de romancière. Et cette activité prend toutes les formes d'une passion dont l'échec de *Cosima* en 1840 avait retardé l'épanouissement. Que ce soit à Nohant où elle écrit chaque semaine une pièce en 2 ou 3 actes pour son « petit bijou de théâtre » (n°173), inventant et cousant elle-même les costumes, ou bien sur les grandes scènes parisiennes qui créent ses pièces dont le public raffole, on la voit préoccupée dans le détail des décors, des costumes, de la distribution de rôles. Ainsi pour *Mauprat* (n°98) justifie-t-elle ses directives expresses par un commentaire de ses intentions d'auteur qu'elle entend ne pas voir trahies :

« À ceci je réponds que c'est comprendre de travers, ou vouloir donner une interprétation autre que la mienne, à l'esprit du rôle dans cet acte. »

À ceux qui pourraient s'étonner du zèle vétilleux de cet investissement, elle fournit une explication conforme à sa conception de la finalité de l'art : « *Le théâtre sérieux est un instrument de civilisation et de moralisation sans lequel la tendance à la barbarie reprendrait plus fort et plus vite.* » (n°448)

Au fil des pages, on surprend la curieuse coïncidence entre ses escapades touristiques et les romans qui les suivent : la Normandie en 1866 (*Mademoiselle Merquem*, 1867), la Bretagne en 1866 (*Cadio*, 1867), les Ardennes en 1869 (*Malgrétout*, 1870). N'avait-elle pas déclaré vingt ans plus tôt qu'il lui était impossible de décrire des lieux qu'elle ne connaissait pas ?

Des lettres intimes, chronique d'une vie familiale dont le lecteur perce indiscrètement le secret, nous retiendrons les moments d'émotion dont la pudeur de l'écriture voile la détresse. La mort de Nini :

« *J'ai perdu ma petite-fille. Je ne pourrais vous exprimer mon chagrin, il n'y a pas de paroles pour cela.* » (n°114).

L'agonie interminable de Manceau auquel elle cache la vérité jusqu'au bout :

« *Vous le lui direz, comme venant de vous, moyennant quoi, il ne s'effraiera pas de son état.* » (n°220)

Mais l'écriture se fait drolatique et impertinente dès que la vie reprend sa miraculeuse prodigalité. Naissance d'Aurore et de Gabrielle, baptême protestant festif et peu protocolaire qu'Aurore aurait aimé partager avec son chien :

« *Aurore a été majestueuse à la cérémonie après quoi elle a dansé la ca-*

chucha, devant son parrain et trente personnes émerveillées, avec un aplomb mirobolant. Nous avons bien peur qu'elle ne demandât le baptême pour son Fadet, car c'était son idée depuis longtemps. Mais elle a compris qu'il fallait s'abstenir de le débarrasser de son péché originel, vu qu'il n'y tenait pas du tout. » (n° 327)

Une grande partie de l'intérêt de ce volume tient à la publication des lettres (plus de 140) à André Boutet, l'homme d'affaires de George Sand, et à sa femme Elisa. On voit au cours de quinze années, 1860-1875, la sympathie née du voisinage à Palaiseau se transformer en une relation de confiance et d'estime affectueuse. Quelle vitalité admirable se révèle dans ces lettres ! On y parle avec le même intérêt de droits d'auteur (pour l'édition Lévy des œuvres complètes), de rentes, de jardinage, de botanique, de marmots ; et tout aussi bien de politique, à l'occasion de la Commune (« Est-il vrai qu'on craint encore les communeux ? » n° 398) ce qui confirme que l'éloignement de George Sand ne lui permet pas de comprendre ce qui se passe à Paris.

Refermons le volume sur la très belle lettre (n° 454) à Charles-Edmond : à six mois de sa mort, après une rude alerte, elle y célèbre avec sérénité la vie et la beauté des choses :

« *Donc ma vieille défroque peut encore durer et travailler.[...] Je viens de finir un roman. [...] J'ai barbouillé des aquarelles du matin au soir sans penser à rien qu'à l'air bleu ou gris, au ciel clair ou nuageux, aux arbres verts ou rougeâtres.* »

L'admirable travail d'édition de Thierry Bodin n'a pas besoin que nous renouvelions les éloges qu'on lui a unanimement adressés. Mais ceux qui gardent fidèlement le souvenir de Georges Lubin

trouveront particulièrement émouvant ce témoignage éclatant de la survie de son œuvre chez le meilleur de ses disciples.

Marie-Paule RAMBEAU



George SAND :

***Journal d'un voyageur
pendant la guerre***

édition présentée par Michelle Perrot
Le Castor Astral, 2004, 205 p. 15 €

GEORGE SAND est ce « voyageur » qui, à la fin de l' « exécration an-née » 1870, parcourt en famille une faible distance, de Nohant à la Marche et retour, ne dépassant guère Boussac. Elle fuit moins les Prussiens, dont la menace est constante mais diffuse, que la variole qui, en septembre, a frappé son domaine. Lorsqu'elle clôt son journal en février 1871, elle en explique rétrospectivement la double fonction : remède à l'isolement, dans un moment de rupture de ses communications régulières, et témoignage. Celui-ci nous intéresse d'autant plus que les émotions exprimées sont celles d'une personnalité désormais glorieuse – on a donné son nom en octobre à un des deux ballons sortis de Paris – et apparemment en harmonie avec l'air du temps, si l'on en juge par le succès immédiat de la publication : quatre éditions en 1871 et 1872, mais aucune ensuite jusqu'à l'heureuse réédition de Michelle Perrot.

En ses notations quotidiennes, cycle de la nature et drame national se mêlent étroitement : l'invasion ennemie s'est battue sur un pays d'abord harassé par une sécheresse « africaine », puis grelottant d'un froid que G.S. éprouve dans ses gîtes de passage, en pleine empathie avec les

combattants. Sa commisération paraît plus forte encore avec les assiégés parisiens ou les malheureux mobilisés qui se gèlent inutilement dans des camps éloignés des combats.

Car, loin de se complaire dans l'élégie, son journal, de jour en jour se fait plus accusateur. Des Allemands sans doute, même si, dans « *ce million d'hommes que l'Allemagne a vomis* », elle reconnaît « *une nation différente de nous, mais éclairée comme nous par la civilisation et notre égale devant Dieu* » : « *Il y a des officiers instruits, des savants, des hommes distingués, des bourgeois jadis paisibles et humains, des ouvriers et des paysans honnêtes chez eux, épris de musique et de rêverie* ». Mais, dans l' « *échange de projectiles* » qu'est désormais la guerre (« *Plus de héros, tout est mitraille* »), leur avantage est décisif et ce triomphe de la force brute la plonge, certains jours, dans d'autres humeurs où ressortent des propos plus convenus en terre de chauvinisme : le major Boum, le capitaine Schlag et le cliché du Germain positif : « *on perd un frère, un fils, mais on reçoit une pendule, c'est une consolation* ».

Reste que les sarcasmes les plus féroces s'adressent aux autorités françaises : Badinguet, l'Empereur, est le premier coupable et, subtilement, elle tire de sa déconfiture la promesse d'un retournement de situation : comme la France, qui expie la première, l'Allemagne entendra un jour « *le glas des monarchies absolues* ». Ce journal est, en effet, un manifeste républicain et c'est peut-être son intérêt principal que de donner à voir ce que cela signifie pour George Sand dans la grande incertitude du moment. Le Gouvernement de la Défense Nationale, et singulièrement Gambetta, ne sont pas épargnés : accusés de rodomontades (il est encore ou déjà, en

janvier 1871, des optimistes pour affirmer que « dans six mois nous serons à Berlin », responsables surtout du désordre, de levées d'hommes qui aggravent la situation, d'improvisations sans suite...ils sont plus fondamentalement coupables de faute contre la république : le premier grief de G.S., c'est le report des élections. Grief de principe, en ce qu'elle a pleine conscience que « le pays n'est pas républicain », mais l'avenir de la République n'est-il pas compromis par une dictature que le succès ne vient pas justifier ?

Outre les défauts impardonnables de son style écrit, lourd de points d'exclamation (elle ne se prononce pas sur l'éloquence du tribun), Gambetta, comme le « parti Gambetta », ignore, dit G.S., l'opinion des paysans français. Et on ne s'étonnera pas de trouver sous sa plume de nouvelles analyses consacrées au « pauvre Jacques Bonhomme » où l'émotion (à l'évocation de « mon enfance endormie sur tes épaules ») ne bride pas la lucidité : s'il vote, ce ne sera « ni pour l'Empire qui a entamé la guerre, ni pour la République qui l'a prolongée ». Elle mesure la distance qui la sépare d'un peuple pourtant familier et dont elle énumère les vertus sans dissimuler les oeillères, mais en décembre elle conclut : « Quand on compare le budget de la guerre à celui de l'instruction publique, on n'a vraiment pas le droit de se plaindre du paysan, quoiqu'il fasse ».

Fin janvier, la nouvelle de l'armistice coïncide avec le réveil de la terre. Le perce-neige sort du gazon tandis que le pays balance encore entre le « dictateur », qui veut la guerre à outrance, et le gouvernement de Paris dont elle approuve le recours, enfin, à des élections libres. Le 8 février est jour de fête en Berry ; tous, avec vieillards et infirmes, vont voter pour « la liste dite libérale, celle de la paix ».

« Quoiqu'il arrive, l'équilibre rompu entre la France et son expression, écrit alors G.S., va se rétablir ». Le journal s'arrête tout de même sur une grande inquiétude qui permet de mesurer la clairvoyance de son auteur : quant à ces élus dont on lui assure qu'en Indre, en tout cas, « ils ne sont nullement réactionnaires » ; quant au risque d'« une revanche odieuse comme celle qui nous frappe » : « on nous parle d'amasser vingt ans de colère et de haine pour nous préparer à de nouveaux combats » ; quant au risque enfin d'une guerre civile : hostile aux premiers signes d'insurrection parisienne (le 31 octobre), elle objectait cependant au cri des honnêtes gens – les rouges nous menacent – : « Ils sont bien plus menacés que vous, et ils constituent en France une infime minorité dont on aura partout raison à un moment donné ».

Il importe de profiter de la réédition de ces pages pour les lire dans leur ensemble et les débarrasser de l'interprétation réductrice qui en fut donnée en 1942 : « Le malheur de la France, en 1870, ce fut de ne pas avoir trouvé assez tôt un homme capable de s'imposer pour conclure rapidement, alors que tout était perdu, un armistice... La France alors a été livrée à un aventurier qui, par ambition et entêtement, a voulu continuer la lutte, sans aucun profit pour le pays ». Après ce De Gaulle-Gambetta, Michel Mohrt s'enfonçait à cœur joie dans la terre qui ne ment pas... Mais, s'il identifiait ainsi, en plein anachronisme, « les éléments d'une vraie sagesse », il ajoutait cette concession : « en dépit de l'idéologie révolutionnaire dont elles sont imprégnées ».¹

Jean-Pierre HIRSCH

1. Michel Mohrt, *Les intellectuels devant la défaite, 1870*, Corrèa, 1942, p. 54-67.

George SAND :
Mademoiselle La Quintinie
suivi de
A propos des Charmettes

Présentation de Jean COURRIER,
Presses universitaires de Grenoble,
2004, 286 p., B.P 47, 38400 Grenoble.

AYANT ANIMÉ ces éléments notables du renouvellement des études sandiennes que furent *Présence de George Sand* et les éditions de l'Aurore, Jean Courier était tout désigné pour retracer la genèse de l'unique roman à thèse de l'écrivain, le seul à s'implanter avec grâce en terre dauphinoise.

Le thème, aujourd'hui, nous laisse un peu froids. Le mode épistolaire, dès lors bien usé, n'apporte pas grande variété, les confidentiels étant tôt réduits à la banalité. Quant à Émile et Lucie, dont les sentiments pourraient nous intéresser, ils sont, au moment décisif de leur vie, remisés au second plan au profit du philosophe et du prêtre converti aux lumières : les sunlights sont sur eux.

Jean Courier montre très bien, à travers leur correspondance, comment le livre naît des retrouvailles de George Sand et de François Buloz après une brouille de 16 ans (1841-1857). À l'origine, la romancière ne souhaite que situer une oeuvre dans le cadre verdoyant et montagnard découvert aux côtés de Buloz, vers Chambéry, en juin 1861, mais elle partage aussi avec son guide savoyard le rejet de l'intolérance religieuse, particulièrement nocive dans une province francisée de frais. Jean Courier souligne la pertinence du « *choix géographique où s'enracine le débat philosophique et religieux* ». Il note une circonstance familiale importante : une fois interrompue la première ébauche du ro-

man, l'écrivain voit de bons amis boudier, par peur de l'opinion régnante, le mariage civil de Maurice et Lina. Aussi s'indigne-t-elle quand elle découvre, sous la plume d'Octave Feuillet, l'auteur bien pensant d'*Histoire de Sibylle*, une jeune catholique acharnée à convertir son agnostique fiancé. Belle occasion, pour Sand, de renverser la situation et de bâtir des personnages disputant âprement de foi et philosophie. Elle n'a, cette fois, aucun mal à convaincre Buloz de la nécessité de brandir le glaive. C'est ainsi que la *Revue des Deux Mondes*, qui a publié *Sibylle* du 15 août au 1^{er} octobre 1862, livre au public en antithèse *Mademoiselle La Quintinie* du 15 mai au 4 juillet 1863. Car l'éditeur ne se borne pas à approuver ce projet de « roman anticatholique », il veut le publier et s'il souhaite que la forme en soit « aussi invulnérable que possible », c'est « sans rien accorder quant au fond ».

Pourtant la cogestion de l'affaire n'est pas facile. Buloz vit à Paris, sans savoir ce qu'il écrit, d'arrache-pied, la romancière durant tout l'automne 1862 à Nohant. Elle est bourrelée de remords anticipés à l'idée que sa fougue à elle pourrait coûter à l'éditeur un avertissement impérial et, peut-être, stopper la parution dès le premier feuilleton. Quand, le 23 janvier 1863, il reçoit la première partie et s'en déclare « content », « *Je crois que vous serez encore plus content*, lui répond-elle le 7 février, (*au point de vue de nos opinions de la dernière partie*). On voit que le nos scelle leur complicité. Le 17, revenant sur sa sévérité passée, elle félicite Buloz d'en être « *arrivé [...] avec l'âge à sentir qu'une revue est une mission bien plus qu'une affaire* ». Le 22 suivant, Buloz croit déceler chez le philosophe du roman un déficit de christianisme. Il a cette jolie formule : « *S'il était un peu plus chrétien, il pourrait impunément être plus anticatholique.* » Mais Sand ne parvient pas (ré-

ponse du 25/02/1863) à « faire plus de christianisme [...]. Je trouve qu'il y en a déjà beaucoup dans la bouche d'un philosophe qui doit représenter le citoyen avancé de ce temps-ci. Or, le christianisme est une morale et ce n'est guère aujourd'hui une philosophie. C'était le cri d'une société agonisante. Ce ne doit pas être celui d'une société qui veut revivre. »

Le 12 mars 1863, l'auteur envoie à Buloz la troisième partie, mettant ainsi fin à cette correspondance rédigée au fil de l'écriture et des relectures. Le *nous* s'impose plus que jamais : « Nous tenons toujours le lecteur [...] sans prétexte pour nous interrompre avant d'avoir notre conclusion. »

À propos des *Charmettes*, texte écrit après deux visites (toujours en juin 1861) des lieux de jeunesse de Jean-Jacques Rousseau, paru dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 novembre 1863, est, si l'on excepte un reprint, édité ici pour la première fois depuis le XIX^e siècle. Sand profite de sa découverte des *Charmettes* pour évoquer avec une ardente sympathie le philosophe, désormais « à peu près inconnu aux masses, et vilipendé par la plupart des gens qui l'ont lu ». Enrôlant l'auteur de l'*Émile* dans le combat contre l'« infâme », elle demande à ceux qui le tiennent pour un faux persécuté : « Avait-il rêvé cette persécution exercée contre lui par une monarchie et une république, cet anathème lancé par les deux Eglises ? ».

Aline ALQUIER



George SAND :

Le Diable à Paris

notes et Postface de J.SEEBACHER

Mille et une nuits, 2004, 10,5 x 15 cm,
104 p., 2,50 €

VOICI RÉUNIS, pour la première fois depuis 1845, et agrémentés des dessins – réduits – qui accompagnaient l'édition originale, les textes donnés par Sand à Hetzel pour figurer dans sa seconde entreprise de littérature panoramique, *Le Diable à Paris* (2 t., 1845-46). Ce n'est pas la première collaboration de Sand avec l'éditeur, qui deviendra son ami, elle a participé aux *Scènes de la vie publique et privée des animaux* ; littérature ludique, où la complicité entre auteurs, et entre éditeur et auteurs est très forte. Jacques Seebacher dans sa présentation, analyse la portée contestataire de l'ensemble, et son étude « À bas les communisques », inscrit les trois articles de Sand dans son engagement des années quarante, et la replace dans la lignée de Jaurès.

« Coup d'oeil général sur Paris », « Les Mères de famille dans le beau monde », « Relation d'un voyage chez les sauvages de Paris », tous textes où se revendique la subjectivité d'un « je », relèvent cependant de genres très différents, et sont de portée très inégale. « Le Coup d'oeil... » qui pourrait être véritablement panoramique puisque le témoin voit Paris d'en haut, comme chez Le Sage, se refuse à rien en montrer, pour signifier son rejet : « Je hais Paris, parce que c'est la ville du luxe et de la misère » (16). « Les Mères de famille dans le beau monde », scène de bal où les relations familiales sont dénaturées par le désir de paraître de femmes du monde, appartient à

une veine caricaturiste bien plus affirmée dans la Correspondance, et pour laquelle Sand reprend le rôle du « petit jeune homme » de ses débuts. Plus sérieuse et bien plus longuement développée, « La Relation... », récit commenté de l'interview d'Indiens Ioways séjournant à Paris avec Catlin, interrogation ethnographique véritable, est animée du même souci d'accuser les destructions de la civilisation, et de mettre en évidence la dignité des hommes primitifs – mot qu'elle souhaiterait substituer à celui de « sauvage » –. Écrit peu après *Jeanne*, cet article rend manifeste la conjonction de l'ethnographie et du socialisme, dans le plus pur esprit de Rousseau.

Michèle HECQUET



ÉTUDES

*Ville, campagne et nature
dans l'œuvre
de George Sand,*
études réunies par
Simone BERNARD-GRIFFITHS,

CRRR, Presses universitaires Blaise
Pascal, 2002, 14 x 22 cm, 270 p., 24 €

SOUS CE TITRE sont réunis les actes du colloque international organisé à Clermont-Ferrand les 23, 24, 25 novembre 2000 par les soins de Simone Bernard-Griffiths, qui en présente le propos dans

son texte liminaire : « Ville / campagne / nature : regards sur une dialectique récurrente ». Il revient au spécialiste du XVIII^e siècle qu'est Jean EHRARD d'entamer cette "dialectique" : en rappelant les griefs des Lumières contre la ville, espace de domination, lieu de la civilisation, c'est à dire aussi de la corruption. À la fin du siècle, toutefois, avec le *Tableau de Paris* notamment, l'image de la ville se fait plus positive : mieux administrée, elle est plus sûre que la campagne, et l'individu, délivré des corps traditionnels, s'y trouve plus libre. Elle fut, rappelle-t-il, le refuge de Rousseau. Bernard HAMON, poursuivant cette préoccupation morale et politique, retrace l'œuvre de propagande entreprise par Sand au printemps de 1848 afin d'apporter « *la contagion de Paris au peuple des campagnes* », et insiste sur la portée de l'expérience du monde rural acquise en ces quelques mois sur son évolution politique ultérieure. Le commentaire sensible de Simone BERNARD-GRIFFITHS (« Ville, campagne et nature dans *André* ») s'attache à la dialectique de la petite ville et des paysages naturels, développe la valeur poétique et dramatique des lieux dans ce roman situé à La Châtre. Marielle CAORS interroge (« De La Châtre aux Couperies : itinéraire romanesque et pèlerinage intime ») l'image de La Châtre dans l'œuvre de 1832 à 1875 pour montrer que la petite ville y est unie et opposée à un lieu proche et charmant, souvenir et valeur intime, les Couperies. C'est à une autre Arcadie que s'intéresse Henri BONNET (« La mythologie sandienne du village dans les *Promenades autour d'un village* ») ; se reportant au texte paru en feuilleton dans le *Courrier de Paris*, sous le titre *Courrier de village*, il montre Sand, au fil de sa célébration de Gargilesse nouvellement découvert, prenant position dans la querelle du réalisme, et définissant une

fois de plus son réalisme : la pastorale. Christine PLANTÉ (« Oublier Clarens : *Monsieur Sylvestre* et *Le Dernier amour* ») évalue l'héritage de Rousseau dans ces deux romans que leur décor oppose mais que relie un personnage réparant ; si les deux récits insistent sur la menace que l'activité humaine fait peser sur la nature, la conclusion du second, plus pessimiste, tourne le dos à la pastorale. C'est à l'unique – ou presque – roman parisien de Sand que s'intéresse Jeannine GUICHARDET : « La présence de Paris dans *Horace* : George Sand dans le sillage balzacien », rejoignant les analyses plus anciennes de Nicole Courrier.

Le titre choisi par Philippe BERTHIER, « *Les Lettres d'un voyageur*: le cru et le cuit », souligne de manière piquante la dialectique de la rêverie du voyageur qui, à Venise même, cherche et trouve, en-deçà de l'intellect et de la culture, des « paysages intacts » ; mais ses plus vives jouissances esthétiques unissent aux prodigalités de la nature, le génie humain. Ces richesses de la nature sont précisément ce qui fait défaut dans *Consuelo*, comme le constate Gérard CHALAYE s'appuyant sur un relevé précis des localisations romanesques, où les rares apparitions de la forêt et de la campagne sont de plus négativement connotées : c'est l'art, dans ce roman, qui apporte ressourcement et liberté (« La dialectique ville/nature dans *Consuelo* »). Selon Annabelle REA (« Babylone et Eden : ville et nature dans *Isidora* »), les jardins du roman, strictement enclos dans la ville, sont autant de prisons pour l'héroïne, qui ne trouve sa rédemption qu'après un long séjour en Italie. La campagne où séjourne Lucrezia Floriani, nous dit Laurent Giraud (« Ville et nature, nature et culture dans *Lucrezia Floriani* ») ne lui permet qu'un bref accord amoureux avec le prince Karol, contaminée qu'elle

se trouve bientôt par des délégués de la ville et de ses artifices. David POWELL (« La rapsodie de la nature et de la ville dans *La Filleule* »), montre que la nature y est une notion illusoire, et la jeune fille, à la recherche, par la musique, de sa véritable nature, doit accepter la rapsodie de différents motifs. Claudine GROSSIR étudie deux romans de l'industrialisation que séparent 15 années : *Le Péché de Monsieur Antoine* et *La Ville noire* : si le second accepte l'industrie que refusait le premier, c'est qu'elle est fondée sur une alliance avec la nature, et sur un système économique plus juste, mais aussi que la « vocation romanesque [est d'] enregistrer les changements historiques profonds ». « La nature, un refuge dans la ville », affirme Simone VIERNE attentive à mettre en lumière tous les espaces et éléments naturels dont Sand sait capter la présence vivifiante au cœur de la ville, depuis le jardin secret de la VII^e *Lettre d'un voyageur* jusqu'au balcon fleuri du narrateur d'*Horace* : autant de variantes du « rêve monastique ». Anna SZABÒ (« Ville et nature, rapports d'échange ») comparant deux textes consacrés à Paris, l'un en 1844, l'autre en 1867, caractérise la « géographie intérieure », la « philosophie spatialisée » qui fonde toute dynamique romanesque chez Sand, opposant toujours Paris à un ailleurs plus proche de la nature. Nathalie ABDELAZIZ conclut cet ensemble par un article synthétique où elle rassemble la richesse et la constance de cette topique chez Sand pour conclure que, si la nature est la valeur essentielle, la ville demeure nécessaire.

La richesse et la cohérence de ce bel ensemble en recommandent vivement la lecture aux étudiants et aux chercheurs.

Michèle HECQUET



**Lectures
de
Consuelo,
La Comtesse de Rudolstadt
de George SAND,**

sous la direction de Michèle HECQUET
et Christine PLANTÉ,

Presses Universitaires de Lyon,
Lyon, 2004, 15,5 x 24 cm., 479 p., 25 €

CE RECUEIL de vingt-neuf articles concernant *Consuelo - La Comtesse de Rudolstadt* est le fruit d'un séminaire et d'un colloque international qui se sont tenus en 2000 et 2001 à Lyon. On y trouve des apports concernant non seulement la littérature française, mais aussi la littérature comparée, l'histoire et la musicologie. Il se divise en cinq parties : "Poétiques", "Opéra, fêtes, musique", "La famille humaine", "Initiations, utopie", ainsi que "Sand et les autres".

Dans la première partie, Éric BORDAS ("La contre-polyphonie sandienne de *Consuelo*") examine les modalités d'énonciation narrative de ce roman, puis, Claire BAREL-MOISAN ("Narrateur et Narrataires dans *Consuelo* : une poétique dialogique?") s'interroge sur l'évolution de la relation établie tout au long du roman avec le lecteur. Ensuite, se trouvent deux articles qui analysent l'espace et les paysages dans cet ouvrage. Catherine MARIETTE-CLOS ("Paysages et récit dans *Consuelo*") s'intéresse à la fécondité et aux résurgences du paysage vénitien, tandis que Christine PLANTÉ ("Le chemin, l'errance, la construction romanesque") s'interroge surtout sur le chemin et ses métaphores. Lucienne FRAPPIER-MAZUR ("Représentation et sémiotique du corps

dans *Consuelo*") analyse les différents regards des personnages masculins sur le corps de l'héroïne. Anne E. MCCALL SAINT-SAËNS ("Malice créative et navigation narrative : auteurs et autorités dans *Consuelo*") examine les rapports d'autorité, et en même temps propose une lecture "hydrologique". Joëlle PRUNGNAUD, elle aussi, étudie l'élément aquatique, le motif de l'eau souterraine dans son article "De-meures gothiques". Quant à l'article de Sarah MOMBERT ("*Consuelo*, « logogriphe » du roman historique"), il se concentre sur la poétique du roman historique, en se servant de deux images, celle de "logogriphe immense" et celle de "laboratoire effrayant". Dans le dernier article de la première partie, "Mémoire de Mémoires : le chapitre LXXXVII de *Consuelo* et les *Mémoires de la margrave de Bayreuth*", c'est Damien ZANONE qui analyse le travail de transposition par Sand de l'histoire tragique de la princesse de Culmbach.

Les trois premiers articles de la deuxième partie concernent l'opéra dans le roman. Olivier BARA ("*Consuelo* et « le temple de la folie » : exaspération romanesque des tensions de la scène lyrique") s'interroge surtout sur son traitement romanesque, qui, fidèle à Rousseau, est essentiellement critique, rarement admiratif. Lisant *Consuelo* comme une synthèse esthétique des principales structures lyriques de l'Europe des Lumières, Sophie GUERMÈS ("L'opéra dans *Consuelo* : structures et thèmes baroques") s'intéresse, quant à elle, à l'opéra seria qui y est présent. Shira MALKIN, dans "Les limbes théâtraux dans la vision dramatique de George Sand", tente de saisir ce que *Consuelo* apporte de neuf à la réflexion sandienne sur l'art dramatique. Michèle HECQUET ("La fête à Roswald : échos et variations") s'intéresse plus particulièrement aux structures et aux sens de

l'épisode de la fête manquée du comte Hoditz. "Une voix divinement humaine : le chant violonistique d'Albert de Rudolstadt" d'Anne PENESCO, musicologue, montre combien Sand valorise l'improvisation et combien la romancière doit au grand violoniste Baillot. David A. POWELL ("Le jeu musico-narratif dans *Consuelo*"), lui, étudie la représentation de la musique, manipulation narrative de la musique, qui en fait un modèle non seulement pour les artistes, mais aussi pour la société et le progrès.

La troisième partie, intitulée "La famille humaine", se compose de six articles qui analysent la réflexion sur l'histoire et les liens sociaux. Les deux premiers traitent de l'hérésie hussite. Bernard HAMON ("*Jean Ziska et Procope le Grand* ou les vertus de l'hérésie") y examine les deux essais historiques publiés par Sand en alternance avec *Consuelo* et sa suite. Gérard CHALAYE ("L'hérésie et le processus expiatoire dans *Consuelo*"), lui, réfléchit sur l'hérésie en s'appuyant sur les analyses de Freud et de René Girard. En ce qui concerne la famille d'Albert, Pierre LAFORGUE ("La nuit des siècles, ou généalogie, histoire et identité dans *Consuelo*") s'occupe de la généalogie d'Albert, du point de vue psychanalytique et idéologique, tandis que Marie-Claude SCHAPIRA ("Les enfants de *Consuelo*") se concentre sur les enfants d'Albert et de l'héroïne mis en scène dans l'épilogue, et réfléchit à leur avenir. Delphine GLEIZES ("Langues et signes dans *Consuelo - La Comtesse de Rudolstadt*") s'interroge sur les pratiques langagières et linguistiques des personnages, et montre que ce roman fait coexister examen critique du langage et préfiguration utopique. Enfin Françoise GENEVRAY, dans "L'échange dans *Consuelo - La Comtesse de Rudolstadt*", étudie les for-

mes de partage dans ce roman et montre leur valeur symbolique et métaphysique.

Parmi les articles de la quatrième partie, Henri BONNET ("Triompher de la mort dans *La Comtesse de Rudolstadt* ?") analyse la valeur mystique de la dernière partie du roman. Isabelle HOOG NAGINSKI ("La nouvelle sibylle chez les invisibles : discours et délire sacrés") s'intéresse à Wanda de Prachalitz, mère d'Albert, et retrouve chez elle un souvenir de *Corinne* de Mme de Staël. Les deux articles qui suivent examinent l'épisode de l'initiation. Claude RÉTAT, dans "Parler aux yeux : entre épreuves physiques et épreuves morales (*La Comtesse de Rudolstadt*)", souligne les caractères originaux des épreuves de *Consuelo*, tandis que Martine WATRELOT, dans "Femmes et sociétés secrètes : de la maçonnerie des héroïnes dans *La Comtesse de Rudolstadt*", les compare aux débats maçonniques des années quarante. Dans "Un autoportrait de George Sand en artiste-prêtre : proposition pour une lecture saint-simonienne de *Consuelo*", Philippe RÉGNIER nous montre ce que Sand doit, dans ce roman, au saint-simonisme d'Enfantin.

Enfin on trouve trois articles dans la dernière partie du livre. Merete STISTRUP JENSEN ("Le fantastique musical : George Sand et E.T.A. Hoffmann") recherche à quel point Sand est sous l'influence de l'écrivain allemand E.T.A. Hoffmann. Dans "Les alliés des invisibles : *Consuelo - La Comtesse de Rudolstadt* et ses lecteurs en Allemagne", Kersten WIEDEMANN étudie la réception du roman chez les hégéliens de gauche contemporains. Quant au dernier article, celui d'Anna SZABÒ ("De *Consuelo* à *Jean-Christophe*"), il établit une proximité étonnante, et ignorée jusqu'à présent, entre ce roman sandien et celui de Romain Rolland.

Ainsi, *Lectures de Consuelo – La Comtesse de Rudolstadt de George Sand* couvre des domaines de recherches particulièrement vastes et ses méthodes d'approche sont plus que variées. Les articles y ont une qualité académique de haut niveau, et ce recueil sera sans doute dorénavant indispensable à tous ceux qui veulent approfondir leur lecture de ce roman sandien.

Chiyo SAKAMOTO



Stefano RAGNI :

***I Viaggiatori musicali
nell'Italia del Settecento IV
(Consuelo di George Sand)***

**Università per Stranieri di Perugia,
Guerra Edizioni, Perugia, 2003, 249 p.**

UN PRÉCÉDENT VOLUME de cette série des « Voyageurs musicaux dans l'Italie du XVIII^e siècle » a été consacré à Madame de Staël. Celui-ci est offert à la pionnière du sandisme que demeure Annarosa POLI, dont les écrits sont amplement cités.

Le somptueux héritage musical qui a plongé très tôt la future George Sand en plein XVIII^e siècle vénitien est évoqué à travers une lecture approfondie d'*Histoire de ma vie*, notamment des lettres de Maurice Dupin, dont l'expérience militaro-musicale à travers l'Europe en guerre a pu donner un peu de « chair » aux déplacements de Consuelo, la cantatrice errante. Après une présentation des oeuvres sandiennes de veine « vénitienne », l'étude suit, chapitre après chapitre, le déroulement du feuilleton.

Lecteur attentif de Sand, l'auteur a également annoté *La Filosofia della musica* de Mazzini ; il se réfère souvent aux travaux de Thérèse Marix-Spire, aux textes rassemblés dans *La Porporina, Entretien sur Consuelo*, publiés en 1976 sous la direction de Léon Cellier, aux découvertes de F. Walker (*A Chronology of the life and works of Nicolò Porpora*, Italian Studies, IV, 1951, Cambridge) grâce à qui le « ciseleur de chant » est sorti de la légende, sans que le secret de son enseignement soit pour autant déchiffré. L'auteur suppose que Sand a choisi le Napolitain parmi tant d'éminents compositeurs de ce siècle exceptionnel, non seulement en raison de la passion qu'elle porte au chant (elle vit auprès de très grands artistes) mais aussi parce que la biographie de Porpora, fort mal connue pendant deux siècles, se prêtait à de nombreuses fantaisies. Elle « brode » à partir de Fétis et commet les mêmes erreurs et inexactitudes que cette « bible » des musiciens. Le miracle, selon S. Ragni, c'est qu'en ce roman « documenté comme jamais, ni après, ni avant dans toute son œuvre, [...] George Sand se libère des prudences de l'historiographe et du « citationnisme » académique pour laisser sa plume libre de diffuser tout son enthousiasme pour la musique ». L'évocation de Haydn lui semble « peut-être la partie la plus réussie de tout le roman... [Sand] l'introduit avec une complaisance métahistorique [...] qui enrichit son portrait réel de détails vraisemblables ». Néanmoins l'apprentissage du musicien auprès de Porpora fut bien plus bref que le roman ne l'indique et, quand il est censé rencontrer Consuelo, il est célèbre depuis des années. L'auteur souligne la négativité du portrait de Métastase, qui contraste avec celui de l'historiographe britannique Burney (qui avait connu le poète romain). Il estime qu'échappe à Sand « le relati-

visme historique dont était investie l'idéologie théâtrale métastasienne, vrai reflet des conventions sentimentales de l'Europe de l'Ancien Régime ».

L'auteur termine sa présentation, fort vivante, de l'œuvre, par l'histoire, moins connue, des avatars lyriques de *Consuelo*. Le premier projet (inabouti) aurait pu être le plus époustouflant. A l'été 1843, en effet, alors que la romancière peine sur son feuilleton, Meyerbeer, compositeur admiré d'elle, rêve de faire de *Consuelo* un opéra, avec Pauline Viardot qui, d'inspiratrice, deviendrait l'interprète du rôle-titre. George et Pauline durent être fort déçues car le musicien ne concrétisa pas son rêve. Celui dans l'œuvre duquel Sand et Mazzini voyaient le véhicule musical d'une « action morale » ne laissa même pas une ligne rappelant son projet.

Même tentation (avortée) chez Liszt, d'utiliser pour un opéra la partie viennoise de l'œuvre. Ce n'est qu'en 1895 qu'une *Consuelo* italienne monte enfin sur la scène bolognaise, mais si la lecture du livret permet de suivre la manière d'évoquer les vingt premiers chapitres (véni-tiens) par le compositeur Giacomo Orefice, la partition a disparu, enfouie peut-être à jamais dans des archives familiales.

Par chance, il reste de *Consuelo* un drame lyrique complet : celui du grand musicien Alfonso Rendano, créé en 1902 au Théâtre Royal de Turin, à l'époque où les romans de Sand connaissaient en Italie un renouveau d'intérêt. D'abord enfant prodige du piano, Rendano avait été apprécié de ses auditeurs parisiens et londoniens. *Consuelo* n'étant pas conçu pour le théâtre, il dut se résoudre à choisir dans l'œuvre ce qui l'inspirait le plus. Son Prologue est consacré aux aventures véni-tiennes. Les trois tableaux qui suivent ont pour cadre le château des Géants, la Bohême et la Moravie. Par malheur le livret,

versifié par un poète métastasien, s'avère inconsistant. La musique, qui évoque Grieg avec parfois des échos wagnériens, sauve l'œuvre par sa fraîcheur. Grâce à Rendano, le drame est repris, les années suivantes, dans les théâtres des cours germaniques. En 1901, le compositeur avait créé un *Chopin* à partir des mélodies de ce dernier. Il retrace dans cette œuvre la vie du compositeur ; George Sand y apparaît, mais au second plan. Une représentation donnée en 1937 au Théâtre Rendano de Cosenza associera une dernière fois l'auteur de *Consuelo* et son co-auteur lyrique dans un ultime hommage de l'Italie.

Aline ALQUIER.



George Sand, “Le génie narratif”

Littérature, n° 134, juin 2004.

LES ÉTUDES rassemblées dans ce numéro spécial de *Littérature* proposent de réévaluer les stratégies narratives de George Sand. Les perspectives adoptées par les chercheurs sont diverses. Celle qui prédomine est la comparaison, concernant les rapports inter - ou extra-textuels de l'œuvre de la romancière. Les premiers permettent de cerner la réflexion sur le romanesque à partir de la réécriture, par Sand, de ses propres thèmes. L'examen de l'emploi des mots « romantiques » et « romanesques » dans les romans des années 1830 et ceux de l'Empire, permet à Damien ZANONE de saisir l'écartèlement, dans la conscience métaromanesque de Sand, entre le désir de garder la continuité de sa création et le besoin de se définir par rapport à la litté-

rature de son époque (“Romantiques ou romanesques ? Situer les romans de George Sand”). Nicole SAVY montre comment George Sand reprend la matière de *Consuelo* dans *Teverino* : le roman d’amour idéal, traité « en grand », se trouve récrit en « petit », dans un roman qui parle du désir féminin (“*Teverino*, ou le moyen de liquider un gros roman avec un petit”). Les rapports extratextuels sont examinés à travers les références du texte romanesque soit à la biographie de l’auteur (Belinda JACK, “Épreuve avant la lettre : George Sand et l’autobiographie renversée”), soit à des phénomènes et des discours extérieurs à l’œuvre (Marie-Claire VALLOIS, “*Histoire de ma vie : G. Sand, poète ouvrière [1847-1855]*”). La seconde perspective adoptée est fondée sur les aspects génériques et historico-littéraires de la problématique. Béatrice DIDIER examine les attaches du conte sandien à la « parole vive » et aux schèmes narratifs des contes folkloriques (“Le génie narratif des *Contes*”). Janet BEIZER veut démontrer que dans *Les Veillées du chanvreur*, le chant et le récit constitutifs à l’acte narratif, renvoient aux structures profondes de l’écriture sandienne, celles qui sont liées au souvenir de la mère. La question de l’empreinte du « dialogisme » est analysée par Lucienne FRAPPIER-MAZUR, qui indique les diverses inspirations théâtrales chez Sand (“Théâtre et roman, burlesque et idéal : l’atelier sandien dans *Pierre qui roule* et *Le Beau Laurence*”). La narration sandienne est, enfin, inscrite dans la tradition littéraire. La comparaison de deux romans, écrits à près de trente ans de distance, conduit Françoise MASSARDIER-KENNEY à prouver que la réflexion de la romancière sur l’amour et le mariage y est placée sous le signe du sentimentalisme du 18^e siècle, dépouillé de l’idéologie post-révolutionnaire (“La singularité sandienne : de *Jac-*

ques à Valvèdre”). Christine PLANTÉ se pose des questions sur les raisons du choix du roman épistolaire : le traitement de l’actualité dans une forme datée et vieillie fait réfléchir sur l’historicité de la forme dans l’écriture sandienne, historicité dont la romancière avait pleinement conscience (“Sand et le roman par épistolaire : variations sur l’historicité d’une forme”). L’unique étude de type gender studies dans le volume est celle de Anne-Emmanuelle BERGER (“L’amour sans hache”) : le motif de la hache – considéré en tant qu’articulation de la problématique de la différence sexuelle et de la division sociale – est lié aux thèmes de l’amitié hétérosexuelle et de la coquetterie féminine dans le roman sandien, lesquels renversent le « scénario » de la « guerre des sexes ». L’article de Martine REID (*Récits en cartes postales*) qui clôt le volume, présente l’apparition des scènes des romans champêtres de Sand sur des cartes postales au tournant des 19^e et 20^e siècles. À la fin du volume, le *Bref bilan bibliographique*, dressé aussi par Martine Reid, apporte un tableau précieux des tendances dans les recherches sandiennes dans les dernières décennies. La diversité des approches et l’originalité des perspectives adoptées dans les études continues dans ce recueil contribuent à mettre en lumière des aspects importants, et souvent peu connus, de ce que l’on nomme ici « le génie narratif » de George Sand.

Regina BOCHENEK-FRANCZAKOWA



**George Sand et ses
personnages, 1804-2004**

sous la direction de Dominique
LAPORTE et David A. POWELL,

**Études Littéraires, volume 35,
N^{os} 2-3, été-automne 2003.**

LES AUTEURS des études réunies dans ce volume ont décidé de réexaminer la problématique du personnage dans le roman sandien. Dans son analyse de deux romans que séparent plus de trente ans, Anne E. MACCALL SAINT-SAËNS démontre l'importance que la lecture et le pouvoir des lecteurs gardaient dans l'œuvre sandienne qui « ne cesse de penser la lecture et penser à partir d'elle » (“Écrire la lecture expérimentale : du *Secrétaire intime* au *Marquis de Villemér*”, p. 15). Aux yeux de Françoise MASSARDIER-KENNEY (“Construction et déconstruction du personnage dans *Valvèdre*”), la multiplicité des points de vue dans *Valvèdre* découle de ce que « le texte sape les fondations de l'autorité narrative » ; le lecteur est donc forcé à décoder lui-même les valeurs, ce qui place ce roman sandien « sous le signe de la modernité » (p. 37) Yvette BOZON-SCALZITTI (“Le personnage de sang-froid”) présente l'évolution de ce personnage privilégié dans le roman sandien : les caractères cornéliens, joignant le courage, la maîtrise de soi, à la vulnérabilité et l'attrait de l'énigme, seront remplacés, à partir de *Consuelo*, par le personnage « bon », ce qui est lié à la « conversion maternelle » dans l'œuvre sandienne. Deux études sont consacrées à *Indiana*. Dominique LAPORTE (“Un enjeu scriptural chez George Sand : le personnel romanesque dans le (re)positionnement générique d'*Indiana*”) arrive à la conclusion que les personnages d'*Indiana*

ne sont pas que des « effets-personnes » conçus à des fins mimétiques, mais renvoient aussi à des stéréotypes et clichés romanesques, grâce à quoi le texte garde son ambivalence. Pratima PRASAD (“Espace colonial et vérité historique dans *Indiana*”) propose une lecture par le prisme de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, comparaison qui permet de replacer la fiction de ces deux romans dans le contexte historique du colonialisme français de l'époque. Isabelle HOOG NAGINSKI (“*Lélia* ou l'héroïne impossible”) considère l'« outrageante *Lélia* dans la perspective de sa postérité » romanesque au XIX^e siècle, présentant ici comme exemple, les héroïnes de *L'Amour impossible* de Barbey d'Aurevilly et de *Béatrix* de Balzac. Shira MALKIN (“Tableau et coup de théâtre : le pathétique dans *Adriani*”) étudie la vision sandienne du tableau pathétique qui est une manière de réécrire la théorie et les conventions du drame bourgeois élaborées par Diderot. Le volume est clos par l'étude de David A. POWELL (“Le mentir narratif : Personnages et narrateurs mensongers chez Sand”) : l'exemple de *Jacques*, roman épistolaire fondé sur un réseau de mensonges et de secrets, permet à l'auteur d'étendre la réflexion sur le problème du statut essentiellement « mensonger » de la fiction romanesque.

Les lectures proposées dans ce volume démontrent que le roman sandien non seulement offre « une panoplie de personnages variés » (p. 7), mais encore que l'effet de « polyphonie » entraîne la multiplicité des points de vue et des valeurs. Les auteurs ont prouvé qu'il est nécessaire - et possible - de lever les stéréotypes concernant l'œuvre sandienne, parmi lesquels le plus tenace, celui du personnage « porte-parole » autoritaire.

Regina BOCHENEK-FRANCZAKOWA

Diane DE MARGERIE :
Préface à Henry James :
George Sand,
Mercure de France, 2004, XIX , 95 p.
Aurore et George,
Albin Michel, 2004, 180 p.

DIANE DE MARGERIE nous livre pour l'année du bicentenaire deux essais très pénétrants sur George Sand. Elle préface les deux articles que consacre Henry James à George Sand, et publie un essai personnel.

Deux articles de James sont ici réunis: l'un suit de peu la mort de l'écrivain (1877), l'autre, paru dans *La Revue de Paris* en 1897, relit *Elle et lui* à la lumière de la récente parution de sa correspondance avec Musset. Pour qui connaît Henry James et George Sand, il est inattendu de trouver un essai du premier sur la seconde : autant l'un nous paraît aimer la concision, le non-dit, le manque, autant l'autre est prolixe, décrit, analyse, met en pleine lumière personnages et situations. C'est la question que se pose dans sa préface Diane de Margerie: « Pourquoi Henry James s'est-il tant passionné pour George Sand ? ». Selon elle, comme tant d'écrivains qu'elle cite, Henry James était fasciné par son côté masculin. Il pouvait alors l'accepter comme un « être sororal » en littérature ; séduit pas « son appétit féroce de la vie », il l'était moins par son art. S'il lui reconnaît « du style », contrairement à Balzac (qui, lui, n'a pas de style) elle n'a pas « de forme » : aussi Diane de Margerie souligne-t-elle « l'ambivalence certaine » de James face à Sand, à qui pourtant il fait ce compliment : « elle n'est jamais hystérique ». C'est surtout dans le second article que

James se montre critique : Sand ne respecte pas le secret, elle étale sa vie au grand jour. Elle est à l'opposé de l'amie écrivain de James, Edith Wharton, remarque Diane de Margerie, excellente connaissance de l'un et de l'autre : « Si le sacré pour Henry James était la *vie privée*, Mme Sand, tout au contraire, vivait en public, en famille, en voyage, en société. » souligne-t-elle. (XIII).

L'essai *Aurore et George* se termine par un chapitre intitulé « laissez verdure », les derniers mots de George Sand : il entend donc porter sur toute la vie de l'écrivain, mais en fait, il s'attache principalement aux premières années : la petite enfance et l'enfance, l'adolescence, le mariage, ses débuts de jeune écrivain, en passe, comme dans l'essai de Martine REID (*Signer Sand*, Belin, 2004), de « signer George », puis s'attache à ses rapports avec sa fille, et enfin, à la fin de sa vie, aux derniers mots. Diane de Margerie n'écrit pas une biographie de George Sand, mais un essai, une réflexion sur la métamorphose d'une petite fille, d'une jeune fille, puis d'une jeune femme qui a subi de grandes violences et qui a réussi à s'en sortir grâce à l'écriture, après l'invention du dieu Corambé de son enfance, qui en comblait tous les manques : mort du petit frère au retour à Nohant, puis du père, départ de la mère, laissant le champ libre à l'aïeule. Diane de Margerie insiste avec raison sur la violence des premières années, des premières images de la petite Aurore Dupin. Le voyage d'Espagne fut terrifiant et douloureux et le havre de paix une fois atteint, le paradis de Nohant se transforma en un enfer affectif, par suite de la disparition de l'élément masculin stabilisateur, la mort du fils pour l'aïeule, du mari pour la mère, du père pour l'enfant. Les deux femmes étant incompatibles, il ne restait plus que le triomphe de l'une et la mutilation obligatoire de l'enfant lésée

dans ses droits les plus intimes. Philippe BERTHIER, il y a une vingtaine d'années, a bien commenté le deuil de l'enfant, la fin d'un principe masculin et la naissance d'une divinité personnelle qui remette un peu d'ordre et de baume au cœur de l'enfant. Et Diane de Margerie : « *Le divin, le maternel voisinent: on aurait le vertige à compter le nombre obsessionnel de fois où George-Aurore écrit ce mot "maternel" comme si jamais il ne lui suffisait d'évoquer cet état paradisiaque de complétude qui annule la nécessité haïssable du jugement* » (p. 46). Le couvent est un répit, un lieu neutre, loin de la famille impossible, avec un personnage maternel, Sœur Alicia. Puis la vie impossible reprendra auprès de l'aïeule, mais plus calme, pour revenir, après la mort de celle-ci, avec la mère, à un tour dramatique. Le mariage fut un refuge passager, mais une erreur. Enfin il y eut la métamorphose en George, en quelqu'un qui est à la fois le même et l'autre, Aurore devenue George. Puis ce sera la naissance des deux enfants : Diane de Margerie écrit des pages très fines sur l'impossibilité de bons rapports avec sa fille – comme l'écrit Nicole MOZET dans *George Sand écrivain de romans* (Pirot, 1997) – il n'y a pas d'accord possible avec l'élément féminin. Si la naissance d'un fils avait rétabli enfin l'ordre avec un principe mâle salvateur, la venue d'une fille recrée une situation impossible.

Tout ceci commence à être connu, mais les analyses de Diane de Margerie sont d'une pénétration et d'un doigté rarement rencontrés. Au fond, elle étudie le même passage que Martine Reid, mais dans leurs essais respectifs, aussi excellents l'un que l'autre, les deux femmes ne prennent pas le même chemin; l'une écrit en universitaire, l'autre en femme de lettres : « *Une fois délivrée des gynécées de Nohant et du couvent, Aurore saura trou-*

ver dans le travestissement une troisième dimension, celle d'un androgynat au-delà de toute détermination sexuelle », écrit Diane de Margerie (p. 63). Et « l'amour tronqué d'Aurore pour sa mère », elle croira le rééquilibrer en aimant Maurice, en aimant maternellement ses amants : « *Ainsi l'amant serait relié à la mère, mystérieusement, mais de façon adamantine, dans les profondeurs du temps* » (p. 106). De même, l'analyse de ses rapports avec Solange, qui répètent ceux de Sophie-Victoire avec elle, est entièrement juste – nous nous permettons de renvoyer à notre thèse *Les paradoxes de la maternité dans la vie et l'oeuvre de George Sand*. « *D'ailleurs, ajoute-t-elle, et elle est la seule à envisager cela, à notre époque, il n'est pas sûr que Solange ait été conçue* » (p. 123). George Sand n'a-t-elle pas écrit elle-même que la nature ne lui avait donné qu'un seul enfant ? On ne saurait trop recommander cette centaine de pages suivie d'un abécédaire aussi intelligent et fin que le reste de l'étude, d'une chronologie et d'une bibliographie succinctes.

Christine CHAMBAZ-BERTRAND



Michelle TRICOT :

***Solange,
fille de George Sand.***

**Avant-propos de Christiane SAND,
préface d 'Ahmed YOUSSEF,**

L'Harmattan, 2004, 295 p., 25 euros.

CE LIVRE, qui apporte du nouveau pour le fond, nous gêne un peu par ses erreurs orthographiques : Listz

(p. 45 et partout) ; Thucydide (p. 52) ; « mademoiselle Rozière » au lieu de Marie de Rozières (p. 72), « De Preaux » (p. 77) au lieu de « de Preaulx », etc... et par ses inexactitudes : le procès de Solange avec son mari (tout comme celui de sa mère) n'est pas un procès en divorce, le divorce n'existait pas, mais un procès en séparation. Les lettres volées par Clésinger à sa femme lors du procès ne sont pas celles du comte Alfieri, que Solange ne rencontrera qu'à Baden en 1857, mais celles de son cousin Gaston de Ville-neuve, à cette époque son conseiller et son amant. Beaucoup de citations ne sont pas référencées, bref, la forme de ce livre laisse à désirer.

Pour le fond, indiscutablement il apporte du nouveau puisqu'un certain nombre de documents gardés par Mme Smeets-Sand sont pour la première fois livrés au public. Pourtant, même en ce domaine, nous devons nuancer nos louanges. Mme Tricot croit à la paternité biologique de Casimir. C'est tout à fait son droit, à condition d'indiquer que cette paternité biologique (pour le reste, il a bien été un père pour Solange) est discutée. Pour Georges Lubin, Solange était la fille de Stéphane Ajasson de Grandsagne. Et la légitimité de la naissance de Solange a été contestée¹. Précisons : non pas tout de suite après la terrible querelle du 11 juillet 1847, mais en 1849, vers le moment de la mort de Chopin. Nous le savons par une lettre de Charlotte Marliani (répondant le 27 octobre à une lettre non retrouvée de George Sand) que reproduit Georges Lubin en raison de son importance :

« *J'ai vu il y a deux jours la princesse Czartoryska [...]. Faut-il vous dire (mais oui je vous dis tout) qu'elle at-*

1. Dans ce même numéro (p. 53), voir l'article d'Aline ALQUIER : « Solange, ou l'incertaine paternité »

tribue les procédés de Solange envers vous à une lettre que vous avez – dit-elle –, écrite à Clésinger disant « Votre femme n'est pas légitime, elle n'est pas la fille de Monsieur du Devant »².

Comme Georges Lubin, nous croyons improbable, de la part de Sand, une telle initiative, compte tenu notamment de ses rapports avec son gendre, interdit à Nohant. On a du mal, encore aujourd'hui, à comprendre d'où pouvait venir et à quoi pouvait servir une aussi sournoise « révélation ».

L'ouvrage de Michelle Tricot, qui présente l'intérêt de publier les lettres tardives échangées entre Solange et le comte Alfieri, semble néanmoins ignorer les très nombreuses missives conservées aux Manuscrits de la B.N.F. et qui résument l'essentiel de cette longue liaison de villes d'eaux.

Fût-ce à distance, le diplomate reste le grand compagnon de sa vie. L'auteur a raison de souligner que la rente qu'il lui versait était assez modique. S'il est en effet exact que Solange reçut de petites sommes de ses amants, faut-il pour autant, comme beaucoup de commentateurs le font allègrement, la traiter de « femme entretenue » ? Elle possédait et gérait une fortune personnelle. Elle a vendu sa villa de Cannes, « Malgrétout », le double de son prix ; elle a reçu sa part de l'héritage paternel, un petit legs de sa vieille amie Mme Grille de Beuzelin. Si les sommes reçues de ses amants étaient modestes, ne

2. *Correspondance*, éd. Lubin, t. IX, p. 304-305 et n. Une lettre précédente de la même annonçait la mort du grand musicien et contenait une brève visite impromptue de Solange en rapportant un fragment de dialogue très intéressant entre les deux femmes sur les relations de la mère et de la fille (B.H.V.P, fonds Sand, K 218).

peut-on les assimiler à des cadeaux ? Maurice ne fut-il pas aussi entretenu par sa mère jusqu'à un âge avancé ?

Le livre suit bien Solange dans ses innombrables voyages, dans les villes d'eaux (sauf pour Baden et la rencontre avec Alfieri), en Italie, dans ses différents domiciles parisiens. Il nous renseigne sur ses amis et amants lors de la grande séparation d'avec sa mère (de 1861 à 1869, ce que l'auteur n'indique pas) et jusqu'à sa fin. Mais certains de ses grands amis et correspondants ne sont qu'à peine ou pas du tout nommés, je pense à Charles Poncy, ami de la mère et de la fille, à Emile Aucante, également ami de l'une et de l'autre, qui transmettait à Solange la pension que lui faisait sa mère, aux Périgois.

M^{me} Tricot a le mérite de lever le voile sur le salon littéraire que tint Solange rue Taitbout, « fréquenté par beaucoup plus d'hommes que de femmes ». Mais c'est surtout le milieu égyptien, auquel la jeune femme fut liée à partir de 1860, qui est présenté ici pour la première fois avec une abondante iconographie.

Sous le Second Empire, en effet, une élite ottomane fréquenta la société parisienne. Deux noms émergent. D'abord celui de Khalil Bey, flamboyant diplomate et grand collectionneur. Il aurait été, selon Georges Lubin, qui n'en apporte pas la preuve, l'amant de Solange. Autre amant beaucoup plus crédible : Wacif Pacha. Leurs relations se muèrent en une exceptionnelle amitié. Amitié partagée par l'épouse égyptienne de Wacif et par leur fille, dont les esprits en mal de romance ont voulu supposer que Solange l'avait engendrée.

En ce qui concerne cette amitié, si exceptionnelle que Solange projeta sérieusement de se fixer en Égypte, nous n'avons ici connaissance que des échanges finaux, l'auteur faisant l'impasse sur la

première partie (sans doute amoureuse) des relations entre Solange et Wacif Pacha. Carence imputable à la biographe ? ou bien à la vie décousue du personnage ?

L'auteur évoque les amitiés nombreuses de Solange, dont elle révèle une correspondance avec le banquier Chennevières, et aussi des relations durables avec le général Cantilini et le D^r Pissavy, habitué de Montgivray.

Cette fidélité à de nombreux amis n'empêcha pas Solange de regretter, sa vie durant, le gâchis des rapports avec sa mère. Aucun de ses amants, de ses amis ou amies ne combla ce vide originel : « *Le moins que l'on puisse dire, écrit Aline Alquier, est que l'écrivain ne semble pas effleurée par l'idée que, dans son déchaînement égoïste, son ombrageuse fille a pu incarner, consciemment ou non, une révolte suicidaire contre le destin trop unilatéral imposé aux femmes de son temps et de son milieu* »³. A partir de 1855, Solange fut en effet sans mari, sans enfant, sans métier.

Mme Tricot cite Henri Fouquier, auteur en 1899 d'un article d'hommage que reprit Rocheblave dans son essai :

« *Un trait commun qu'elles avaient toutes les deux, tout à fait singulier, c'est que n'ayant pas de préjugés ou même de précautions dans leur vie sentimentale, elles étaient restées l'une et l'autre, par certains côtés très bourgeoises et quasiment paysannes [...] et cet esprit bourgeois faisait que la mère et la fille, chacune étant séparée de son mari et de position irrégulière, s'en voulaient pourtant de cette irrégularité, chacune pour le compte de l'autre.* »

3. Aline ALQUIER: « Solange vedette démoniaque », *Les Amis de George Sand*, n° 5, 1984, p 37-38.



Wacif Pacha
(cl. archives)

Ce qui manque en fin de compte à cet ouvrage, c'est l'analyse approfondie des relations de Solange avec sa mère. Si bien que dans ce texte, rédigé avec les meilleures intentions, l'essentiel fait défaut. Parmi les livres parus en 2004, il en est deux qui cernent mieux ce cas, qui demandent de l'intuition et une teinte – au moins – de psychanalyse : *Signer Sand*⁴ de Martine Reid, et l'essai de Diane de Margerie, *Aurore et George*⁵, que vient de récompenser le prix Médicis. C'est à partir de leurs analyses qu'une véritable biographie de Solange peut être tentée.

Christine CHAMBAZ-BERTRAND



MANIFESTATIONS CULTURELLES

*Premières Rencontres
Internationales
George Sand
au Château d'Ars
et
« Elles du Monde »
à Gargillesse.*

Deux dates essentielles dans l'année du bicentenaire. Bien sûr, il y en eut beaucoup d'autres, à commencer par la commémoration officielle qui a

4. Martine REID : *Signer Sand*, Belin, 2004.

5. Diane DE MARGERIE : *Aurore et George*, Albin Michel, 2004. L'on trouve des pages très pénétrantes consacrées à Solange par Nicole MOZET : *George Sand, écrivain de romans*, Christian Pirot, 1997.

eu lieu à Nohant le samedi 3 juillet 2004. En passant par de multiples expositions, dont celle qui s'intitulait « *Une Européenne en Berry* », organisée par Michel Maupois, à laquelle trois villes ont participé et qui investissait quatre lieux à la fois : le château du vieux Le Blanc, la médiathèque d'Équinoxe à Châteauroux, les Archives de l'Indre à Châteauroux également, et le château d'Ars à La Châtre. Toutes les associations, toutes les communes ayant une relation quelconque avec l'écrivain ont tenu, parfois modestement, mais toujours avec beaucoup de ferveur à lui rendre hommage et à témoigner : je pense à Gargillesse bien sûr, à Cluis ou encore à Toulx-Sainte-Croix.

Mais les « *Premières Rencontres Internationales George Sand* », organisées par l'Association « Château d'Ars : Centre du Romantisme », furent un événement de première importance.

Ces rencontres se déroulèrent du vendredi 4 septembre au jeudi 9 septembre. La conception en était originale puisqu'il s'agissait d'associer un colloque réunissant des universitaires internationaux, des concerts et des spectacles variés. Elles avaient pour fil conducteur « George Sand et les Arts » et nous ont offert un extraordinaire programme alliant qualité et diversité.

La journée du vendredi 4 septembre se déroula à Paris (visite du Musée de la Vie romantique et concert à l'Ambassade de Pologne), et c'est seulement le samedi après-midi que tous les participants se retrouvèrent à l'Espace Conférences implanté dans le parc du Château d'Ars, château dont je me fis personnellement un plaisir d'assurer une brève présentation historique.

Les communicants et les auditeurs venaient de partout, certains du bout du monde (U.S.A.- Japon – Pologne – Rou-

manie – Russie) et des quatre coins de la France, pour partager leur amour de George Sand et leur connaissance de son œuvre. Et ce fut, dès le début, une atmosphère de vraie fraternité qui les unit.

Dès le samedi soir, fut donné dans le cadre prestigieux de la Bergerie de Nohant, un spectacle littéraire et musical construit à partir de « Trois rêves de Tamaris » écrits par George Sand en mai 1861, durant son séjour dans le Var, parallèlement à son journal¹. Chaque rêve est un conte extraordinaire qui nous transporte dans l’imaginaire de l’auteur. C’est une plongée dans l’inconscient, bien avant que ce dernier soit « inventé » par Freud, dans ce que Sand appelle cette « chambre noire sanctuaire des songes ». Ce spectacle fut une création mondiale du metteur en scène Antoine CAMPO qui anime la compagnie « Ange Magnétique Théâtre » à Paris. Il réunissait la comédienne Valérie JEANNET (qui vient de rejoindre l’équipe de *La Cantatrice Chauve* de Ionesco au théâtre de La Huchette) et le pianiste Vladimir SOULTANOV (installé en France depuis 1988, il a enregistré pour Cassiopée l’intégralité des *Études* de Chopin et de œuvres de Liszt, Moussorgski, Rachmaninoff et Balakirev). Le spectacle intégrait en outre un numéro de marionnettes, représentant George Sand et Delacroix et spécialement fabriquées par Jean-Michel GUINAND.

Le programme du colloque avait été établi par Marielle CAORS–VANDERKERKHOVE. Seize conférences en tout du dimanche au jeudi, réparties ainsi : George Sand et la musique (Odette GONCET – Angélique FULLIN – Liliane

1. George Sand, *Impressions et souvenirs*, éd. E. Sourian, avec la collaboration de B. LANE, *Des Femmes*, 2005, p. 190-196. (« A. Rollinat, Journal », 1861)

LASCOUX) ; George Sand et le théâtre (Irena PONIATOWSKA – Simone BERNARD-GRIFFITHS – Régina BOCHENEK- FRAN CZAKOWA) – George Sand et les marionnettes (Françoise DORSEMAINE- J.M. BAILBÉ – Pascale AURAI X-JONCHIERE – Marielle CAORS) – Musique et opéra chez George Sand (Ileana MIHAILA – Gérard CHALAYE – Olga KAFANOVA) – Du roman au théâtre (Bernard HAMON – Dominique Laporte – Annabelle REA – M. LEDUC-ADINE).

Les après-midis furent consacrés à diverses visites sous l’égide de Yves HENRY et de Marielle CAORS, et ceux qui le désiraient pouvaient aussi participer à un « atelier dendrites » animé par Michèle REBILLAUD, et se familiariser avec la technique picturale pratiquée par George Sand dans les dernières années de sa vie.

Le dimanche après-midi commença par une conférence donnée par Mr. MOINS sur les relations entre George Sand et Delacroix et se poursuivit à la Bergerie par un concert-hommage de la Pologne à George Sand. Ce concert fut bien sûr entièrement consacré à Chopin. En première partie ce furent des œuvres composées à Varsovie : le trio op. 8 et le concerto en fa mineur op. 21 ; en seconde partie ce furent des œuvres composées à Nohant que l’on put entendre : la sonate « funèbre » op.35 et la sonate pour piano et violoncelle op.65. Le Camerata Quartet de Varsovie et le pianiste Yves HENRY ont conjugué leur talent et leur sensibilité, et nous fûmes submergés d’émotion. Un vrai moment de grâce.

Le lundi soir c’est au théâtre Maurice Sand de La Châtre que nous fut offert un spectacle théâtral réunissant pour un soir, sur une même scène, Musset, avec *Un Caprice*, et George Sand, avec *Les Vacances de Pandolphe*, deux pièces mises en scène par Jean-Louis BIHOREAU. Celui-ci

sut, dans la première, traduire avec élégance la subtilité psychologique qui caractérise tout le théâtre de Musset, et en particulier cette courte pièce, fustigeant le machisme et faisant l'éloge de la tendresse et de l'intelligence féminines. Quant à la seconde, dépoussiérée et revivifiée, il en fit un feu d'artifice de verve, de pétulance et de brio : de la Commedia dell'arte dans la pure tradition de ce qui se faisait à Nohant ; théâtre plaisir, théâtre amusement : un vrai régal !

Le mardi soir, au même théâtre, c'est à 19 heures qu'un spectacle de marionnettes pour jeune public fut donné. Cette manifestation était organisée par l'Association du Théâtre Maurice Sand. Spectacle esthétique et émouvant, adaptation d'un conte de George Sand : *Les Ailes de Courage*, dans lequel elle nous convie à un parcours initiatique abolissant les frontières du réel et du rêve ; un voyage émouvant, parsemé de doutes, de peurs mais aussi de victoires et de bonheurs. Ce spectacle était réalisé par la Compagnie du Petit Monde.

Mercredi 8 septembre, la soirée fut consacrée au cinéma et à la musique traditionnelle avec la projection, à la salle des fêtes de Montgivray, du célèbre film muet tourné en 1927 par le réalisateur Jean Epstein, assisté de Luis Bunuel, à partir du roman *Mauprat*. Cette projection était accompagnée, « in live », d'une musique originale composée spécialement pour le film par Daniel Langlois : musique traditionnelle mais non pas folklorique et passéiste, donnant une ambiance juste et grave et rappelant la passion que George Sand vouait aux pratiques et aux instruments de musique populaire.

Enfin, pour clore l'ensemble, un grand spectacle fut donné en plein air devant la belle façade Renaissance du Château

d'Ars, fastueusement mise en lumière par François Dunan et l'ODASE. Ce spectacle chorégraphique et musical évoquait « La vie de George Sand » en huit tableaux. C'était une création de Mylène Riou et Nadia Coulon avec la participation du violoncelliste Adrien Frasse-Sombet, et des élèves de l'École de danse de Nadia Coulon et Mylène Riou. N'oublions pas l'autre création, celle de l'Atelier-Théâtre de La Châtre, dirigé par Françoise Benetot : dix tableaux recréant des illustrations de Maurice Sand pour les premières éditions des œuvres de sa mère. Ces dix gravures vivantes jalonnaient la grande allée que les spectateurs suivaient pour sortir du par cet permettaient à ces derniers de prolonger jusqu'au bout la fantasmagorie du spectacle.

Ce fut vraiment une semaine exceptionnelle et une entière réussite. Même le soleil était de la fête. Il ne nous reste qu'à espérer que ces Rencontres pourront se renouveler.

L'autre événement extraordinaire fut cet hommage que le maire de Gargilesse, Vanik Barberian imagina les 18 et 19 septembre. : « *Elles du Monde* »

Six femmes, venues de tous les coins du monde, se sont réunies pour, d'une part, rendre hommage à celle qui, en plein cœur d'un XIX^{ème} siècle ô combien machiste, s'est battue pour la cause des minorités opprimées, et en particulier pour la cause des femmes, et d'autre part témoigner de leurs propres luttes, au sein de ce monde actuel où toutes sortes d'intégrismes sont en constante recrudescence, et dans lequel la place de la femme, loin de s'améliorer, semble même souvent en régression.

Appel de Gargillesse du 19 septembre 2004

Je sais ou je prévois tous les dangers de mes hardiesses ; mais j'ose toujours : je puise mon courage à une source inépuisable, ma loyauté. Le monde ne m'en tient pas compte ; mais je marche toujours, et j'arriverai peut-être à le convaincre. Un jour il me connaîtra sans doute, et si ce jour n'arrive pas, peu importe, j'aurai ouvert la voie à d'autres femmes. D'autres femmes réussiront...

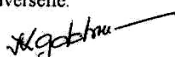
George Sand, *Le Secrétaire intime*, 1834

- Parce que des femmes et des hommes, et notamment des femmes au prix souvent de leur vie se sont battues et se battent à travers le monde pour inscrire le principe d'égalité des femmes et des hommes comme une valeur fondamentale ;
- Parce que l'égalité entre les sexes n'est aujourd'hui réalisée dans les faits, dans aucun pays du monde ;
- Parce que des petites filles et des femmes sont encore trop souvent privées de l'accès à l'éducation, aux services de santé, à l'emploi salarié, au sport et à la culture ;
- Parce que dans les situations de conflits qui traversent le monde les femmes et les fillettes sont les principales victimes des violences, de la misère et des trafics ;
- Parce que la démocratie suppose la présence à parité des femmes et des hommes partout où se prennent les décisions qui concernent toutes et tous, au niveau international comme au niveau national et local ;
- Parce que les femmes doivent être associées à toutes les situations de sortie de conflit et de reconstruction des Etats ;
- Parce que la paix, le développement économique, social et culturel ne se réaliseront que si l'égalité des femmes et des hommes devient réalité ;

Nous, femmes de différents continents et de différentes cultures demandons

- A la communauté internationale, aux Etats, aux collectivités locales, aux citoyennes et aux citoyens
 - De faire de l'égalité des femmes et des hommes un objectif prioritaire ;
 - De coopérer par-delà les frontières pour œuvrer à cette égalité dans le respect de la diversité des femmes ;
 - D'aider les organisations non gouvernementales et notamment les organisations de femmes qui œuvrent à la construction d'un monde où règne l'équilibre des deux sexes ;
- Aux médias de donner toute leur place aux femmes, à leur rôle dans nos sociétés et de lutter contre tous les stéréotypes sexistes ;
- Aux institutions éducatives d'enseigner l'histoire de la conquête par les femmes de leurs droits, dans tous les pays du monde, de leur rôle en faveur de la paix, du développement, de la justice sociale, de la culture.


A cet égard l'œuvre de George Sand est et demeurera une référence commune, de valeur universelle.


Kek GALABRU (Cambodge)


Françoise GASPARD (France)


Shoukria HAÏDAR (Syrie)


Inaam KACHACHI (Irak)


Marie-Christine KOUNDJA (Tchad)


Leila SHAHID (Palestine)

Le manifeste de Gargillesse

Françoise Gaspard, maîtresse de conférences à l'École des Hautes Etudes en Sciences sociales de Paris, représentait la France ; Marie-Christine Koundja venait du Tchad : elle est la première femme écrivain dans son pays et y a exercé de nombreuses responsabilités politiques ; Shoukria Haïdar, professeur de sport en France, est Afghane et fondatrice présidente de l'Association NEGAR-SOUTIEN aux femmes afghanes ; Inaam Kachachi, Irakienne, est la correspondante en France de nombreux journaux arabes ; Leïla Shaïd est la déléguée Générale de la Palestine en France depuis 1993 ; enfin, Kek Galabru, Cambodgienne, est docteur en médecine et professeur à l'Université de Phnom Penh.

Toutes ces femmes sont francophones et d'une très grande culture française. Ce sont des militantes convaincues qui œuvrent, chacune à sa façon, pour faire reculer les injustices qui sévissent à l'encontre des femmes sur tous les continents. Elles sont venues témoigner à la fois de situations inacceptables et de la persévérance de leurs combats.

Rencontres avec le public, conférence de presse se sont succédé au cours du week-end entre Gargilesse et Nohant. Et dimanche matin, elles ont rédigé ensemble et signé un manifeste qui restera la trace de cette réunion exceptionnelle

C'est vraiment le plus bel hommage qui pouvait être rendu à George Sand. Une très grande émotion s'est dégagée de cette manifestation et je voudrais personnellement saluer l'initiative du maire de Gargilesse et lui dire merci au nom de tous ceux qui, comme lui, aiment la « Grande Dame » de Nohant.

Danielle BAHIAOUI.



EXPOSITION

« George Sand, une nature d'artiste »

Musée de la vie romantique,
du 29 juin au 28 novembre 2004

LIEU DE VIE et de création artistique du peintre Ary Scheffer, le Musée de la vie romantique, dont les trois pièces du rez-de-chaussée abritent déjà une très riche collection de souvenirs sandiens, était tout indiqué pour accueillir une exposition consacrée à la vie artistique de Sand. L'ensemble était organisé en sept volets par les commissaires : D. Marchesseau, directeur du musée, Catherine de Bourgoing, son adjointe, Jérôme Godeau, commissaire invité. Le roman familial ; les lieux de la création ; les affinités électives ; George Sand et Delacroix ; le musée imaginaire, le théâtre ; une table à dessin.

La première section, née de la collection du musée, offrait les portraits de l'écrivain, de ses ancêtres, de ses parents, parfois de la main de proches. Le beau pastel du Maréchal de Saxe par Quentin La Tour, celui d'Aurore de Saxe accompagnée de Maurice Dupin enfant, un crayon représentant Claude Dupin ancrant George Sand dans le XVIII^e siècle. On remarquait encore le portrait de sa mère au crayon par la jeune Aurore, un crayon de Solange par Clésinger, Aurore enfant, les yeux immenses et les cheveux courts, dessinée par sa grand-mère en 1810, les portraits d'Aurore et Maurice par Blaize en 1830 ; le beau tableau, paisible et réfléchi, de l'écrivain par Charpentier (1837) couronnait l'ensemble.

Les lieux de vie sandiens : Paris, Nohant, la Creuse et Gargilesse étaient repré-

sentés par des tableaux, des aquarelles, des photographies ; parmi les Corot exposés, deux concernaient plus spécialement l'univers sandien : une vue de La Piazzetta de Venise, et une vue du quai des Orfèvres. Une aquarelle lumineuse de l'Anglais Thomas S. Boys montrait un des paysages parisiens que Sand pouvait avoir sous les yeux lors de ses débuts dans la capitale. Sur une autre aquarelle de 1788 (par Lespinasse), en plongée, les jardins et les bâtiments des Augustines anglaises. Dans un tableau, de facture classique et lisse, de P. Lafaye, un pianiste lisait une partition dans son appartement donnant sur la Seine et sur le ciel. Sur des photographies de Verdoy on pouvait voir Nohant, après Sand. L'éventail des caricatures, ses couleurs vives et ses métamorphoses des familiers en créatures fantastiques apportait ici une touche de fantaisie.

Les portraits de la troisième section s'attachaient aux artistes proches de l'écrivain. On notait Balzac, représenté en chemise sur l'expressif daguerréotype de Bisson, Chopin (dessin de Sand, et daguerréotype), Flaubert, d'après l'aquarelle-caricature de Giraud. Une amusante bande dessinée, crayon d'Alfred de Musset, caricaturait le mariage de Pauline Garcia et Louis Viardot. Plusieurs dessins ou toiles de Lehmann représentaient Liszt, Marie d'Agoult, Chopin. Plusieurs clichés de Nadar : Clésinger, Manceau, Hetzel, George Sand bien sûr.

Au centre de l'exposition, pour évoquer la relation particulière de la grande romancière et du peintre romantique par excellence, figuraient plusieurs esquisses, aquarelles et tableaux de Delacroix : le *Coin d'atelier*, un crayon de Maurice dessinant, *L'Éducation de la Vierge*, tableau peint à Nohant en 1844, deux dessins au crayon du parc de Nohant, des études

d'arbres, de fleurs, un parterre, un bouquet, tous luxuriants et animés. Mais le sommet était la confrontation des deux portraits mélancoliques de Sand et de Chopin, découpés sur le tableau inachevé de 1838 à la mort du peintre, et séparés depuis: Chopin assis (Louvre) et Sand debout (prêté par le musée de Copenhague). Sous le titre quelque peu trompeur de « Musée imaginaire » étaient présentées des oeuvres de proches : de Luigi Calamatta, des dessins préparatoires à la gravure de tableaux d'Ingres, Ary Scheffer, Léonard de Vinci, mais aussi de Delacroix (portrait de Sand en 1834) ; un plâtre de Clésinger (*La Femme piquée par un serpent* ; deux beaux Gustave Doré : *Paysage avec un cavalier*, nocturne incendié et angoissant, et un dessin à l'encre, *Le néophyte*, inspiré par *Spiridion*, faisaient regretter que Sand l'ait refusé comme illustrateur ; plusieurs toiles de Fromentin, dont Sand fut un moment le conseiller littéraire, évoquaient l'Algérie ; dessins et toiles d'Eugène Lambert représentaient Nohant, et, bien sûr, ses chiens et ses chats ; plusieurs paysages de Théodore Rousseau, un moment familier de Nohant. Des études de Maurice s'essayant au fantastique pour l'illustration des *Légendes rustiques*.

La section suivante témoignait de l'intérêt multiforme de Sand pour les arts de la scène. Mais pourquoi privilégier Rachel, plusieurs fois et magnifiquement représentée (par Clésinger, par E. Gefroy) ? elle ne joua qu'une fois pour Sand (en avril 48) qui n'aimait pas son art. L'unique portrait de Marie Dorval affadit l'actrice. Et rien sur Bocage, l'ami, l'acteur, le metteur en scène..., mais un portrait très fin, mélancolique du mime Deburau. La part de Maurice Sand est bien représentée par le volume *Masques et Bouffons* (1859), par des aquarelles de types de la Commedia dell'arte (1847). Un

buste de Dumas fils par Carpeaux évoquait le complice théâtral des années du Second Empire.

Enfin, dans le dernier volet de l'exposition, la table à dessin de George Sand était restreinte aux dendrites – paysages nés des taches obtenues par l'écrasement de couleur entre deux feuillets et retouchées à l'aquarelle –, que George Sand a confectionnées en famille dans les deux dernières années de sa vie: paysages profonds d'eaux, de montagnes et de forêts, où se trahit souvent une rêverie d'enfouissement.

Revêtu du *Bouquet* de Delacroix, un riche catalogue, avec de beaux commentaires et des notices soignées et complètes, accompagnait l'exposition, rédigé par les commissaires auxquels se joignaient notamment Arlette Sérullaz, Yves Gagneux, Françoise Heilbrun, Isabelle Leroy-Jay Lemaistre, Claude Samuel, Vincent Pomarède, Anne-Hélène Hoog, Martine Reid, Nicole Savy, Diane de Margerie.

Exposition, on le voit, très variée, mais partielle, qui eut le mérite, par la place accordée aux portraits familiaux (de et par les membres du lignage sandien), à la personne et aux œuvres de Maurice, de mettre en lumière la notion d'atelier familial (N. Savy), mais assez peu le romantisme, et sa vigueur tourmentée.

Michèle HECQUET



THÉÂTRE

Spectacles 2004

Correspondance

SAND/FLAUBERT :

« *Et vous mon ami que fais-tu à cette heure ?* » (22 novembre 1866).

COMMENCÉE EN 1863, la célèbre correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert ne s'interrompt qu'à la mort de la Chère Maître. Il est difficile d'imaginer deux êtres plus différents. Leur conception de l'existence, leurs idées politiques et sociales, leur approche de la littérature, tout opposait les deux écrivains. Ils développèrent pourtant une amitié exemplaire. George Sand est allée à Croisset à trois reprises (1866 et 1868) et Gustave Flaubert s'est rendu deux fois à Nohant (1869 et 1873).

A l'automne 2004, les deux troubadours et leur belle correspondance ont été mis en scène à deux reprises, et bien qu'avec des moyens et une audience peu comparables, il n'est pas inutile de rassembler ces spectacles pour en rendre compte.

● *George Sand et Gustave Flaubert Echanges épistolaires*. Réalisation Catherine MASSON, avec Françoise MOJERET et Claude BEAUCLAIR. Une seule représentation à Paris, le 16 septembre 2004, à la FIAP Jean Monnet, précédée d'une représentation à Jouy-en-Josas. Ce spectacle a ensuite « tourné » aux Etats-Unis.

● *Chère Maître, adaptation théâtrale par Peter EYRE de la Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert*, mise en scène de Sandrine DUMAS, avec Marie-France

PISIER et Thierry FORTINEAU, musique originale composée et interprétée par Renaud Pion. Trois mois de représentations au théâtre de la Gaîté Montparnasse à Paris.

Joué confidentiellement et monté avec peu de moyens, *Échanges épistolaires* a été réalisé par Catherine Masson [Wellesley University], sandienne concernée par le théâtre et notamment par celui de George Sand. L'adaptation et le choix des lettres ont été faits avec beaucoup de soin et d'intelligence. Conçu comme un spectacle de tréteaux destiné à se déplacer de ville en ville, il ne bénéficiait d'aucun support scénographique. Le décor et la mise en scène étaient d'une grande sobriété. Les deux comédiens – qui travaillent ensemble depuis plus de vingt ans – donnaient à la FIAP leur deuxième représentation publique, dans un espace qu'ils ne connaissaient pas et qui ressemblait davantage à une salle de conférence qu'à un théâtre. Ils ont dû s'adapter. Une situation qui a davantage fragilisé Françoise Mojeret, notamment dans les premières scènes, que Claude Beauclair. Ils ont cependant servi le texte avec émotion et simplicité, offrant aux spectateurs, et notamment à ceux qui découvraient cette correspondance, le plaisir d'une écoute dénuée de parasites.

L'autre spectacle, *Chère Maître*, représenté pendant trois mois dans un théâtre parisien, était également mis en scène dans un décor minimaliste, mais enrichi par la présence d'un élégant rideau de perles, dont la vocation métaphorique était donnée par sa fluidité et la fragilité du paysage agreste qu'il reflétait. Il s'agissait là aussi d'une adaptation théâtrale de la correspondance éditée en 1981 par Alphonse JACOBS, mais bizarrement annoncée comme étant une pièce de Peter Eyre. Le choix des lettres était sensiblement le

même que dans *Échanges épistolaires*, à l'exception de celles évoquant la guerre de 1870, absentes de l'adaptation de Catherine Masson.

Si, dans le premier spectacle, on pouvait regretter chez Françoise Mojeret une trop grande application à ressembler aux célèbres portraits de George Sand par Nadar, on regrettait encore davantage le parti-pris choisi par Marie-France Pisier, d'adopter le physique de la jeune George Sand du début des années 1830. Ressemblance ou évocation, c'est certes un choix de mise en scène et la convention est une donnée théâtrale essentielle, mais il n'est que trop perceptible qu'on avait souhaité ici mettre l'accent sur le stéréotype sandien de la femme émancipée portant pantalon et fumant cigare. Le talent de Marie-France Pisier a toutefois réussi à subvertir le cliché et à donner progressivement au personnage la densité qui lui faisait défaut pendant la première moitié du spectacle. Quant à Flaubert, pris à bras le corps par un Thierry Fortineau surtout soucieux de sa propre présence en scène, il geignait, s'essoufflait et nous essoufflait à tel point, que nous aurions pu dire, nous aussi : « *Je suis fatiguée, courbaturée, de mon cher Flaubert* ». (Agenda 19 avril 1873).

Ce spectacle ne manquait toutefois pas de qualités et le nom de Marie-France Pisier a certainement contribué à attirer un public beaucoup plus large que la seule « communauté » sandienne, offrant ainsi à ces lettres une audience qu'elles n'avaient sans doute encore jamais connue.

Nicole LUCE



Tout à vous
Une traversée de la
correspondance amoureuse de
George Sand,
avec Valérie ZARROUK
et Stéphanie TESSON

CETTE « TRAVERSÉE » s'exprime à travers une vingtaine de lettres de la romancière écrites à ses compagnons privilégiés. Elle s'accompagne, en contrepoint, de confidences à divers amis (Sainte-Beuve, Marie Dorval, Flaubert...) et parfois d'échos anonymes.

Les deux conceptrices du spectacle, Valérie Zarrouk et Stéphanie Tesson, se sont d'abord intéressées aux lettres composant le « journal à Aurélien », oeuvre retravaillée par son jeune auteur, sur la base d'un matériau encore vibrant. De cette époque, les actrices ont retenu la fort longue et singulière lettre à Casimir (ce dernier entrant surtout dans le discours amoureux en qualité de « cocu moral ») dont Valérie Zarrouk interprète avec une charmante désinvolture quelques passages numérotés à la façon d'un catéchisme.

Les lettres de Sand à Sandeau ayant disparu, et l'attrait pour Musset aidant, (Stéphanie Tesson n'a-t-elle pas séduit les sandistes par son interprétation inventive du « Merle blanc » ?), les deux lectrices ont fait leur miel de l'aventure vénitienne : Sand elle-même n'avait-elle pas, par sa manière (exceptionnelle) de conserver ces lettres, et par son évidente mise en route d'une correspondance future, indiqué où allait sa prédilection ? À un très bon choix de lettres du tome II de la *Correspondance* et d'extraits du *Journal intime*, le spectacle présente l'originalité de join-

dre des avis d'amis et de moins amis tirés du *Roman de Venise* composé par José-Luis Diaz.

Michel de Bourges, défenseur de la mal mariée, longtemps méconnu des amateurs de tourisme amoureux, est présent grâce à un fameux détournement de correspondance. Les lettres de George, ayant cette fois échappé au feu, n'en expriment que mieux, au sein d'un vide épistolaire trop souvent concerté, quelques mois d'une passion vive et vigoureuse.

Chopin dont, de l'aveu de Sand elle-même, la correspondance a été brûlée, est d'abord évoqué par la longue lettre-programme (« effrayante » selon George) à l'éminent émigré polonais Albert Grzymala, grand ami du « petit ». Lettre qui a, selon André Maurois, « tantôt indigné, tantôt diverti ». Si aucune pièce directe de cet échange n'a survécu à la brouille féroce, il est heureusement échappé à Sand de belles confidences aux amis. Notamment de Valldemosa où, tout en travaillant dur et protégeant la maisonnée, elle écoutait « le ramage de Chopin ».

Trop longtemps oublié, ou affublé du titre un peu méprisant de « secrétaire intime », alors qu'il fut le compagnon durable de la maturité, Alexandre Manceau pâtit, lui aussi, de la disparition des lettres échangées, aussi détruites, mais pas sur ordre de George cette fois. Il est néanmoins d'une présence touchante à travers une missive de Sand à l'éditeur Hetzel, où elle situe en mots simples le nouveau couple constitué par la romancière quinquagénaire et le jeune graveur condamné par la maladie mais dévoué de toutes ses dernières forces.

Le spectacle est conçu avec une mise en scène « minimaliste », donnant la préférence à un travail intérieur. C'est à travers les évolutions de la voix de Valérie Zarrouk, interprète de George, que cette

dernière est montrée, se formant au gré de ses rencontres, comme un personnage de roman. Stéphanie Tesson est la voix de l'Histoire : elle évoque la vie de l'auteur, ses amours, sa passion de l'écriture – l'amour n'a-t-il pas d'abord formé sa voix ? –, ses interventions sur la scène politique et philosophique. Les deux actrices sont en costume noir comme deux facettes d'un même personnage. Leur mouvement trace le dessin du spectacle, en donne l'émotion.

Le spectacle a été « rôdé », les 7 et 14 juin 2004, dans la superbe Galerie des moulages, aux Petites Écuries de Versailles. Deux immenses colonnes copiées sur celles du Parthénon servaient d'arrière-plan fabuleux au bureau XIX^e siècle sur lequel « George » plantait sa plume d'oie au milieu des papiers épars. Rares bien que prévenus, les sandistes ont pu apprécier ce décor. Ils attendent qu'à la Fondation Dosne-Thiers, le 1^{er} octobre prochain, les créatrices du ce *Tout à vous* se réinventent plaisamment.

Aline ALQUIER

Après une formation de comédienne à l'École nationale de Chaillot, Valérie ZARROUK a débuté sa carrière d'actrice avec Jérôme Savary dans *D'Artagnan* puis interprété de nombreux rôles au théâtre, au cinéma, à la télévision. Elle anime depuis quelques années l'atelier théâtral du Conservatoire de Garches.

Stéphanie TESSON a fondé Phénomène et Cie en 1987. Dotée de multiples talents, elle écrit et met en scène ses propres pièces et aussi celles d'Obaldia, Lorca, Zweig, Aristophane ou le *Fantasio* de Musset. Durant les mois Molière 2003 et 2004, elle a créé, au Potager du Roi à Versailles, des promenades-spectacles autour de ses textes ou de ceux d'autres auteurs.

La costumière de *Tout à vous* est Karine Schmit.



VIE DE L'ASSOCIATION

Rapport d'Activité de l'année 2004

présenté par
Marie-Thérèse BAUMGARTNER
à l'Assemblée Générale Ordinaire
du 5 février 2005

NOUS VOICI maintenant dans le bilan de cette année fameuse et extraordinaire. Elle nous a enrichis dans tous les domaines. Nous sommes à ce jour 590 adhérents contre 420 l'année dernière à cette date ! (79 à l'étranger, 265 en Ile de France et 224 en Province).

Quelle réussite pour fêter dignement en 2005 le 30^{ème} anniversaire de la naissance de notre association, créée à l'occasion du centenaire de la mort de George Sand.

Nous étions 80 à *l'assemblée générale* clôturant l'exercice 2003, qui s'est tenue le 31 janvier à l'Hôtel de l'Industrie, place Saint-Germain des Prés. Nous y avons, une fois encore, remercié notre ancienne présidente pour tout le travail qu'elle a réalisé durant de nombreuses années pour l'association et présenté notre nouveau président, Bernard HAMON. À l'issue de l'assemblée, Charles DUPÊCHEZ nous a entretenus de la *Correspondance générale* de Marie d'Agoult, qu'il a fait éditer chez Honoré Champion.

L'Année George Sand

Le 3 février, quelques uns de nos administrateurs ont été invités à représenter l'association à l'ouverture de l'année à

laquelle le Ministre de la Culture a donné le nom de George Sand, à l'Hôtel de Las-say.

Visite promenade

Durant cette année si chargée, nous n'avons fait qu'une seule promenade, guidée par Arlette CHOURY, dans le quartier de Saint-Germain des Prés, sur les pas de George Sand. Cette balade s'est agréablement terminée autour d'une tasse de thé au Café Procope, que nous avons aussi visité. C'était une agréable façon de revoir ce lieu, où autrefois nous nous étions réunis.

Atelier de lectures sandiennes

L'atelier, animé par Anne CHEVEREAU, s'est réuni quatre fois. Le 9 février : *Histoire de ma vie* ; le 10 mai : *Claudie* ; le 20 septembre : *Teverino* ; et le 6 décembre : *Les Maîtres mosaïstes*.

Émission d'un timbre à l'effigie de George Sand

Les 20 et 21 mars, la Poste organisait la sortie nationale de ce timbre de 50 cts. à Nohant ainsi qu'à la B.H.V.P. à Paris, où il y avait foule dès le matin pour l'obtenir. Mizou et Michel BAUMGARTNER y ont évoqué le courrier de Nohant au temps de George Sand, puis Jean DÉRENS, conservateur général de la B.H.V.P, nous a entretenus du "Fonds Sand" à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, et Stéphane MICHAUD, professeur à la Sorbonne, de "La femme de lettres". L'après midi, les lectures musicales données par l'Atelier Porte Soleil ont rencontré un franc succès.

Trois inaugurations de plaques

- Le 15 mai à Ardentes, Françoise HELLUIN, fille de Georges et Maddy Lubin, a dévoilé la plaque apposée sur la maison natale de son père, avenue de

Verdun, en présence du maire, du député et du conseiller général. Notre ami Thierry BODIN a rappelé, en quelques mots très touchants, l'œuvre de Georges à laquelle Maddy avait tant contribué. Ensuite, nous avons inauguré la rue Georges Lubin, et de là nous nous sommes rendus, tous à pieds, dans une ambiance villageoise, à l' Agora où se tenaient, toujours en souvenir de Georges Lubin, une exposition de photos préparée par Alain BRÉJAUD et une conférence de Jean-Louis VERGEADE. L'après-midi s'est terminée par un cocktail très animé, offert par la ville d'Ardentes.

- Pour le 14 juillet, Arlette CHOURY a déposé, de la part de l'Association, une plaque sur la tombe du docteur et ami de George Sand, Pierre-Paul Darchy, dans le cimetière du Chambon sur Vouèze. Ce geste avait un but très précis : empêcher la destruction de la tombe !
- Enfin, le 26 septembre à Gargilles, Anne CHEVEREAU a donné une conférence sur Alexandre Manceau, puis le préfet de l'Indre et le maire de Gargilles ont inauguré en sa présence, dans la cour de la ferme du château, cour appelée désormais "Place Alexandre Manceau", une plaque à la mémoire du fidèle compagnon de George Sand.

Rencontres sandiennes du Bicentenaire

Le 19 juin nous avons organisé, à la Fondation Dosne-Thiers, un bel après-midi sandien : conférences, concert, buffet. Nous étions plus d'une centaine. Notre amie Nicole SAVY a évoqué "Sand, Delacroix et la question des arts", et notre président, Bernard HAMON nous a entretenus de "George Sand et la Nouvelle Athènes". Puis Sevan MANOUKIAN, soprano, et Monique BOUVET, pianiste, nous ont charmés avec des œuvres de Chopin, Bellini,

Rossini, Donizetti, Liszt...Ensuite, nous nous sommes réunis autour d'un buffet dans les magnifiques salles du rez-de-chaussée.

Le 18 septembre, notre *réunion de rentrée* s'est tenue dans le parc de la villa George Sand, sous une grande tente aimablement prêtée par la mairie de Palaiseau. Nous étions 70 au moins, pour entendre une lecture musicale de lettres de George Sand, admirablement lues par nos amis Francette CLERET et Pascal GAUTRIN, de l'Atelier Porte Soleil. Puis nous avons profité du buffet au soleil dans le jardin.

Le 14^{ème} *Salon de la Revue* s'est tenu les 16 et 17 octobre à l'Espace des Blancs-Manteaux. Chaque année ce salon nous apporte de nouveaux adhérents et d'intéressants rencontres. Monsieur Donnedieu de Vabre, ministre de la Culture et de la Communication, s'est intéressé à notre stand et s'est entretenu avec notre vice-présidente Jeannine Tauveron.

Colloques

En cette "Année George Sand", les adhérents de notre association se sont impliqués non seulement dans l'Hexagone mais dans le monde entier, en Allemagne (Hanovre), aux U.S.A. (Wellesley, New-York), au Canada (Winnipeg), au Japon (Tokyo), en Chine (Lanzhou) ... Il ne nous est pas possible, dans ce rapport de décompter et de décrire, même en résumant, tout ce qui s'est passé en cette superbe année où il eût fallu posséder le don d'ubiquité pour pouvoir profiter de toutes les manifestations ! Je citerai simplement ici pour mémoire les trois colloques auxquels j'ai pu me rendre, en remerciant encore à cette occasion leurs organisateurs de m'y avoir conviée :

- du 4 au 7 février, à Clermont-Ferrand, "Fleurs et jardins dans l'œuvre de George Sand",

- du 1er au 8 juillet, à Cerisy-la-Salle, "L'écriture sandienne : pratiques et imaginaires",
- du 9 au 10 décembre, au Sénat, le colloque "George Sand et la politique" clôturait cette Année George Sand.

Des membres de notre association ont participé aux deux réunions de conférences-discussions du *Groupe de recherches sandiennes* : le 6 mars : "Sand et Balzac en compagnie", et le 15 mai : "Sand et la critique".

Expositions

Nous n'en citerons que quatre, qui ont accueilli un nombreux public :

- " George Sand, l'œuvre-vie" à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, du 10 septembre au 14 novembre.
- "George Sand, une nature d'artiste" au Musée de la Vie Romantique, du 29 juin au 14 novembre.
- "Sand, ses éditeurs et illustrateurs" au Musée Savoisien de Chambéry, du 17 septembre au 31 décembre, couplée avec la petite exposition des Charmettes sur "Sand et Rousseau".
- "George Sand, une européenne en Berry", au Blanc, à Châteauroux et au Château d'Ars à La Châtre, du 10 juillet au 10 octobre .

Beaucoup de nos adhérents sont allés aux quatre coins du monde pour assister à des colloques, donner des conférences, présenter des livres, voir des pièces de théâtre, des expositions....

Nous pourrions consulter ces événements sur le site Internet dédié à George Sand maintenu par le Ministère de la Culture. Ce site ne recevra plus d'informations nouvelles, mais il constituera une mine d'archives.

Une information moins exhaustive, mais beaucoup plus détaillée et imagée est donnée par notre propre site grâce à notre active webmaster, Cécile Pichot, qui continue à réaliser un travail formidable !

Carnet - deuils

Deux de nos amies ont perdu leur mari : Jeannine Parret et Bernadette Cho-velon, notre ancienne secrétaire générale (de 1980 à 88).

Francine Mallet est décédée le 4 octobre. Active adhérente dès le début de l'Association, il y a 30 ans, elle avait écrit une belle biographie de George Sand, publiée chez Grasset en 1976 et rééditée en 1995.

M.T.B.



Le 26 septembre 2004 à Gargillesse
Inauguration de la Place Alexandre Manceau
de g. à d. : Bernard Pousset, député de la circonscription,
Vanick Berberian, maire de Gargillesse, et notre ancienne
présidente, Anne Chevereau.
(cl. A.M. Vinas)

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal 75009 Paris
Siège administratif : 12, rue George Sand, B.P. 83, 91123 Palaiseau Cedex
Site Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>

BULLETIN D'ADHÉSION

à retourner à la Secrétaire Générale de l'Association,
Marie-Thérèse BAUMGARTNER, Villa George Sand,
12 rue George Sand, B.P.83, 91123 PALAISEAU cedex
Répondeur & Fax.: 01 60 14 89 91

Courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

(Chèques ou mandats en francs français, compensables en France et libellés au nom de l'Association "Les Amis de George Sand")

N° Compte Chèques Postaux : 5.738.72.X - 69000 LYON FRANCE

M. Mme Mlle (Prénom & Nom)

.....

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Tél.:.....Faxe-mail :

Je demande mon adhésion à l'Association "LES AMIS DE GEORGE SAND" et je vous adresse ci-joint par chèque ma cotisation pour la présente année civile, d'un montant de

J'ai bien noté que je recevrai en retour ma carte de membre de l'Association pour l'année en cours et que vous m'adresserez les prochaines circulaires destinées aux adhérents ainsi que la revue de cette année (numéro paru ou à paraître).

A.....le.....
(signature)

Cotisations année 2005 :

Membres actifs :22 € Couples :.....30 €

Membres de soutien :.....35 € Membres bienfaiteurs :.....50 €

Étudiant(e)s (sur justificatif):.....14 €

Copyright 2005 © Les Amis de George Sand